



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

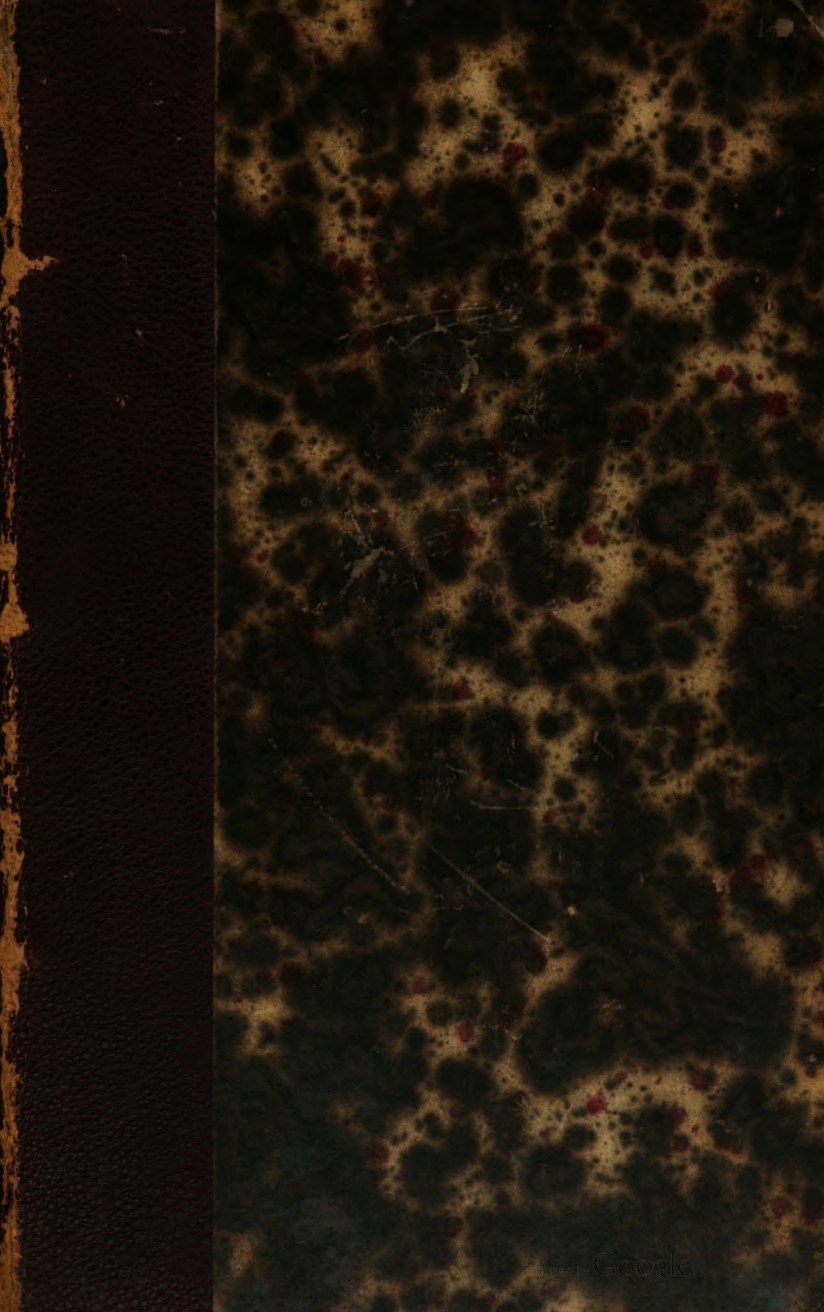
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

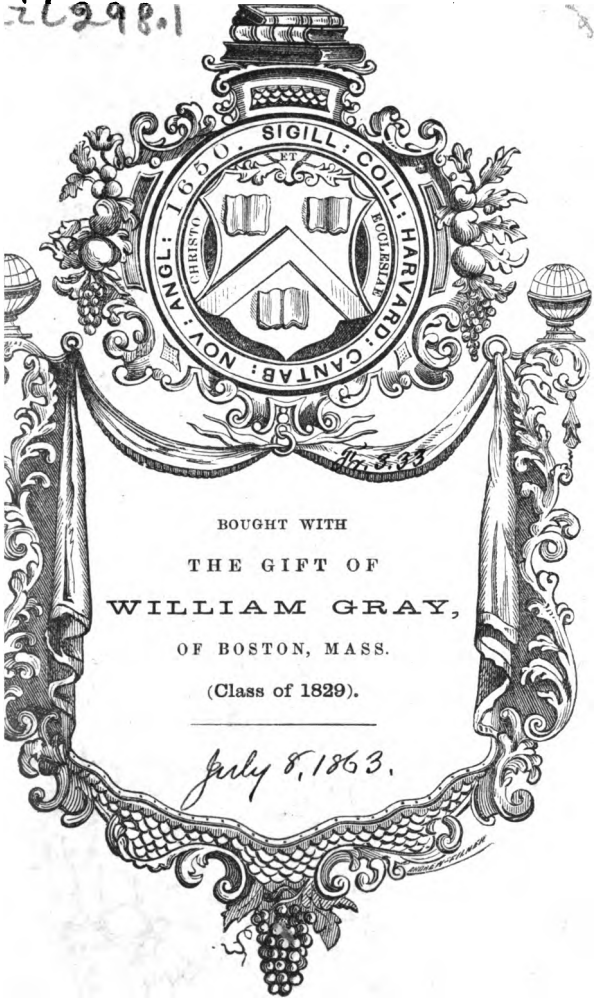
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

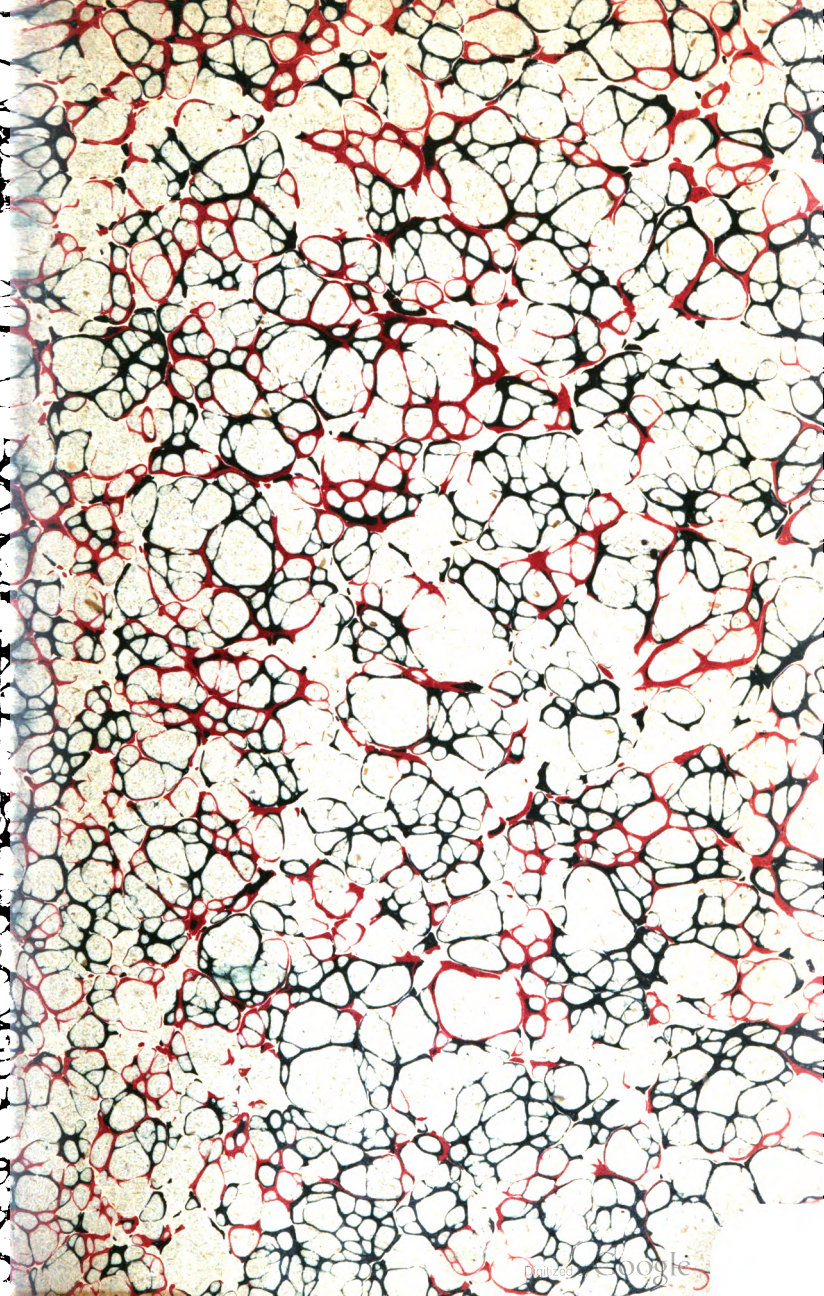


27298.1



BOUGHT WITH
THE GIFT OF
WILLIAM GRAY,
OF BOSTON, MASS.
(Class of 1829).

July 8, 1863.



LES
LOIS DE DIEU
ET
L'ESPRIT MODERNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Publiés en Algérie

- Étude sur l'insurrection du Dhara (1845-1846).** 1 vol. in-8°. . . 3 fr. 50
Du gouvernement arabe et de l'institution qui doit l'exercer.
1 vol. in-8°. 2 fr. »
De l'esprit de la législation musulmane. Brochure in-16. . . » 50
De la civilisation du peuple arabe. Brochure in-8°. 2 fr. 50
Scènes de mœurs arabes. 1 vol. in-18. 2^e édition. 1 fr. »

EN VENTE A PARIS, CHEZ CHALLAMEL

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE, RUE DES BOULANGERS, 30

Publiés en France

- Les Lois de Dieu et l'Esprit moderne.** 1 vol. in-18. 2^e édition. 2 fr. 50
Les Révolutions inévitables dans le globe et l'humanité.
1 vol. in-18. 2 fr. 50
Les Mystères du peuple arabe. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

En Vente à Paris, chez PAGNERRE,

LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 48.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

CHARLES RICHARD

Ancien élève de l'École polytechnique

LES
LOIS DE DIEU

ET
L'ESPRIT MODERNE

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE AVEC SOIN ET ORNÉE D'UNE PLANCHE

Nous ne sommes encore qu'à l'origine
de toutes choses.



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1862

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Phil 298.1

1874 - 1875
Feb. 2, 1875
1875 - 1876

PRÉFACE.

Un livre auquel la bienveillance du public permet une deuxième édition, manquerait à toutes les convenances, s'il ne réparerait pas de son mieux, les erreurs de la première, en mettant à profit les diverses observations qui lui ont été faites. C'est ce qui s'appelle, dans le langage vulgaire et typographique, se présenter « revu et corrigé. » Quelques-uns osent même ajouter : « et considérablement augmenté. » Mais un écrivain philosophe, qui voit les choses ce qu'elles sont, se garde avec soin de cette annotation supplémentaire, sachant que le lecteur est loin d'y trouver l'attrait que certains auteurs lui supposent. Le lecteur accueille toujours

volontiers *la correction*, qui lui promet de soulager sa peine, mais *l'augmentation*, qui le menace au contraire de l'aggraver, ne saurait lui convenir en aucune manière. Ce sont là de ces choses qu'il est jusqu'à un certain point permis de faire, mais qu'il est toujours prudent de ne pas déclarer. Fidèle à ces principes, je me suis donc contenté de corriger et d'améliorer, mais nullement d'augmenter, ou du moins si peu, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Que le lecteur, pour sa tranquillité, veuille bien en rester convaincu.

Je me suis donc occupé attentivement des erreurs qui avaient pu se glisser dans la première édition, et me suis efforcé d'en affranchir complètement la seconde. Oserai-je me flatter d'y avoir réussi, dans une matière à la fois si profonde et si délicate? Je me garderai bien de le croire, sachant, hélas, par mon expérience personnelle, aussi bien que par celle de mes semblables, qu'il n'est pas d'œuvre humaine qui n'en ait sa part. Je ne parle pas ici, on le comprend, de notre orthographe encore si mal faite, que personne ne la sait parfaitement, pas même les académiciens et les universitaires qui en ont la garde et l'enseignement, mais de choses

plus sérieuses et sur lesquelles il ne devrait pas être permis d'errer, si notre intelligence n'avait pas ses défaillances inévitables.

J'ai écouté, dans ce but, la critique avec l'attention sympathique, — quels que soient ses arrêts — que je lui accorde toujours et que mon ancienne affection pour elle me rend très-facile. Cette affection, que je suis étonné de ne pas voir partagée par un plus grand nombre, est basée chez moi sur la reconnaissance ; car, si un compliment m'a parfois rendu sot, la critique, au contraire, m'a toujours rendu le service de m'éclairer sur un point obscur, ou de me fortifier sur un fait déjà acquis, mais qui avait encore besoin du sacrement de la confirmation. Aussi je l'aime à ce point, que si un destin cruel m'avait fait le despote d'un peuple assez peu avancé pour en mériter un, j'aurais payé très-cher les plus forts avocats de mon empire pour venir, à tour de rôle, me dire *mon fait*, au moins une fois par semaine, devant tous mes ministres et mes grands dignitaires rassemblés. Je n'aurais exigé d'eux que la politesse des formes, mais quant au fond, j'aurais voulu qu'ils critiquent sans ménagement, les actes de mon gouverne-

ment, et surtout les miens propres. Une prime particulière eût été en outre accordée, en sus de ses appointements, à celui qui m'aurait découvert le plus d'abus.

Si le malheur des temps m'avait condamné à Rome, aux tristes honneurs du triomphe, le plus agréable à mes yeux, de tous les agents de ma mise en scène, eût été, sans contredit, le pauvre diable qui, placé derrière mon char, n'aurait cessé de me crier que je n'étais qu'un homme et que je ne valais pas mieux que les autres. Je ne sais, vraiment, si malgré la solennité des circonstances, j'aurais pu me tenir de lui donner l'accolade fraternelle, au grand ébahissement des badauds se ruant à mes pieds.

O bienfaisante critique, que deviendrions-nous, dans les temps obscurs où nous tâtonnons encore, si tu éteignais tout à coup tes étincelles mutines, qui nous montrent nos travers et nous engagent à les corriger? Nous deviendrions ce que deviennent, hélas! tous les gouvernements privés de contrôle et de liberté; des cloaques malsains, appelant à grands cris un torrent épurateur. Où irions-nous donner de la tête, si l'un des systèmes que nous

enfants, dans les routes sans fin que la pensée trace vers l'inconnu, venait à triompher à l'exclusion de tous les autres? Dans le gouffre ténébreux où s'engloutissent les esprits qui s'enivrent d'eux-mêmes.

Le principe des forces contraires est la base de toute harmonie, et c'est pour cela encore que j'aime la critique, qui représente ce principe dans le milieu où se meuvent les idées. Mais mon amour pour elle ne va pas, on le comprend sans peine, jusqu'à me soumettre aveuglément à toutes ses remontrances. Loin de là. Je profite de ce qu'elle me dit, mais tout en continuant à faire ce qui me paraît plus juste et meilleur, car son action, loin de gêner la spontanéité individuelle, ne doit tendre, au contraire, qu'à la dessiner plus nettement.

Ainsi elle m'a reproché, entre autres choses sur lesquelles je ne puis lui céder, d'avoir traité parfois légèrement et le rire au bout de la plume, de graves sujets qui, suivant la vieille méthode, ne devaient être abordés que le front soucieux et la phrase solennelle. Je lui réponds, tout d'abord, qu'aucun reproche ne pouvait m'être plus agré-

ble, car c'est précisément, chez moi, un parti pris, d'endormir le moins possible mon lecteur, sous prétexte de l'instruire. J'y tiens d'une manière toute particulière, et je déclare hardiment, que si jamais je me mettais à écrire un traité de métaphysique — ce qui n'est, ma foi, pas absolument impossible, — mon ambition serait, que dans la mansarde de la grisette, comme dans la loge du portier, il pût faire concurrence au roman le plus épicé du jour, ce qui n'est pas peu dire. Aucun succès au monde ne pourrait m'être plus agréable que celui-là.

Mazarin, quand on lui proposait quelqu'un, s'informait, avant tout, s'il était heureux. Le public, qui est une bien autre éminence, demande aujourd'hui, quand on lui propose un livre; est-il amusant? Cette question, que justifie le jeune âge de notre espèce, indique clairement la méthode à suivre, pour l'amener peu à peu à l'étude des questions élevées: il faut les lui présenter sous une forme qui convienne à ses goûts. Si donc la philosophie veut exercer sur les esprits l'influence qui lui est due, elle ne doit pas oublier un instant, qu'elle s'adresse à un peuple, avant tout, friand

de vaudevilles chargés de flonflons, et de romans peuplés de fariboles.

Mais il n'y a pas que les esprits superficiels qui éprouvent pour les volumes massifs et les formules abstraites, cette répulsion instinctive, qui paraît un des signes distinctifs de la race gauloise. J'ai connu, pour ma part, des esprits éminents et laborieux qui se trouvaient en ce point, dans un touchant accord avec la masse du vulgaire.

Un officier du génie fort distingué, que j'ai eu pour compagnon d'armes, dans mes longues campagnes d'Afrique, offre à mes souvenirs un exemple remarquable du fait. Esprit investigateur, joignant à la science de l'ingénieur les goûts élevés du philosophe, il s'était pris d'une belle passion pour Aristote, dont il voulait, pour le moment, approfondir la métaphysique. S'étant procuré, dans ce but, les œuvres du grand péripatéticien, il les portait constamment avec lui, dans nos courses aventureuses, au grand préjudice d'autres aliments plus substantiels. Quand les circonstances le permettaient, le soir dans notre tente commune, il s'allongeait sur la peau de mouton qui lui servait de lit, et à la lueur d'une lanterne posée sur

une pierre, il se mettait en devoir d'*approfondir* la fameuse métaphysique.

Or, voici quel était le résultat invariable auquel aboutissait cette courageuse tentative.

Après quelques essais intrépides d'*approfondissement*, mon excellent camarade s'endormait, et le livre lui tombait sur le nez, avec un petit bruit sourd, qui m'annonçait la fin de l'entreprise. Je me levais alors, et le dégageant des étreintes d'Aristote, qui menaçait de l'étouffer, je pliais le volume et le remettais à sa place dans nos bagages. Mais un sentiment bien naturel de curiosité me poussant à constater les progrès accomplis, je remarquais, non sans m'en égayer un peu, qu'il en était toujours à la même page, où son nez, cachet d'un nouveau genre, avait laissé une empreinte qui le dispensait de tout autre indicateur.

Quelle conséquence déduire de cette anecdote ? C'est évidemment que si des esprits éminents, comme celui dont il est ici question, ont déjà tant de peine à s'assimiler les spéculations philosophiques, sous leurs formes indigestes, il est certain qu'ainsi présentées, elles doivent être inabordables à la totalité des esprits ordinaires, qui cons-

tituent, comme on sait, la grande majorité de notre espèce. C'est ce qui explique pourquoi, malgré les progrès considérables accomplis dans tous les sens, les études philosophiques, si importantes au développement et à l'élévation de l'esprit humain, ont encore si peu pénétré les masses, et leur ont encore si peu apporté de raison.

Les savants proprement dits ont déjà heureusement compris, qu'en présentant toujours les sciences, enveloppées de leurs formules abstraites, ils ne parviendraient jamais à les vulgariser et à leur faire exercer l'influence féconde qui leur est due. Aussi se sont-ils décidés à produire de petits livres, qui par la modicité de leurs prix, et leur exposition élémentaire, se sont mis à la portée de toutes les intelligences et leur ont enfin ouvert les arcanes mystérieux qui leur étaient fermés.

Arago, cette gloire lui revient, leur avait déjà tracé cette voie lumineuse, dans les diverses branches de nos connaissances et plus particulièrement dans l'astronomie. En comparant le soleil, tantôt à une mouche cheminant sur une sphère qui tourne, pour rendre compte de son mouvement

propre ; tantôt à un gros sac de blé de 14 décalitres, pour faire apprécier son étendue relativement à notre terre, représentée par un seul des grains de ce sac ; en un mot, à l'aide d'une foule de comparaisons, aussi simples et ingénieuses que sa méthode d'exposition était claire et précise, ce savant illustre a révélé les cieux à une foule d'esprits qui n'auraient jamais songé à élever leurs vues si haut.

Il faut que la philosophie, la science des sciences, suive aussi cette heureuse impulsion, et sorte à son tour des gros volumes, pour courir à la conquête des intelligences, sous la forme de ces petits livres qu'on peut mettre dans sa poche et lire en chemin de fer. Il faut en même temps, qu'elle se débarrasse de ce parfum soporifique qu'elle a jusqu'à ce jour exhalé et qui la fait généralement fuir, comme on fuit les vieux conteurs endormants.

Remarquez que parallèlement à ce travail de vulgarisation, rien n'empêche les rares amateurs de gros livres et de métaphysique nuageuse de se livrer à part, à leurs goûts solitaires et très-inoffensifs, pour l'abstraction des quintessences. Les deux

ou trois douzaines de penseurs de ce genre, que nous possédons concurremment avec la blonde Germanie, quoique représentant une très-faible minorité, n'en ont pas moins le droit imprescriptible de travailler et d'écrire suivant leurs goûts. Ce n'est pas nous qui songerons jamais à le leur nier. Mais l'esprit moderne pense néanmoins, contrairement à leurs avis, que la haute philosophie, sous peine de disparaître définitivement dans les nuages, doit satisfaire au besoin de vulgarisation qui se manifeste dans notre temps, et jeter par dessus les moulins, la toge et le cothurne, avec lesquels elle effraie tant de gens.

Quelques-uns m'ont reproché d'avoir été trop hardi à fouiller les mystères de Dieu et ses lois admirables. A ceux-là je réponds simplement, qu'une de ces lois impérieuses poussant l'homme à chercher constamment ce qu'il ignore, lui faire un tort d'obéir à cette tendance invincible, c'est précisément le critiquer d'obéir à Dieu lui-même. Qu'ils se tirent de là comme ils pourront.

Contrairement à ce que certains auteurs répètent, uniquement parce qu'ils l'ont entendu dire avant eux, les préfaces sont généralement lues —

il est même des livres dont on ne lit que ça, — mais à une condition néanmoins ; c'est qu'elles ne soient pas trop longues. Aussi, bien que je n'aie pas épuisé toutes les considérations que je pourrais faire valoir à l'appui de mon système, je crois prudent de clore la présente en ce point, et d'entrer, sans plus tarder, en matière.

Et fasse le ciel, que, contrairement à ce qui m'a été reproché par les puristes de l'abstraction, le lecteur ne me trouve pas trop sérieux !

PRINCIPAUX APHORISMES

DE L'ESPRIT MODERNE.

— L'humanité considérée dans sa vie collective, est encore à naître.

— La durée de cette vie, ne peut être comptée que par milliards d'années.

— Elle ne pourra commencer d'une manière sérieuse, que dans une douzaine de siècles.

— Les peuples les plus avancés, ne sont encore que des mineurs dont la Providence exerce la tutelle.

— Les hommes considérés en masse, ne sont encore que de tout petits enfants de grand avenir.

— Leur destinée est le bonheur, réalisé par l'observation des lois de Dieu.

18 PRINCIPAUX APHORISMES DE L'ESPRIT MODERNE.

— Les lois de Dieu se révèlent dans la nature humaine, par des tendances universelles et invincibles.

— La philosophie a pour objet leur étude, la politique leur réalisation progressive, la religion leur respect.

— Les hypothèses de Dieu et de l'immortalité de l'âme sont scientifiquement vraies, parce que seules elles expliquent tous les phénomènes.

— Elles sont donc la base inébranlable de la grandeur humaine, et le critérium infaillible de tous les systèmes.

— Etc.

PRÉLUDE.

Quand un penseur apporte dans l'analyse des faits humains, l'indépendance et la bonne foi, qui constituent les premiers instruments du philosophe, un spectacle étrange et douloureux se présente à lui.

Il voit les hommes, en contradiction constante avec eux-mêmes, vidant le Panthéon pour les gémonies, et faisant l'œuvre contraire, suivant le temps et l'heure ; l'histoire, n'offrant qu'une fantasmagorie confuse, où l'horrible le dispute au burlesque ; les événements, marchant presque toujours en sens inverse des forces apparentes qui les poussent ; les sociétés, ne vivant soutenues que par une frêle charpente d'idées conventionnelles, que le plus lé-

ger souffle fait craquer de toutes parts et menace de renverser ; les multitudes, s'agitant confusément en des débats sanglants, sans but arrêté, poussées le plus souvent par la fièvre du malaise ; enfin l'esprit humain, roulant de malentendus en malentendus, et à bout d'hypothèses, hésitant entre le culte du hasard et celui de la Providence.

Puis, si après avoir achevé son examen de la vaste scène du monde, il veut, comme pour chercher un refuge à son désenchantement, rétrécir l'horizon où plongent ses regards, dans les limites resserrées de son existence, pour peu qu'il ait vécu, quel triste tableau ne vient pas ajouter encore à l'amertume de ses premières impressions !

Il voit les illusions riantes de son jeune âge disparaître, une à une, sous le flot envahisseur des déceptions ; ses plus franches affections étouffées, peu à peu, par l'égoïsme impitoyable des intérêts ; il se rappelle que ses convictions les plus saintes n'ont souvent excité que la risée et le dédain ; qu'attaché avec le dévouement de l'apôtre à une œuvre dont la grandeur allait à ses aptitudes et à son cœur, il en a été brusquement arraché et rejeté vers une autre, pour laquelle la foi lui manquait ; et promenant autour de lui un œil attristé, il n'aperçoit plus que les ruines de ses espérances et les débris de sa pen-

sée, jonchant, au loin, le chemin qui lui reste à parcourir.

Arrivé à ce carrefour désolé de ses réflexions, le penseur se sent subjugué par un sentiment profond de découragement. Il s'arrête, et se demande si les souvenirs qu'il vient d'évoquer s'adressent à de vains songes, ou à d'inexorables réalités ; et, comme l'incertitude à ce sujet n'est pas longtemps possible, l'amertume de son cœur débordant sur ses lèvres, il prononce ce mot, écho lointain de Démocrite, que Rabelais lui porte : Ce monde n'est donc qu'une immense dérision dont le sage doit rire !

Non ! mille fois non ! pauvre esprit abattu. L'œuvre de Dieu ne peut être ce que ton découragement te fait dire. Tu ne vois si mal les choses que parce que tu les examines de trop près. Crois-moi, change ton point de vue. Éloigne-le des préoccupations vulgaires qui l'obscurcissent ; place-le au-dessus des tourmentes éphémères, dans ces hautes régions, d'où la terre, où tu te perds, apparaît comme un atome entraîné dans l'infini par un grain de poussière. Alors cette masse confuse d'événements, de faits, d'idées qui troublaient ton esprit, se révélera sous un tout autre aspect. Un ensemble consolateur se dessinera à tes yeux, et tu reconnaîtras, avec bonheur, que le désordre qui t'effrayait était plus

apparent que réel, et que celui qui créa l'harmonie dans les mondes, ne peut en exclure les êtres qui les peuplent. Divinité oblige, diras-tu, et confiant dans cette pensée, tu reprendras le chemin de la vie, soutenu cette fois par l'espérance, et dirigé par le pôle que tu cherchais en vain.

1^{re} PARTIE.



ÉLEVATION DU POINT DE VUE.

CHAPITRE 1.

Des causes primordiales et finales.

L'esprit de l'homme, poussé par cette force irrésistible qui est un des signes de son émanation divine, ne peut admettre des limites à ses recherches dans l'étude des mystères de la nature. C'est en vain que toutes les puissances conjurées de la terre lui ont dit : Tu « n'iras pas plus loin, » ni les anathèmes, ni les tortures n'ont pu l'arrêter un instant. Il en est de lui, comme de certains héros de légendes qui, doués d'immortalité, accomplissent jusqu'au bout leurs desseins, malgré les tentatives de meurtre qui ne cessent de se renouveler sur leurs personnes.

Étudier, connaître, déduire sont les actes essen-

tiels de sa vie. La science n'est, à proprement parler, que la manifestation de son existence, et c'est ce qui explique comment, n'ayant pas cessé de vivre, il n'a pu cesser de connaître, quoi qu'on ait fait pour l'en empêcher.

Parmi les objets qu'il soumet à ses recherches, il en est peu qui excitent autant son intérêt, que les mystères des causes **primordiales** et finales. D'où viennent et où vont toutes les choses que l'immense panorama de la nature offre à son examen? Voilà l'éternel problème qu'il tentera de résoudre, malgré les voiles impénétrables qui semblent en cacher la solution. Soit que la grandeur même des difficultés excite son énergie, soit qu'il sente instinctivement que par ces extrémités lointaines, il touchera à la Divinité même, vers laquelle il aspire irrésistiblement, rien ne le rebutera pour y atteindre. A défaut de lois constatées, il acceptera volontiers des hypothèses, se rappelant avec consolation, que c'est par elles qu'il a conquis toutes les vérités absolues définitivement acquises à la science. Mais, quoi qu'il en soit, origine et fin seront toujours les deux grands mots qu'il méditera dans le silence de ses réflexions, jusqu'à ce que la lumière se fasse sur eux.

L'esprit moderne, dont je me propose de résumer

les vues, ne peut donc entrer plus dignement en matière qu'en essayant, tout d'abord, d'interpréter, avec les seules ressources de la raison, l'énigme redoutée que la création jette à l'homme.

CHAPITRE II.

Origine des mondes; formation des nébuleuses.

Transportons-nous un instant dans ces régions de la pensée où les milliards de siècles ne sont que des secondes, et les milliards de lieues des fractions insensibles du millimètre. L'infini nous paraîtra alors moins inappréciable, et nous pourrons, sans en être effrayés, étudier les phénomènes qui se développent dans son sein.

Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'un pareil voyage pour l'esprit humain? Rien, ou presque rien. Le plus petit effort de sa volonté y suffit.

L'indépendance de la pensée n'étant pas encore acquise à l'homme, la scolastique n'a cessé de répé-

ter, et tout le monde après elle, que l'infini était un mot inaccessible à la faiblesse de notre intelligence, et que vouloir le sonder, serait se perdre dans un abîme sans fond. Rien n'est plus faux que cette assertion d'un dogmatisme qui s'en va.

L'infini est au contraire un concept si naturel à l'esprit humain, que celui-ci ne peut pas plus s'en passer, que l'oiseau de l'air où nagent ses deux ailes.

En ce qui concerne l'espace, en particulier, comment concevoir une borne à son étendue ? Placez, aussi loin que vous le voudrez, des cloisons pour l'enfermer, la pensée le suivra encore et d'une manière plus sûre, au delà des limites mêmes que vous aurez voulu lui fixer. Continuez ainsi vos tentatives aussi longtemps qu'il vous plaira, vous ne ferez, à chacune d'elles, qu'affirmer, une fois de plus, la réalité de cet infini que vous voudrez nier.

L'antiquité, effrayée d'un espace qui ne s'arrêtait nulle part, avait aussi imaginé des cloisons pour en finir avec lui, mais son soleil gêné dans ses révolutions circulaires, en était réduit à traverser tous les soirs l'Océan. Il est vrai que ce bain diurne n'altérerait en rien son éclat, et que des voyageurs *dignes de foi*, attestaient qu'il se contentait de faire, dans ce passage étrange, le bruit d'un corps incandescent qui

plonge dans les eaux. On ne pouvait, en effet, négliger ce petit phénomène.

Il en résulte évidemment, que l'emprisonnement de l'espace présente plus d'une difficulté, et qu'il est par suite sage d'y renoncer. Nous l'accepterons donc simplement, tel que Dieu l'a fait, c'est-à-dire infini, et nous tâcherons de saisir le développement de la vie universelle, dans cette matrice sans limite.

Grâce aux récentes découvertes de l'astronomie, il nous est aujourd'hui possible d'exposer ces merveilleux phénomènes, d'une manière assez simple, pour qu'avec un peu d'attention, l'intelligence la plus ordinaire puisse en saisir le majestueux enchaînement.

Plaçons-nous, dans ce but, à l'origine de toutes choses, vers ces profondeurs de l'éternité où Dieu, ses lois et la matière existent seuls. L'esprit moderne n'éprouve aucun embarras à se placer ainsi au sein de l'infini, en face du foyer mystérieux dont il émane.

La matière, à cet état gazeux dont la queue d'une comète peut donner une idée assez exacte, est répandu dans l'espace sans limite; mais malgré sa ténuité extrême, elle est soumise aux lois de l'attraction universelle aussi anciennes qu'elle-même.

Sous l'influence de cette cause primordiale et de quelques autres secondaires, parmi lesquelles le magnétisme doit figurer au premier rang, elle se divise en masses floconneuses immenses, ayant déjà subi une certaine condensation, c'est-à-dire présentant une ténuité moins extrême que dans l'état originnaire.

Ces premières divisions de la matière cosmique, constituent ce que les astronomes appellent des nébuleuses diffuses, telles que leurs puissants télescopes en découvrent en grand nombre, au delà de la zone étoilée qui nous enveloppe de toutes parts.

Pour donner tout d'abord une idée de leurs dimensions et des transformations ultérieures qu'elles doivent subir, disons que les myriades d'étoiles dont nous paraissions occuper le centre, représentent dans leur ensemble, une nébuleuse arrivée à peu près à sa constitution finale. Si on la mesure dans le sens de sa plus grande étendue, c'est-à-dire d'un point extérieur de la voie lactée, au point diamétralement opposé, on trouve que la lumière mettrait au moins trois mille ans à la traverser. Or, la lumière courant à raison de quatre-vingt mille lieues par seconde, cette distance représente en nombre rond, sept millions cinq cent mille milliards de

lieues. Rien ne nous portant à admettre que notre nébuleuse soit favorisée d'une grandeur exceptionnelle parmi les autres, il n'y a pas de raison pour refuser à la plupart de celles-ci des dimensions analogues.

Aussi loin que nous remontions dans les origines, nous nous trouvons donc en face d'un nombre incalculable de nébuleuses diffuses, isolées les unes des autres dans l'espace. Pour qu'un pareil système soit en équilibre, c'est-à-dire pour que les diverses masses qui le composent ne se confondent pas entre elles, il faut qu'elles soient animées d'un mouvement de rotation autour d'un centre puissant d'attraction, et qu'elles soient, par suite, distribuées à l'égard de ce centre, dans des conditions analogues à celles de nos planètes autour de leur soleil. Il faut donc qu'à l'origine, le mouvement moléculaire de condensation en ait déterminé un autre de rotation dans l'ensemble de la matière cosmique, et que les nébuleuses en se formant, aient continué à participer à ce mouvement général.

Les mathématiques, interprètes infallibles de Dieu dans l'ordre matériel, viennent ici confirmer cette sorte d'intuition première que provoque l'analyse des phénomènes célestes. Le grand révélateur de l'harmonie sidérale, Laplace, a démontré, en

effet ¹, qu'une masse indéterminée de molécules mobiles qui se condense, s'anime d'un mouvement général de rotation autour d'un axe passant par son centre de gravité, et perpendiculaire au plan *maximum des aires*.

Mais ne dépassons pas les limites d'une exposition élémentaire, ainsi que nous nous le sommes proposé, et revenons à la simple constatation des faits, méthode qui à sa sûreté, joint encore l'avantage d'être à la portée de tout le monde.

En examinant le ciel avec des télescopes d'une puissance suffisante, nous remarquons à cette heure même, la matière cosmique qui se condense et forme des nébuleuses. L'origine de celles-ci nous est donc connue d'une manière certaine. Leur équilibre est un fait non moins évident, car celles qui sont définitivement constituées comme la nôtre, par exemple, ont exigé, sans nul doute, des milliards de siècles d'élaboration intérieure. Or, ce prodigieux travail n'aurait pu évidemment s'accomplir, si des masses voisines étaient venues, de temps à autre, le troubler de leur intervention inopportune. Leur équilibre est donc un fait aussi clair que leur origine ; or tout le monde comprend qu'il ne peut exister que dans les

¹ Exposition du système du monde, l. V, ch. vi.

conditions où nous le voyons dans notre propre système solaire, c'est-à-dire à l'aide d'un mouvement circulaire autour d'un centre puissant d'attraction.

Autant que la pensée de l'homme peut circonscire l'infini, nous résumerons donc, de la manière suivante, ces premiers grands phénomènes cosmogoniques.

Au sein de la matière cosmique, la condensation produit des nébuleuses, séparées les unes des autres par des distances immenses, que la ténuité extrême de cette matière justifie d'ailleurs tout naturellement.

Ces nébuleuses demeurent isolées les unes des autres, et en équilibre relatif, à l'aide d'un mouvement de circulation, autour de la matière cosmique encore unie qui occupe les régions centrales de leur ensemble. Celle-ci, sous l'influence des mêmes causes, continue à créer d'autres séries de nébuleuses qui se distribuent au-dessous des premières, en allant vers le centre; et comme la matière cosmique est inépuisable, cette merveilleuse élaboration n'a d'autre limite que l'infini, dernier terme, dans le passé et l'avenir, auquel aboutit inévitablement l'esprit de l'homme, quand il sonde les mystères de Dieu.

En résumé, production incessante de nébuleuses,

c'est-à-dire de mondes à travers l'éternité et l'infini, tel est le cadre sans limite, dans lequel l'ouvrier suprême a voulu circonscrire ses œuvres.

CHAPITRE III.

Transformation des nébuleuses en systèmes d'étoiles.

Nous avons dit que l'ensemble des étoiles qui nous enveloppent de toutes parts, et dont notre soleil fait partie, représentait une nébuleuse arrivée à sa constitution définitive. Il s'agit maintenant d'expliquer comment cette transformation a pu se produire, en partant de l'état diffus où elle se trouvait originairement.

Mais comment étudier des phénomènes de cette nature, dont l'entier développement demande suivant toute probabilité, des milliards de siècles ? De la manière la plus simple et par une méthode à laquelle aucune intelligence ne peut rester réfractaire.

Il suffit, en effet, pour cela, de jeter les yeux sur la voûte étoilée et d'examiner avec soin, les divers degrés d'avancement, dans lesquels se trouvent les nombreuses nébuleuses dont elle est parsemée. Suivant une admirable comparaison empruntée à Herschel, c'est comme si, pour apprécier les diverses transformations que le temps fait subir au chêne, nous étudions cet arbre dans une forêt qui nous le montrerait à ses divers âges. Tous le monde comprend que la difficulté résultant de la brièveté de notre vie, serait ainsi levée et que sans vivre des siècles comme le chêne, il nous serait néanmoins facile de constater la série entière de ses développements.

Supposons donc que les nébuleuses sont des chênes et que le ciel est une immense forêt qui en contient à tous les âges; les milliards de siècles vont immédiatement se concentrer, comme par enchantement, dans l'instant très-court que nous emploierons à les examiner.

Nous remarquerons d'abord dans l'immensité sombre, une matière diffuse et phosphorescente se manifester, en un certain point, en affectant des formes indécises et souvent très-capricieuses. Il se passe là, qu'on me permette la comparaison, quelque chose qui ressemble à l'effet produit par le rap-

pel du clairon, sur des soldats dispersés, qui se rendent à la hâte et confusément, au point de réunion où leur groupe harmonique doit se former. La matière cosmique arrive ainsi de tous côtés, comme attirée par un rappel mystérieux, qu'un aimant sonnerait dans les profondeurs du ciel. Ses molécules se heurtent, tourbillonnent, et présentent à l'origine, les aspects incertains d'un nuage tourmenté par la brise. Après quelque temps de cette confusion floconneuse, une force générale paraît dominer ses éléments et les grouper méthodiquement autour d'un centre commun. Une forme arrondie se dessine alors, et la nébuleuse à l'état diffus, mais parfaitement limité et défini se trouve ainsi constituée. D'après les considérations émises plus haut, sur son équilibre, elle tourne ainsi que ses voisines, autour d'un centre d'attraction, qui n'est autre que le centre de gravité de la matière cosmique inépuisable, dont elle émane.

La nébuleuse isolée commence alors, pour son propre compte, une série de transformations qui doivent la conduire graduellement, du chaos à l'harmonie.

Quiconque a vu tourner une fronde, sait que la pierre qui y est fixée, fait à chaque tour du système, une révolution sur elle-même. La nébuleuse se trouvant à l'égard de son centre d'attraction, dans les

mêmes conditions que la pierre de la fronde à l'égard de la main, est nécessairement animée d'un mouvement de rotation sur elle-même. La condensation nouvelle qui s'opère en elle, dans son isolement, a pour effet d'accélérer ce premier mouvement, en vertu du principe *de la conservation des aires*, bien connu des géomètres. Cette circonstance combinée avec la fluidité de ses éléments, a pour conséquence d'enfler la nébuleuse dans ses régions équatoriales et de l'aplatir dans ses zones polaires. Elle acquiert ainsi, conformément aux lois de l'hydrodynamique, une forme ellipsoïdale de révolution autour du petit axe, ou plus élémentairement la forme d'une immense lentille. Notons, en passant, cette circonstance remarquable qui nous permettra de donner plus loin, la raison de cette agglomération extraordinaire d'étoiles, qui forme autour de nous la voie lactée.

En même temps que ces phénomènes s'accomplissent dans la nébuleuse, sur une quantité innombrable de ses points, naissent de nouveaux centres particuliers de condensation. D'abord diffus et incertains, comme le serait la flamme d'une bougie derrière une lame à demi transparente, ils acquièrent peu à peu, une lumière plus vive et une forme circulaire plus précise. Autour d'eux, comme centre, se

groupent des anneaux de matière cosmique, évidemment rassemblés aux dépens de la nébuleuse, car on remarque dans l'ensemble de celle-ci, des vides se manifester, et comme des déchirures se produire, pour satisfaire aux exigences d'une nouvelle distribution de ses éléments.

Avec l'aide des siècles, la nébuleuse se présente donc sous les apparences d'une nuée de points lumineux entourés de cercles phosphorescents. Pour l'avenir, ces points sont des étoiles et ces cercles des planètes. Ce genre d'étoiles est désigné par les astronomes sous le nom d'étoiles nébuleuses, pour les distinguer des autres définitivement constituées. Sous le voile lumineux qui les enveloppe, elles cachent un soleil semblable au nôtre et des planètes pareilles à celle que nous habitons. Peu à peu, en effet, les cercles se dissipent et les étoiles, je puis maintenant dire les soleils, se montrent dans toutes leurs splendeurs. Ce dernier phénomène, dont nous suivrons plus bas les phases, clot la série des transformations que la nébuleuse a dû subir pour arriver à sa constitution définitive. C'est ainsi que la nôtre s'est formée, c'est ainsi que se sont formées toutes celles qui, bien loin de la nôtre, peuplent le ciel et ne se révèlent dans leurs véritables états, qu'au foyer puissant des télescopes.

La forme ellipsoïdale ou lenticulaire qu'affecte la nébuleuse, par suite de son mouvement propre de rotation, se conserve naturellement dans le cours de ses transformations ultérieures. La nôtre en donne une preuve décisive dans les apparences de la voie lactée. Placés vers les régions centrales de l'immense lentille parsemée d'étoiles, nous devons nécessairement en apercevoir beaucoup moins dans le sens de l'aplatissement, que dans celui de la plus grande largeur. Vues suivant cette dernière direction, et projetées sur la voûte céleste par les rayons visuels, elles doivent paraître se confondre et produire, à l'aide de leur grand nombre, cette trace laiteuse et continue que nous offre la voie lactée, tout le long d'un grand cercle de la sphère céleste. Ainsi se trouve naturellement expliqué ce phénomène merveilleux auquel, dans le passé, tant de savants et de poètes ont payé un si large tribut d'erreurs et de fictions.

CHAPITRE IV.

Formation et fin des systèmes solaires.

Après avoir montré comment une nébuleuse se décomposait en myriade d'étoiles de même nom, il s'agit maintenant d'exposer comment ces dernières passent à l'état de soleils entourés de leurs planètes.

Dès que l'étoile nébuleuse se trouve détachée et abandonnée à elle-même, ne conservant avec ses pareilles que des relations d'équilibre, la condensation de ses molécules continue à s'opérer en elle, et à accélérer le mouvement de rotation dont elle est animée, par suite de la solidarité qui la lie à sa nébuleuse.

En vertu du principe, déjà cité, *de la conservation des aires*, principe de dynamique dont l'explication

altérerait notre programme, essentiellement élémentaire, le noyau, plus dense que son enveloppe, acquiert, avec le temps, un mouvement plus rapide que celle-ci, et finit, par suite, à se détacher d'elle et à tourner à son centre, à peu près comme un essieu dans le moyeu d'une roue, qui serait douée d'une vitesse moins grande, mais dirigée dans le même sens.

Cette masse cosmique qui enveloppe le noyau de toutes parts, comme une atmosphère, acquiert par son mouvement propre de rotation, une forme semblable à celle de la nébuleuse. Elle s'enfle dans les régions équatoriales et s'aplatit vers les polaires, de manière à produire une sorte d'anneau beaucoup plus large que profond, semblable à une immense couronne.

Bientôt après naissent sur divers points de sa masse de nouveaux centres de condensation qui, aidés par le mouvement, la divisent en autant d'anneaux concentriques de moindre importance. L'étoile nébuleuse présente alors l'aspect d'un point lumineux entouré par autant de couronnes phosphorescentes qu'il s'est formé de centres de condensation dans son enveloppe. Divers cercles tracés autour d'un même point, sur un tableau, et à de faibles distances les uns des autres, peuvent donner

une image fidèle de cette condition particulière. Quelque temps après les petits anneaux se rompent, sous la double action du refroidissement et de l'attraction des centres de condensation qui leur correspondent, et arrondissent leur matière cosmique autour de ces derniers. Il se produit ainsi autour du noyau central qui devient un soleil, un nombre limité de petites étoiles nébuleuses de second ordre, qui sont les germes de ses planètes. Ces petites étoiles se trouvant dans les mêmes conditions que celles de l'ordre supérieur dont elles émanent, subissent des transformations identiques, et produisent leurs satellites de la même manière qu'elles ont été produites elles-mêmes.

La planète isolée dans l'espace et circulant autour de son soleil, en même temps qu'elle tourne sur son axe, en vertu de cette loi générale de rotation que nous avons constatée, dessine plus nettement ses formes et en arrive en se refroidissant, à présenter les apparences d'une immense boule de fer fondu, Le refroidissement continuant ses effets, produit à sa surface une pellicule solide, qui devient, quand elle a acquis une épaisseur suffisante, le siège d'une création nouvelle, le berceau de la vie. Le satellite suit naturellement la même série de transformations. et ne s'arrête qu'à la manifestation de la vie, que la

faiblesse de sa constitution ne lui permet pas de pousser au delà d'une certaine condition rudimentaire.

L'anneau dans lequel ce petit astre se forme étant relativement très-rapproché de la planète, l'action de celle-ci est assez puissante pour attirer à elle une grande partie de la matière de l'anneau, au moment de sa rupture, et pour obliger, en même temps, le reste à n'opérer sa rotation particulière que dans les limites de la pierre retenue par une fronde. Ce résultat singulier est encore aidé par la faiblesse de la condensation qui s'opère en ce point, et qui ne développe, par suite, qu'une force insignifiante dans le sens de la rotation. C'est ce qui explique naturellement, pourquoi tous les satellites observés et particulièrement notre lune, présentent toujours la même face à leurs planètes, et sont privées d'une atmosphère sensible. Comment pourraient-ils en avoir, puisque les planètes, suivant l'expression pittoresque de Laplace, les leur pompent au moment de la rupture des anneaux cosmiques qui devraient les leur fournir ?

Les petites dimensions relatives de ces anneaux doivent leur permettre quelquefois, en l'absence d'un centre de condensation assez puissant, et à la faveur d'une grande homogénéité moléculaire, de se

solidifier tout d'une pièce. C'est en effet ce qui est arrivé dans notre système, pour la planète Saturne, qui en outre de ses huit satellites, possède encore, comme chacun sait, une magnifique couronne solide, qui tourne d'un mouvement propre autour de son centre.

Telle est la série des transformations qu'a dû subir la nébuleuse, pour se constituer d'abord elle-même, et ensuite pour constituer les myriades de systèmes solaires qui la peuplent. C'est ainsi que s'est formé le nôtre, qui nous semble l'univers et qui n'est qu'un grain de poussière dans l'ensemble des autres.

Un calcul bien simple peut nous permettre d'apprécier, si cette comparaison est une simple métaphore empruntée aux poètes, ou une image fidèle de la réalité.

Un cercle qui aurait son centre dans celui du soleil, et un diamètre de deux milliards cinq cents millions de lieues, envelopperait largement de toutes parts l'ensemble de notre système planétaire, projeté sur le plan de l'écliptique. D'après ce que nous avons vu plus haut, le cercle qui pourrait envelopper la projection de notre nébuleuse sur le plan où elle offrirait un maximum d'étendue, ne devrait pas avoir en diamètre moins de sept millions cinq cents

mille milliards de lieues. Le rapport entre ces deux grandeurs, étant trois millions, si l'on trace dans un vaste champ un cercle de trois mille mètres de diamètres et qu'on place à son centre un petit point rond d'un millimètre, quelque chose comme une graine de ver à soie, la relation de ces deux surfaces donnera une idée assez exacte de ce que notre système vaut au sein de sa nébuleuse. L'épaisseur d'un cheveu, placé sur une longueur d'environ trois cents mètres, permettrait d'obtenir le même résultat. Arrêtons-nous là, dans nos comparaisons, pour ne pas nous perdre tout à fait dans l'infini, mais reconnaissons en même temps, que l'image du grain de poussière n'a rien d'exagéré.

Dans les déchirements nombreux que subit la matière cosmique d'une nébuleuse, pour obéir à l'action de ces divers centres de condensation, il peut arriver que quelques débris floconneux, restés en équilibre entre deux centres voisins, dont ils représentent le lien brisé, les abandonnent définitivement, pour obéir à une attraction lointaine qui devient alors prépondérante. C'est ainsi, sans nul doute, que se sont formées les comètes dont les orbes allongés et les mouvements en sens contraires, se trouvent ainsi naturellement expliqués. Les aérolithes, la poussière cosmique, qui de temps à autre

nous rencontrent, cette matière subtile, que révèle le beau phénomène connu sous le nom de lumière zodiacale, doivent leur existence à des causes analogues et représentent, comme les comètes, une certaine portion de matière cosmique qui n'a pu entrer dans la constitution générale des astres, et à laquelle le jeu des attractions a créé des destinées tout autres.

Les centres de condensation qui forment les étoiles, sont quelquefois assez rapprochés pour que leurs transformations successives les amènent à constituer des soleils multiples, tournant autour du centre de gravité de leur ensemble, avec leurs cortèges de planètes. L'étude du ciel présente des exemples assez nombreux de cette combinaison merveilleuse, qui donne naissance à ces mondes d'une splendeur exceptionnelle, désignés par les astronomes sous les noms d'étoiles, doubles, triples, et plus généralement multiples. Que de mystères cachent encore ces inégalités de richesse et de magnificence, qu'offrent à nos regards les œuvres de l'éternel ouvrier ! Quelle source inépuisable de méditation pour le philosophe, de rêveries pour le poète, d'espérances pour le croyant à la vie éternelle des âmes ! Que Dieu pardonne aux malheureux qui osent dire que les sciences sèchent le cœur

et rétrécissent l'imagination; les pauvres! ils confondent leurs comptes d'affaires avec les mathématiques, et le jargon chiffré de la bourse avec la mécanique céleste! Mais achevons le cours de cette épopée merveilleuse et véritablement divine.

En passant le ciel en revue, à travers les siècles, à l'aide des catalogues que les astronomes tiennent de ses constellations, on voit certaines étoiles diminuer graduellement d'éclat et puis disparaître à jamais dans l'immensité sombre; d'autres subir des affaiblissements passagers et reprendre ensuite leurs splendeurs premières; d'autres enfin s'effacer de la voûte azurée dans un temps relativement assez court.

Ces phénomènes prodigieux montrent clairement que ces astres, malgré leur importance, n'ont pas l'éternité pour eux et qu'ils obéissent à la grande loi de transformation qui régit la nature entière. Ainsi, notre soleil qui nous semble devoir défier les siècles, pourrait disparaître un jour au sein d'une tempête sidérale; un nuage cosmique rencontré sur la route qu'il suit dans l'espace infini, pourrait aussi, pour quelque temps, en voiler la splendeur. Mais en dehors de ces accidents peu probables, il faut le reconnaître, le refroidissement qui a permis aux planètes de se constituer et d'arriver à la vie, doit iné-

vitablement le conduire à la mort. A cette heure lointaine, réduit à l'état d'une immense boule froide, il ne traînera plus après lui qu'un cortège silencieux de cadavres. Ce sera la fin du monde, aussi complète, aussi désolée que l'esprit de l'homme peut la concevoir. Mais que signifiera devant Dieu, cet événement qui nous paraît si considérable ? il signifiera qu'un atome de matière est devenu disponible pour la continuation de son œuvre éternelle.

Ainsi vers quelque point de l'infini que la pensée humaine se dirige, elle ne cesse de rencontrer la création et la décomposition, la naissance et la mort, c'est-à-dire la transformation et le mouvement perpétuels de tous les éléments du monde, au sein d'un ÊTRE seul immuable et seul éternel, parce qu'il renferme tout.

CHAPITRE V.

Vie sidérale de notre planète.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble de l'univers, un intérêt plus direct nous pousse naturellement à nous occuper, au plus vite, de ce globule sur lequel nous voyageons dans l'immensité, et que notre petitesse relative, nous fait décorer du nom pompeux de monde. Il s'agit ici de nos propres affaires, et notre désir d'y voir clair n'a rien que de fort légitime.

Son origine nous est déjà connue; nous savons que, détachée de l'atmosphère du soleil, notre planète a continué à tourner autour de cet astre, en vertu du mouvement auquel elle participait, et s'est animée, en outre, d'un mouvement propre de rotation.

Nous avons vu qu'après s'être promené quelque temps à l'état gazeux, puis à l'état d'un liquide incandescent, elle a fini par se constituer une croûte solide, sur laquelle la vie organique s'est développée.

Il nous importe maintenant beaucoup d'analyser, d'abord, les conditions de stabilité de cette vie à laquelle nous participons, nous réservant d'étudier, plus loin, quelles peuvent en être les destinées.

Notre planète a des dimensions si exigües, que c'est à peine, vraiment, si on ose les énoncer, en descendant des régions que nous venons de parcourir. C'est une petite boule assez ronde, qui n'a guère plus de trois mille lieues de diamètre, et qui n'en compte que dix mille dans son contour le plus étendu. Un signe du télégraphe électrique, peut en faire douze fois le tour, dans l'intervalle d'une seconde, et quand nos chemins de fer et notre navigation maritime auront accompli les progrès qu'on est en droit d'attendre d'eux, ce qu'on appelait autrefois le tour du monde, sera, pour le voyageur, une promenade de douze à quinze jours. Que sera-ce donc quand les voies aériennes nous seront ouvertes?

Son volume est la quatorze cent millième partie de celui du soleil : on obtient une image fidèle de ce rapport, en plaçant un grain de blé devant un gros

sac qui en contiendrait quatorze décalitres. Le soleil n'étant qu'un point dans le cercle qui enveloppe ses planètes, et celui-ci, ainsi que nous l'avons montré, n'étant lui-même qu'un point imperceptible dans notre nébuleuse, il en résulte que la terre peut à peine y être considérée comme un atome. Qu'est donc l'homme dans cette hiérarchie des grandeurs sidérales? Hélas! il en faudrait environ quinze mille milliards de milliards pour représenter le volume de la terre! Toute petite qu'elle soit, ce n'est donc pas sans raison qu'il la trouve très-grande, et que dans l'illusion de ses sens, il prend souvent cet atome pour le monde.

La croûte solide qui l'enveloppe n'a qu'une épaisseur moyenne de dix lieues, représentant la trois centième partie de son diamètre. Au delà de cette croûte, en allant vers le centre, se trouve une matière encore liquide et pâteuse, à une température de trois à quatre mille degrés centigrades. C'est la preuve irrécusable de l'incandescence originelle, dont les restes, de leurs profondeurs souterraines, agitent encore, de temps à autre, la surface. Si l'on formait, avec une enveloppe d'un millimètre d'épaisseur, une sphère de trente centimètres de diamètre, et qu'on la remplît d'un liquide bouillant, on donnerait ainsi une représentation très-exacte, quoi-

que fort réduite, de la constitution physique de notre terre. Rien n'y manquerait, pas même ces hautes montagnes si imposantes pour nos petits yeux, et qui seraient figurées à la surface de la sphère par les aspérités naturelles de l'enveloppe.

Malgré les aspects trompeurs qui nous entourent, nous vivons donc, à ne pas en douter, sur une manière de radeau porté sur une mer de liquide brûlant, ou, si l'on aime mieux, sur un plancher très-mince posé sur une vase en feu.

Avant d'aller plus loin, il est naturel et même prudent de se demander si ce plancher est vraiment solide. Hâtons-nous de le dire ; la réponse à cette question ; si elle n'est pas des plus péremptoires, nous promet néanmoins d'assez longs jours de repos.

Quand une matière pâteuse, en ébullition, est abandonnée aux lois du refroidissement, les boursoufflures qui agitaient sa surface disparaissent peu à peu, et un des signes manifestes qu'un certain équilibre s'établit entre ses divers éléments, c'est la disparition graduée de ces boursoufflures. C'est précisément ainsi que la terre a procédé pour arriver à l'état ou nous la voyons aujourd'hui. Après avoir, dans les premiers temps de sa liquéfaction, bouleversé violemment et à plusieurs reprises, la pelli-

cule solide qui se formait à sa surface, elle a fini par permettre à celle-ci, de prendre peu à peu une consistance et une stabilité plus grandes.

Aux phénomènes qu'on pourrait appeler d'ébullition, ont alors succédé de longues périodes de calme, pendant lesquelles la vie a pu se développer. Ces temps d'éclosion et de création universelles, ont été troublés, à des intervalles de plus en plus éloignés, par ces grandes catastrophes dont la géologie retrace l'histoire. L'ère des grands déluges a commencé alors, en produisant à chaque apparition de ces désastres momentanés, une création plus riche et d'un ordre plus élevé que la précédente.

Le dernier, qui a constitué l'ordre de choses que nous voyons, étant, suivant la tradition historique et le témoignage de la terre elle-même, de date assez récente, nous avons lieu de nous considérer comme à l'origine d'une création qui commence, et d'espérer que s'ouvre enfin devant nous, une longue période de vie et de développements.

La science vient, d'ailleurs, confirmer cette espérance, en lui apportant ses garanties positives.

En passant en revue les grands écrits de pierre que notre globe porte dans ses flancs, elle constate, en effet, que les périodes de repos, qui séparent les grandes tempêtes de son enveloppe, sont d'une éten-

due qui dépasse de beaucoup les limites fixées jusqu'à ce jour par les plus hardis.

Buffon, à l'aide de certaines expériences incomplètes sur le refroidissement des boulets, avait conclu que la nature vivante de notre globe, n'avait plus à fournir que quatre-vingt-treize mille ans d'existence. Il pensait que notre foyer central allant chaque jour se refroidissant, il devait arriver nécessairement, que nous péririons tous par suite d'une congélation générale, à l'époque prochaine qu'il fixait.

Le grand naturaliste commettait en ce point, une erreur aussi grave que celle qui le conduisit un jour à faire sortir les planètes du soleil, à l'aide du choc d'un corps sidéral étranger. Dans ces deux conceptions singulières, il négligeait un peu trop l'influence calorifique de l'astre qui nous conduit, et les lois générales de l'attraction dont son rang élevé ne l'affranchit pas, bien au contraire. Dans l'un, en effet, il oubliait qu'en vertu de son attraction propre et des lois de la mécanique, les corps qui en seraient sortis y seraient nécessairement retournés pour se confondre de nouveau avec lui; dans l'autre, il faisait preuve d'une grande ignorance des causes qui produisent la chaleur dont nous jouissons à la surface de notre globe.

Éclairés par les calculs d'un illustre géomètre, Joseph Fourier, nous savons aujourd'hui, d'une manière certaine, que la chaleur centrale de notre planète n'a, depuis longtemps, aucune influence sensible sur celle de sa surface qui doit être exclusivement attribuée au rayonnement du soleil. Des calculs rigoureux prouvent, en outre, que l'extinction complète de notre foyer intérieur, ne produirait pas un abaissement d'un trentième de degré dans la température moyenne des lieux que nous habitons.

Le grand réformateur moderne, Charles Fourier, influencé, sans doute, par les calculs erronés de Buffon, n'avait osé admettre, malgré la hardiesse de son génie, qu'une durée de quatre-vingt mille ans, pour l'existence totale de notre vie planétaire. Sans amoindrir en rien le respect qui est dû à l'immortel auteur de l'attraction passionnelle, l'esprit moderne se voit obligé de rejeter ces limites et celles posées par le célèbre naturaliste, comme beaucoup trop étroites et en opposition trop manifeste avec les données de la science.

Ainsi que je l'ai exposé avec quelques développements, dans *les Révolutions inévitables*, la période de vie promise à notre création, atteindra, suivant toute vraisemblance, le chiffre énorme de deux millions

d'années. Après la catastrophe qui l'engloutira partiellement, une nouvelle création devra la suivre, comme d'autres l'ont précédée, et ces grandes alternatives de destruction et de reconstruction, n'auront de limite que l'extinction graduée de notre soleil.

Buffon avait donc raison de croire que nous péririons un jour par le froid ; seulement il se trompait et sur le lieu d'où devait nous arriver ce germe de mort et sur le temps qu'il mettrait à nous atteindre.

Dans combien de temps arrivera cette fin inévitable de la vie organique de notre planète ? C'est ici que les calculs les moins exagérés peuvent rassurer les plus timides.

Bien qu'il ne soit pas facile de mesurer exactement la température du soleil, cependant quelques physiciens sont parvenus à en fixer la limite inférieure d'une manière assez satisfaisante. D'après les évaluations de Thomson et de Newton lui-même, cette température ne peut pas être moindre de douze millions de degrés. Suivant les calculs d'Arago, sur l'intensité de sa lumière, il serait facile de conclure qu'elle doit être de beaucoup supérieure. En nous arrêtant au nombre posé par Thomson, nous sommes donc sûrs d'être au-dessous de la réalité et de donner, par suite, à nos calculs une garantie plus sérieuse.

Laplace, avec ce génie qui sondait tous les mystères accessibles aux mathématiques, a fait voir, que, depuis Hipparque, c'est-à-dire depuis deux mille ans, la température extérieure de notre globe ne s'était pas abaissée de plus de $1/10^{\circ}$ de degré. En admettant ce dernier résultat, comme représentant la loi de cet abaissement, nous sommes donc certains de ne pas en exagérer les effets, et comme la température dont il s'agit ne dépend absolument que de celle du soleil, cette loi nous représentera, dans des conditions très-modérées, la loi même du refroidissement de cet astre.

Nous voici donc en face d'un soleil, à une température minimum de douze millions de degrés, et s'éteignant graduellement, à raison de $1/10^{\circ}$ de degré par période de deux mille ans. Or, un soleil dans ces conditions, devra rester 240 milliards d'années pour arriver à une extinction totale, ainsi qu'un calcul fort simple permet de le constater.

240 milliards d'années ! voilà certes un chiffre qui peut se présenter, à bon droit, comme offrant quelques garanties ¹.

En résumé, si notre espèce est sûre de mourir

¹ Ce résultat tout énorme qu'il paraisse, est encore bien au-dessous de la vérité. Voir *les Révolutions inévitables*, chap. vii et viii.

un jour de froid, elle peut, en revanche, avoir la certitude que ce sera de mort lente.

Maintenant, à côté de cette mort lente, mais sûre, ne serions-nous pas menacés, par aventure, de quelque mort violente et inattendue? La chose vaut la peine d'être examinée de près.

Dans son mouvement régulier autour du soleil, notre planète n'a absolument rien à craindre, ni de cet astre ni de ses compagnes de voyage, dont le chiffre va bientôt atteindre la centaine. Les petites perturbations remarquées dans l'ensemble de leurs courses, après avoir un moment inquiété les astronomes, ont été successivement justifiées par l'analyse. Il y a mieux, en mettant la dernière main à l'œuvre céleste, Laplace a démontré, avec une rigueur mathématique, que l'harmonie universelle dépendait précisément de ces perturbations qui, après avoir été un sujet d'inquiétude, devenaient ainsi un gage de sécurité.

Restait encore une dernière cause d'alarmes plus sérieuse que les premières, puisqu'elle nous touchait directement, et se passait dans le cercle restreint de notre attraction planétaire; il ne s'agissait de rien moins que d'une collision entre la lune et nous. On le voit, rien, en effet, ne pouvait nous être plus sensible.

Depuis l'origine des observations astronomiques, on avait remarqué que le mouvement de notre satellite autour de notre globe s'accélérait d'une manière continue. La conséquence de cette accélération, suivant les lois dynamiques, devait être un rapprochement continu du premier globule vers le second, de telle sorte que la lune, au lieu de se tenir constamment à une distance respectueuse de quatre-vingt-seize mille lieues de sa planète, nous aurait menacés, tout simplement, de nous étrangler dans les lacets d'une spirale de plus en plus rétrécie, et de s'épater un jour sur nos épaules ! Bien que ce jour fût assez éloigné, il était néanmoins très-important de s'assurer si la catastrophe qu'il devait éclairer, était une chose inévitable.

C'est ce que le grand homme dont je viens de prononcer plus haut le nom, Laplace, analysa avec sa puissante lucidité ordinaire. En achevant de mettre de l'ordre dans le ciel théorique qui, jusqu'à lui, en manquait sensiblement, il démontra que ce phénomène inquiétant était uniquement dû à la diminution actuelle de l'excentricité de l'orbite terrestre. Comme après avoir diminué pendant quelques milliers de siècles, cette excentricité doit retourner à ses premières dimensions, et osciller ainsi à travers les âges, entre deux limites infranchissables, il en

résulte que la lune, après s'être rapprochée de nous pendant quelque temps, s'en éloignera un jour pour retourner à ses distances premières.

Nous voilà donc débarrassés des menaces d'intervention révolutionnaire de notre satellite, qui nous promet maintenant un inaltérable avenir d'harmonie.

Mais, ces menaces conjurées, sommes-nous enfin sûrs d'être garantis, sur notre chemin, contre toute rencontre fâcheuse ? hélas, non, il faut bien le dire, car nous allons bientôt nous trouver en face de voyageurs autrement indisciplinés que notre lune, qui, au demeurant et malgré ses airs, est encore d'assez bonne composition. Je veux parler de ces astres chevelus, effroi de tous les temps, qu'on appelle comètes, mais qu'on pourrait bien appeler les pirates du ciel.

Nous avons dit, au chapitre précédent, comment ces astres se sont formés, des éléments les plus subtils de la matière cosmique, flottant indécis dans l'espace. Ces éléments restés sans emploi, dans la constitution générale des astres, sont venus après quelques hésitations inévitables, décrire des courses échevelées autour des divers soleils, dont l'attraction puissante avait fait leur conquête. C'est ainsi que l'immense tribu des comètes, a pris sa place dans

l'harmonie générale, autant que leur nature indisciplinée pouvait le permettre.

Cette tribu, ou plutôt cette armée de globules de feu, présente un effectif dont l'imagination a le droit de s'effrayer. Kléper prétendait que son dénombrement pouvait lutter d'arithmétique avec celui des poissons de la mer. Arago, après être arrivé au chiffre de dix-sept millions et demi, d'après les hypothèses de ses devanciers, ose à peine réduire ses calculs, à ce sujet, aux limites de trois à quatre cent mille.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces chiffres, toujours est-il que les astres dont il s'agit, sont répandus dans notre système solaire en nombre considérable. Mais leur nombre n'est malheureusement pas le seul sujet d'inquiétude qu'ils soient susceptibles de nous donner.

D'après la manière dont les mouvements célestes se sont produits, il en résulte, ainsi que le constate l'observation, que toutes les planètes doivent tourner dans un même sens, d'occident en orient, et que les plans de leurs orbites doivent différer très-peu de celui de l'équateur solaire. Or, les comètes se refusent absolument, à se soumettre à une loi si simple et si sage à la fois, et on peut dire d'elles qu'elles courent dans toutes les directions imagi-

nables, en véritables échevelées qu'elles sont. Elles décrivent des ellipses très-allongées, dont le soleil occupe un des foyers ; c'est tout ce qu'elles peuvent accorder à l'attraction universelle en faveur de l'harmonie générale, mais en dehors de cette légère concession, il n'y a absolument plus rien à attendre d'elles.

Notre route, nous sommes obligés de le reconnaître, est donc coupée dans tous les sens, par une quantité innombrable d'astres errants qui se refusent à toute discipline. C'est en vain que les astronomes ont ouvert des catalogues pour les engager à s'y faire inscrire. Sur 226 invitations faites jusqu'à ce jour, quatre seulement ont été acceptées. Parmi des centaines de mille, voilà donc quatre comètes seulement, dont on puisse surveiller les desseins et la route, et encore n'est-il pas certain que ce soit pour longtemps, eu égard aux accidents nombreux d'attraction qui les attendent sur leurs chemins, et qui peuvent changer complètement ces derniers, ainsi que cela a déjà été constaté pour d'autres.

La conséquence à tirer malheureusement de tout ceci, c'est que d'un moment à l'autre une comète peut venir nous heurter, et suivant sa nature particulière, nous faire un mauvais parti.

Obligés de convenir du fait, les astronomes, in-

quiets de l'impression fâcheuse qu'il pourrait produire sur certains esprits, ont imaginé une foule de raisonnements tirés du calcul des probabilités, pour démontrer le peu de chances qu'une pareille catastrophe avait en sa faveur. L'intention était certainement fort louable, mais, en pareille matière, il faut en convenir, l'intention ne suffit pas. Si, quand une comète paraît, il y a, en effet, très-peu de chances pour qu'elle nous rencontre, néanmoins comme ces apparitions se reproduisent indéfiniment, cette chance prend un caractère autrement sérieux, quand on envisage l'ensemble des phénomènes.

Ainsi, depuis l'origine des temps historiques, l'astronomie signale environ deux cas de comètes tombant sur des planètes d'un autre système que le nôtre, et les incendiant tout à coup, de manière à les faire briller pendant quelque temps comme des étoiles ¹.

Dans notre système, on cite la comète de Lexel comme ayant déjà traversé deux fois les satellites de Jupiter. Il est vrai que ces satellites ont bravement supporté le choc, et que leur marche ordinaire n'en a pas été sensiblement déviée. Mais je ne serais

¹ Arago, *Astronomie populaire*, t. II, liv. 17. Au lieu de planètes, Arago emploie l'expression de soleils encroûtés, mais c'est exactement la même chose.

pas étonné que leurs habitants, comme ceux de Jupiter lui-même, n'eussent subi quelques-unes de ces déviations qui ne se voient pas au bout d'un télescope. C'est cette même comète de L'êxel, qui, en 1770, nous a déjà rasés à six cent mille lieues seulement, et qui me paraît avoir un goût de contact des plus déplacés. Cette dernière circonstance, rapprochée de son aventure avec les satellites de Jupiter, quoi qu'en puisse dire le calcul des probabilités, ne me paraît pas d'un très-bon augure; et d'autant mieux qu'on ne sait pas depuis ce qu'elle est devenue. Fasse le ciel qu'elle soit définitivement tombée dans quelque soleil du voisinage ! cela vaudrait mieux.

En ce qui nous concerne directement, tout le monde sait que, en 1832, il n'a tenu qu'à un mois de distance que nous ne fussions rencontrés par la comète à courte période de Biéla. Si au lieu de passer près de notre orbite, le 29 octobre, elle n'eût exécuté ce mouvement que le 30 novembre, la catastrophe était inévitable !

Quelles devraient être les conséquences d'une pareille rencontre ? Elle dépendent naturellement, de la constitution particulière de la comète, de sa masse, de sa vitesse, et de la direction suivant laquelle, elle nous choquerait.

Si la comète possédait un noyau ¹, sa rencontre amènerait nécessairement, un défoncement de la croûte du globe, un brusque déplacement de l'axe de rotation, une lutte terrible entre la lave intérieure et l'Océan déchaîné, en un mot, la plus épouvantable extermination de la nature vivante qu'on puisse concevoir.

Si l'astre chevelu était, au contraire, de ceux qui, doués d'une ténuité extrême, ne sont pas encore parvenus à se former un noyau, sa collision, sans être aussi grave, n'en présenterait pas moins divers dangers sérieux.

La pression subite qu'elle exercerait sur notre atmosphère, produirait dans celle-ci un ouragan dont les effets pourraient être désastreux. Il est facile de se rendre compte d'une pareille catastrophe, en se rappelant qu'un vent animé seulement d'une vitesse de quarante-cinq mètres par seconde, déracine les

¹ Ce noyau peut être liquide ou solide. Dans le premier cas il est apparent; dans le second, il peut le devenir par réflexion, aux approches du soleil. La comète serait alors une sorte de planète à orbite très-allongée. Bien que les astronomes n'en aient pas encore enregistré de ce genre, nul doute qu'il n'en existe, et qu'ils n'en découvrent un jour. Suivant toute vraisemblance, certaines étoiles qui ont paru et disparu à des intervalles assez rapprochés, sont dans ce cas. D'ailleurs s'il n'y en a pas encore de *fuites*, le refroidissement, avec l'aide des siècles, en *fera* nécessairement tôt ou tard.

arbres et renverse les maisons. Or, la terre courant pour son propre compte, à raison de huit lieues par seconde, et la comète, pouvant dans nos régions sidérales, lui en offrir facilement autant en sens contraire, leur rencontre devrait amener une commotion atmosphérique dont aucun tourbillon ne peut donner l'idée. Suivant toute vraisemblance, la surface de la terre dans une étendue variable, en serait rasée comme par un immense rasoir, et tout serait à y recommencer pour les quelques hommes échappés au désastre.

Enfin, et c'est ici le cas le plus bénin, si cette comète gazeuze était d'une faible importance, comme il en existe d'ailleurs beaucoup, il est probable que nous en serions quittes pour quelques tempêtes d'un effet limité, et pour quelques épidémies plus ou moins graves, causées par le trouble apporté dans la composition chimique de l'atmosphère.

Reconnaissons néanmoins avec les savants officiels, que la chance pour qu'une génération considérée isolément, périsse par une comète, est extrêmement petite, mais qu'ils concèdent, à leur tour, que cette chance prend des proportions sérieuses quand on envisage l'existence de la planète dans son ensemble. Nul doute, à ce point de vue étendu, que nous n'ayons été déjà, dans le passé, plus ou moins

bouleversés par une rencontre de ce genre, et que dans un avenir, dont la fixation nous échappe, une pareille catastrophe ne nous attende encore. Comment d'ailleurs oser affirmer la parfaite innocuité de ces astres indisciplinés, dont quelques-uns présentant des périodes de révolution de plus de cent mille ans, ont pu, par conséquent, visiter la terre sans y retourner depuis, avant l'apparition de l'homme et à plus forte raison des astronomes ?

Il faut donc bien le reconnaître, en dehors de la mort lente par le froid, qui ne peut lui manquer, notre espèce est encore menacée de mort violente, par l'attaque imprévue d'un de ces innombrables pirates du ciel qui, sous le nom de comètes, en parcourent l'immensité en tout sens. Que faire à cela ? Nous soumettre avec résignation, à la destinée que nous a tracée celui qui, même dans ses lois les plus immuables, ne veut pas que nous oublions un instant, que nous dépendons toujours de lui, et que sa main puissante peut aussi bien écraser l'insecte qui rampe, que l'astre majestueux à qui l'éternité semble promise. L'accident dans la loi est la réserve de Dieu.

La crainte de voir une tuile nous tomber sur la tête nous empêche-t-elle de courir dans la rue et d'y vaquer à nos affaires ? Non certes. Eh bien ! ainsi

doit faire l'humanité, devant la tuile sidérale qui la menace dans les régions où son globe la porte. Ainsi fait-elle, en effet, et pas plus que chez l'individu, on ne la verra jamais, dans sa marche, s'inquiéter de la mort violente qui peut l'atteindre.

C'est encore une loi venue d'en haut qui le veut ainsi.

CHAPITRE VI.

La création organique sur notre planète.

Il y a deux manières de faire intervenir Dieu dans la création : par des actes matériellement directs ou par les lois admirables qui constituent son essence même.

La première est celle que les théologies de tous les peuples ont adoptée, comme la plus simple et la plus facile à admettre pour des intelligences rudimentaires.

Para-Brahma, le grand créateur de l'Indoustan, emploie cette méthode d'intervention directe de la façon la plus expéditive. De sa tête, il fait sortir les prêtres et les savants ; de ses bras, les guerriers ; de ses cuisses, les commerçants et les agriculteurs ;

de ses pieds, les artisans et les ouvriers ; enfin, suivant quelques critiques de mauvais goût, en ce qui touche aux parias, il se contente de les expulser, au dehors, par cet endroit de sa personne qu'il n'est pas nécessaire de désigner, pour que tout le monde le comprenne.

D'après Linus et Orphée, son disciple, pères de l'Église païenne, la méthode du grand Para-Brahma est quelquefois suivie dans les régions olympiennes. Ainsi, Jupiter, après une violente migraine, fait jaillir de son cerveau Minerve toute armée. Bacchus, le Dieu des vendanges, est le produit d'une tumeur de sa cuisse. Le forgeron du ciel, Vulcain, fort habile en confections de tout genre, façonne Pandore, la première femme, et Minerve, elle-même, l'âme de son souffle.

Enfin, pour couper au plus court, notre théologie elle-même, si supérieure à toutes celles qui se disputent le domaine religieux, semble adopter le même ordre d'idées. Ainsi, suivant elle, Dieu, descendu aux proportions d'un habile potier, pétrit, avec de l'argile, la première forme humaine et lui donna la vie à la façon de Minerve, c'est-à-dire en lui soufflant dessus.

L'esprit moderne, malgré son grand respect pour les croyances religieuses de tous les peuples, se re-

fuse néanmoins à les suivre dans cette voie. Il pense que la création est l'œuvre des lois de Dieu, et non pas de ses mains, et confiant dans cette pensée, il en cherche l'origine mystérieuse en dehors de toute manipulation directe.

Préférant à des assertions qui le choquent, des hypothèses même aventurées, voici comment il procède dans cette recherche délicate.

Partons d'abord de faits certains et parfaitement acquis à la science.

Prenez un flacon d'eau pure, parfaitement bouché, et exposez-le à la lumière. Au bout de quelque temps vous y découvrirez des traces de végétation, le commencement de la vie végétale.

Ce résultat obtenu, mettez dans un autre flacon une infusion quelconque, et placez-le dans les mêmes conditions que le premier. Après quelques heures d'attente, le microscope vous permettra d'y reconnaître une légion compacte de petits êtres, doués de mouvements propres, c'est-à-dire le commencement de la vie animale.

Que déduire de ces deux expériences remarquables? C'est évidemment que les forces mystérieuses de la nature peuvent, d'elles-mêmes et spontanément, produire les phénomènes de la vie organique dans les deux règnes.

Les adversaires de la génération spontanée, nous ne l'ignorons point, nient l'existence de ces forces plastiques et expliquent d'une autre manière les phénomènes dont il s'agit. Suivant eux des germes, en nombre infini, sont répandus partout, et ce que l'on prend pour une production spontanée de la vie, est tout simplement le fait de l'éclosion de ces germes, que des circonstances favorables réalisent.

Les partisans de ce système sont amenés de déductions en déductions, à n'admettre, à l'origine des choses, qu'un couple de chaque espèce, ayant depuis, donné naissance à des milliards d'individus, suivant la loi de reproduction qui lui est propre.

Ainsi, suivant cet ordre d'idées, la puce qui vous pique, descend par une suite non interrompue d'aïeux, et en passant, bien entendu, par l'arche de Noé, de ce premier couple de puces que Dieu daigna créer de ses mains, et qu'il fit défiler, à son rang de bataille, avec tout le règne animal, devant cet autre premier couple humain, dont nous sommes issus. Le pou que vous voyez sur le dos de ce mendiant, est un parent direct de ceux qui tourmentaient le pauvre Job sur son fumier, et remonte par une série tout aussi authentique d'aïeux, à la même source miraculeuse. Le vibrion qui s'agite au fond de sa goutte d'eau, et qui vous paraît si peu de chose, est

pourtant plus noble qu'un Capet, car ses ancêtres, ont eu l'honneur de figurer dans ce premier arc-en-ciel, que Dieu donna à Noé en signe d'alliance. Ainsi des autres, car il n'y a d'exception pour aucune espèce vivante.

Heureux les esprits qui peuvent croire toutes ces choses naïves ! Leur vie s'écoulera paisible au milieu de doux songes, et le désir de connaître ne leur fera jamais redouter le martyre imposé à Prométhée, pour avoir dérobé le feu du ciel.

Malheureusement, il en est beaucoup d'autres qui ne sont pas faits de la même manière, et dont les hardiesses doivent apporter quelque trouble à leur béatitude. Ces derniers admettent bien comme eux, que tout, en effet, remonte à Dieu, souverain maître et créateur de l'univers, mais par des voies plus dignes de sa majesté et de sa puissance.

L'école théologique veut absolument qu'il intervienne en toute chose avec les deux bras qu'elle lui suppose. L'esprit moderne repousse cet anthropomorphisme grossier et ne saurait accepter un pareil abaissement de l'intelligence suprême. Il admet bien, avec M. de Bonald, que c'est Dieu lui-même qui a donné la parole à l'homme, mais il ne croit pas que ce soit à l'aide d'une opération directe, et en lui mettant le doigt dans le gosier.

Mais revenons à la question controversée.

En résumé, les adversaires de la génération spontanée font remonter tout ce qui est vivant à une création première, par couples, sortie des mains de Dieu. Il est digne de remarque que ce soit le plus souvent des docteurs voltairiens frottés de scepticisme, qui soutiennent ici ce grand miracle, après s'être moqués de tous ceux dont les livres saints font mention. Ils admettent, sans doute, une exception en faveur de celui-ci à cause de ses dimensions colossales, qui leur paraissent mériter des égards particuliers. Ainsi après avoir plaisanté agréablement les discours du serpent, la résurrection de Lazare, et les aventures gastriques de Jonas, il ne leur répugne nullement d'admettre, que le bon Dieu ait un jour fabriqué de ses mains, un couple de mégalosaures et de mastodontes, en leur donnant la faculté de reproduire leurs semblables jusqu'à la consommation des siècles. Il est vrai qu'ils sont conduits à faire de même, pour les fourmis, les pucerons, les infusoires et tout ce monde invisible d'animalcules que le microscope a révélé. Mais ici le détail se trouve rehaussé par la majesté de l'ensemble. Le miracle n'en subsiste pas moins dans des conditions assez grandioses, pour le rendre respectable et par suite admissible

Il est vraiment fâcheux qu'un système aussi bien lié, puisse être détruit de toutes pièces, par un argument, à la portée des intelligences les plus vulgaires.

La science a maintenant constaté d'une manière certaine, qu'il n'y a pas eu qu'une seule création, mais plusieurs et successivement, dont le nombre dépasse au moins la douzaine. L'étude des révolutions du globe ne laisse aucun doute à cet égard. Elle montre à chaque étage de sa croûte, des espèces anéanties et remplacées à l'étage supérieur, par des espèces nouvelles. L'hypothèse naïve de la fabrication des couples primitifs, s'évanouit donc ici, pour faire place à quelque conception plus rationnelle. Dieu n'a pu, en effet, venir sur la terre une douzaine de fois, recommencer de ses mains sa création détruite. Les docteurs officiels et les théologiens eux-mêmes, ne peuvent accepter une conséquence de cette nature. S'il n'est pas intervenu de *sa personne*, il a dû nécessairement agir par ses lois éternelles. Sous leur influence souveraine, une génération spontanée a donc dû se produire chaque fois. Or, si cet admirable phénomène s'est déjà manifesté à plusieurs reprises au sein de la nature, il en résulte clairement, qu'il dépend de certaines circonstances favorables, et que, par suite, il devra se

reproduire encore, quand ces mêmes circonstances se présenteront de nouveau. Il n'y a là, ni miracle exceptionnel, ni contre-sens. Il y a un grand fait qui révèle une loi de Dieu, obéie dans tous les temps.

Ainsi donc quand les adversaires de la génération spontanée seront parvenus à me démontrer que des germes nombreux se sont introduits dans mon flacon, avec les liquides que j'y ai mis, ils n'auront nullement prouvé, que la vie ne puisse pas se manifester d'elle-même au sein de la nature. Les petites expériences de laboratoire pour ou contre, ne parviendront jamais à infirmer celles que la terre a déjà faites sur une plus grande échelle, et qu'elle est prête à renouveler dès que les circonstances le permettront.

La génération spontanée est donc un fait aussi incontestable, que l'existence des créations successives révélées par la géologie, et nier les forces plastiques de la nature, c'est nier une des lois de Dieu les plus évidentes.

A l'origine de la vie, sur la table rase du néant, cette loi a dû agir dans toute sa puissance.

Au moment, en effet, où la terre s'est trouvée suffisamment préparée par le refroidissement, toutes les eaux répandues à sa surface sont devenues

aussitôt, le siège d'une production organique des plus abondantes. Les phénomènes que nous venons d'étudier dans les deux flacons, ont dû prendre alors des proportions gigantesques au sein des circonstances les plus favorables à leurs manifestations. A cette époque, en effet, de notre existence planétaire, la température élevée, l'abondance et la variété des matières répandues dans les airs et dans les liquides, ont dû nécessairement imprimer aux forces productrices de la nature, une activité, une puissance d'action, dont nulle expression humaine ne peut donner l'idée.

Au bout d'un temps très-court, au cadran qui nous sert de mesure, la surface de notre globe a donc dû être littéralement couverte d'un immense humus, de végétaux et d'animaux, allant se reproduisant les uns par les autres, et préparant ainsi le terrain à *un organisme plus élevé*.

Fort bien, dira le lecteur. Le mot est lâché; j'en suis bien aise, car c'est précisément à ce point délicat que je vous attendais. Je vous concède parfaitement que la nature, qui a pu d'elle-même créer des végétaux et des animalcules au sein d'un flacon bouché, a pu en produire, en bien plus grande quantité, dans les circonstances dont il s'agit. Mais je tiens beaucoup à savoir comment

du fil de la mousse, vous passerez au chêne de la forêt, et comment des englènes, des bactériums, des monades, des vibrions et autres habitants du monde invisible, vous arriverez aux sauriens, aux mastodontes, aux dinothériums, aux mégathériums, ou, si vous l'aimez mieux, aux simples éléphants de nos jours, et à l'homme enfin, le type le plus élevé de cette hiérarchie animale !

Eh bien ! lecteur, la difficulté n'est pas aussi insurmontable que vous paraissez le croire, et en fouillant avec soin dans l'admirable ensemble des lois divines, peut-être en trouverons-nous une qui nous permettra de surmonter cette difficulté d'une manière satisfaisante. L'esprit moderne ne s'effraye plus des mystères, il va droit à eux, et souvent Dieu récompense son audace. Dieu aime ceux qui s'approchent de lui avec confiance.

Comment la nature procède-t-elle encore de nos jours, pour obtenir les divers produits de la vie organique, depuis les plus infimes jusqu'aux plus imposants par leurs dimensions ? Elle prend un germe, souvent si petit qu'il échappe à nos regards, le place dans un milieu convenable et soudain ce germe se développe, grandit et atteint les proportions de l'espèce dont il émane. Pour le végétal, ce milieu est généralement la terre ; pour l'animal, ce milieu est

le plus souvent un organe particulier qui s'appelle la matrice.

Depuis le plus humble brin de mousse, jusqu'au chêne majestueux, tout ce qui végète obéit à cette loi générale de production ; et tout ce qui se meut, depuis la monade microscopique, jusqu'au colosse, héritier des mastodontes, lui est soumis à son tour. L'homme lui-même, si fier de ses droits et de sa puissance, a pour point d'origine dans la vie, un petit globe oviforme imperceptible, que sa mère, à l'époque des menstrues, a détaché de ses ovaires pour le laisser glisser au fond de la matrice et y attendre la fécondation paternelle. Le géant Goliath lui-même, tout colossal qu'il fût, avait cette origine commune.

Ainsi, tout ce qui dans la nature, est doué d'une vie quelconque, quelles que soient d'ailleurs ses dimensions matérielles, est issu d'un germe infime, que la science désigne sous le nom de vésicule germinative et qu'on pourrait tout simplement appeler un petit œuf. Chose remarquable, les minéraux eux-mêmes, dans leurs formes régulières, c'est-à-dire cristallisées, reconnaissent une origine analogue, dans une utricule primordiale autour de laquelle viennent se grouper, suivant une certaine polarité, les divers éléments qui les composent ; et par là se

révèle, une fois de plus, cette admirable unité de plan que le Créateur manifeste dans ses œuvres immortelles.

Cette loi remarquable de génération, ainsi qu'a déjà pu l'entrevoir le lecteur, simplifie considérablement le travail de la nature dans ses créations successives.

Après s'être formé, ainsi que nous l'avons vu, une épaisse enveloppe d'humus, comme base d'opération, comment va-t-elle s'y prendre pour marcher maintenant à des résultats organiques d'un ordre plus élevé? Elle va tout simplement, conformément à sa tactique habituelle, suivre la voie la plus facile et la plus sûre à la fois.

Au lieu de tenter l'œuvre impossible de constituer, tout d'une pièce, le grand chêne et le *dinotherium*, elle formera d'abord leurs germes, et les plaçant dans des conditions favorables à leur incubation, elle laissera la vie se produire en eux, et leur assimiler les éléments extérieurs nécessaires à leur complet développement. Après quelques essais, mal réussis d'abord, en viendront d'autres plus parfaits; et ceux-ci, devenus alors propres à la reproduction, créeront et féconderont eux-mêmes les germes de leurs espèces, au moment où les changements survenus à la surface de la terre, ne permet-

tront plus à la nature, de continuer l'œuvre de leurs générations spontanées.

Les créations du chêne et du *dinotherium*, n'étant évidemment que des exemples choisis au hasard, ce qui vient d'être dit, à leur sujet, peut s'appliquer à tous les autres éléments de la vie organique, et servir, en quelque sorte, de spécimen à la loi générale qui préside à leurs productions.

Mais, pour la rendre plus saisissable à l'esprit, résumons-la en quelques périodes qui en accusent mieux le caractère : elle en vaut bien la peine.

L'expérience du flacon révèle d'une manière concluante la puissance génératrice de la nature. Avec de l'eau et de la chaleur, elle crée des germes d'abord, et leur donne ensuite la vie organique, végétale et animale à la fois.

Dès que la surface du globe arrive, par le refroidissement à un état favorable à la reproduction des germes, cette puissance se développe alors avec une activité immense. Des masses innombrables de petits végétaux et d'animalcules se produisent au sein des eaux, sur les roches humides, dans les airs mêmes, chargés d'épaisses vapeurs, et leurs détritits couvrent bientôt la terre.

Ces détritits constituent un nouveau milieu, riche en matières organiques au sein duquel se produi-

sent des germes d'un ordre plus élevé. Ceux-ci sont fécondés, à leur tour, dans des circonstances plus favorables, et leurs dépouilles viennent encore augmenter les ressources organiques dont la nature dispose déjà.

Après ces derniers en viennent d'autres, et bientôt la terre n'est plus qu'un vaste laboratoire de création, où chaque cavité tranquille devient une sorte de matrice dans laquelle la chaleur et un liquide chargé de matières d'une assimilation facile, favorisent l'incubation du germe qui s'y est préalablement formé.

Quand une espèce se trouve ainsi constituée et qu'elle a suffisamment réussi, elle se reproduit par la génération, et les circonstances favorables à la formation et à l'incubation de ses germes, ayant en même temps disparu, la nature l'abandonne à elle-même et passe aussitôt à une autre dont l'heure vient de sonner.

Et ainsi se forme, à travers les âges, l'échelle graduée des êtres organisés, depuis le plus infime jusqu'au plus élevé. C'est en vain que des révolutions géologiques violentes, essayent de temps à autre de l'arrêter, dès que l'orage s'est dissipé, la nature reprend son œuvre admirable, et comme un ouvrier habile à qui l'expérience acquise donne de nouvelles

forces, loin de se décourager de ces désastres, elle tient à honneur de produire des êtres de plus en plus perfectionnés.

Oui, mais l'homme? dira le lecteur impatienté, l'homme enfin!

Lecteur, du calme, et permettez-moi quelques questions. Connaissez-vous le chimpanzé?

Voyons le chimpanzé.

Le chimpanzé est tout crûment un singe. Vous répugne-t-il de faire sortir un singe des matrices de la nature, ainsi que nous venons de le dire?

Passé pour un singe! je ne vois pas à cela un grand inconvénient.

C'est bien, maintenant, laissez-moi vous dire un mot du singe dont il s'agit.

Le chimpanzé est une créature à laquelle il ne manque guère que la parole, pour entrer en relation directe avec vous-même, lecteur. Sa physionomie est douce et intelligente; ses mouvements rappellent ceux d'un homme agile; il lance la pierre pour se défendre ou attaquer; dans sa marche verticale, il porte à la main un bâton, sur lequel il s'appuie, et avec lequel au besoin, il sait exécuter les moulins les plus habiles. Il se construit, avec beaucoup d'intelligence, de petites cabanes dont la charpente ne serait pas déplacée dans les éléments d'architec-

ture de Vitruve. Fort sociable par caractère, il vit dans les forêts en tribus pacifiques, et quand un petit négriillon de ses voisins s'aventure sur son territoire, au lieu de l'exterminer et de le croquer après, ainsi que ne manque pas de lui faire, quand il le rencontre, le père de ce négriillon, qui est un *homme, cet animal* hospitalier reçoit avec bonté l'étranger que le hasard lui envoie, et lui donne à partager son frugal repas de racines et de fruits sauvages. Il est monogame, soigne sa femme et ses enfants avec la plus tendre sollicitude, et quand un des siens vient à subir la loi commune, il l'enterre avec recueillement sous une couche de feuillées. Il est vrai qu'il ne prononce pas de discours sur sa tombe, mais ce manque de formes ne saurait lui être imputé à tort, puisque, comme on sait, Dieu lui a refusé la chose essentielle pour ça, la parole. Si vous l'arrachez à la liberté de ses bois pour l'attacher à la lourde servitude domestique, il s'y soumet avec résignation, soigne consciencieusement vos effets, votre cuisine, vous sert à table et vous casse incomparablement moins de vaisselle que Frontin, sans compter qu'il respecte beaucoup plus votre bourse.

Il fut un temps, dit-on, où ces types supérieurs de l'animalité, occupaient l'Afrique en peuplades nombreuses et un général carthaginois dont le nom prête

malheureusement au jeu de mots (il s'appelait, je crois Annon), s'étant un peu trop aventuré de leur côté, eut un jour une fort rude affaire avec le gros de leur armée. L'histoire rapporte qu'ils furent vaincus; je veux la croire en ce point. Il est de fait (sans en attribuer précisément tout l'honneur à cet Annon), que depuis cette mémorable défaite, leur nombre n'a fait que diminuer, et que réduits maintenant à quelques tribus clair-semées dans la zone torride, ils ne peuvent plus quitter ces régions brûlantes sans mourir de phthisie pulmonaire; suivant, en cela, la loi de toutes les espèces dont l'origine remonte à une époque où la température de la croûte terrestre était sensiblement supérieure à celle de nos jours.

Voilà en quelques mots trop courts, je le reconnais, l'histoire politique et morale du chimpanzé, de l'*animal*, de l'espèce singe, ainsi que le dit d'une façon peu honnête, cette autre histoire qui prétend au titre de naturelle.

Maintenant, lecteur, permettez-moi de vous demander si vous connaissez le Hottentot?

Le Hottentot? c'est possible, mais d'après vos façons de voir les choses, je ne serai peut-être pas fâché d'écouter ce que vous m'en direz.

Voici :

Le Hottentot est un habitant de l'Afrique méridionale, qui vit ramassé en troupeaux, sans règles, sans lois, et même sans chefs. Chez cette espèce, aucun lien durable ne préside à l'union des sexes, et le mâle s'accouple avec la première femelle venue, ainsi qu'un bouc, dans un champ, avec la chèvre qu'il rencontre. Les produits de ces accouplements deviennent ce qu'ils peuvent, vivent, meurent, ou sont croqués au hasard, car la parenté n'étend guère ses soins au delà de l'allaitement indispensable. Leurs idées ne dépassent pas les limites d'un instinct bestial, et leur langage essentiellement rudimentaire et monosyllabique, est imité du gloussement du dindon ¹ ! Comme ils n'ont absolument rien à faire dans l'ordre social qui les régit, ils se tuent les uns les autres, et se mangent après, uniquement pour se créer une occupation. Si, par aventure, vous vous décidez à en prendre un à titre de serviteur, il se peut bien, qu'à l'exemple du chimpanzé, ses mains respectent votre bourse, mais il y a gros à parier que ses incisives, fort longues et très-acérées, n'auront pas les mêmes égards pour votre propre chair, et particulièrement pour celle de vos enfants qui, suivant toute probabilité, l'affriandera davantage.

¹ Guépin, *Philosophie du XIX^e siècle*.

Mais ce n'est pas tout, et le Hottentot, au point de vue anatomique, présente encore quelques singularités qui méritent d'être mentionnées.

Son nez est tout crûment un naseau. Son angle facial n'atteint pas la limite de 75°, commune au chimpanzé et à l'orang-outang ; son front, violemment déprimé, fuit en pointe, et Gall assure qu'il est complètement dépourvu des bosses du philosophisme, de la sociabilité, de l'idéal et de la religiosité ! Je le crois volontiers !

Mais un petit détail ostéologique, parmi d'autres que j'omets, mérite encore d'être cité.

Les singes et les carnivores ont à l'extrémité de l'humérus un petit trou destiné à recevoir, quand le bras s'étend, une légère apophyse du coude, nommée olécrane. Eh bien ! ce signe caractéristique des races inférieures, ce stigmate de la bestialité, le Hottentot le porte à ses deux bras ¹ ! et pourtant ce bimanu reçoit le nom d'homme, et personne ne songe à lui contester ce titre glorieux dans l'échelle des êtres !

Sa femme, j'allais dire sa femelle, porte au-dessus des fesses, un développement graisseux, qui lui est commun, j'en suis fâché pour elle, avec certaines

¹ Voir Guépin, *Philosophie du socialisme, à sa distribution des races humaines.*

espèces de guenons. Ce n'est plus là un défaut de conformation, que les égards dûs au *beau sexe*, font une loi de taire, car une de *ces dames*, sous le nom de Vénus hottentote, est venue le révéler à tout Paris, et le révèle encore, sous forme de statue de cire, à tous les visiteurs des galeries anthropologiques du jardin des plantes.

Maintenant, que vous en semble? cet être est-il à ce point supérieur au chimpanzé, son prédécesseur, pour qu'il vous répugne de lui donner la même origine au sein des matrices de la nature? Cela n'est pas possible, car une distinction à cet égard, en ce qui le concerne, n'aurait vraiment aucune raison d'être.

Nous voilà donc conduits, sans grands efforts, à admettre, pour l'homme même, la grande loi de création qui régit la vie organique de notre planète.

Au moment donc où notre croûte terrestre se trouva suffisamment préparée par une épuration convenable de son atmosphère, et par une production plus raffinée de matières assimilables, Dieu, que je n'ai encore désigné que sous le nom de la nature, son premier agent dans l'ordre matériel, Dieu créa les premiers germes de l'homme, et, les plaçant dans les milieux les plus favorables à leur incubation, obtint ainsi les types les plus élevés de

son œuvre admirable. Cette production merveilleuse se fit sur divers points du globe à la fois, et à diverses époques. Variée par les lieux et les circonstances, elle dut naturellement donner naissance à cette diversité de races que nous remarquons encore et qui disparaîtra un jour, à quelques nuances près, dans la grande unité humaine qui nous attend. De toutes ces races, la noire fut évidemment la moins bien réussie, et son goût très-prononcé pour les zones torrides, semble même prouver qu'elle précéda les autres à titre de premier essai ; mais la blanche ou caucasienne, en revanche, montra dès l'origine qu'elle était née pour exercer sur la terre l'empire souverain de l'intelligence et de l'amour.

Les savants officiels, les mêmes que nous avons vu faire descendre toutes les espèces vivantes, d'un couple primitif *fabriqué* par Dieu même, protestent naturellement contre ce système de production des diverses races humaines. D'accord, en ce point, avec les théologiens qu'ils bafouent en d'autres rencontres, ils veulent absolument nous faire tous remonter jusqu'au vieux père Adam et à sa coupable épouse. Il est merveilleux de voir comment *ces historiens naturels*, vous font passer un homme du blanc au rouge, au jaune et même au noir ; allongent le museau de celui-ci, écrasent le nez de celui-là, obli-

quent les yeux de cet autre, avec quelques simples douches climatériques. On ne peut manier la métamorphose avec plus d'habileté, et abuser d'avantage des diverses couleurs qu'il est permis de montrer au public pour soutenir une thèse ingrate.

Après avoir fait sortir tous les hommes d'un seul couple, doué d'une beauté incomparable, et les avoir déformés et dégradés par tous les procédés imaginables, il s'agit encore de les semer dans tous les coins du globe. Soyez sans inquiétude, *l'amour des voyages et les besoins de l'agriculture*, vont y suffire largement. Mais comment arriver en Amérique? Rien n'est plus simple, car nous avons le détroit de Behring avec son pont de glace, si commode en hiver. Il est vrai qu'il est un peu difficile de comprendre comment une migration de nos premiers pères, déjà déformés et repeints par *les climats*, a pu s'aventurer à travers la Sibérie, dont le froid est meurtrier, pour y chercher des terres à cultiver, ou s'y livrer aux plaisirs des voyages!

Il y avait dans cette explication, on ne saurait le nier, diverses petites difficultés qu'il importait de faire disparaître. Le grand courant équatorial est venu à point les dissiper.

On sait que ce grand courant, comme un immense fleuve de la mer, unit le vieux monde au nou-

veau, dans la direction du Cap-Vert au golfe du Mexique. Il a donc pu se faire, disent les monogénistes, que quelques barques de nos côtes, égarées par la nuit et la tempête, aient été entraînées malgré elles, vers ce continent lointain qui devait nous rester si longtemps inconnu ¹.

Cette dernière hypothèse est sans doute fort ingénieuse, mais elle a malheureusement contre elle une de ces objections qu'il n'est pas facile de lever. Et, en effet, la vitesse du grand courant étant seulement de dix-huit kilomètres par jour ², et le chemin qu'il parcourt de douze cents lieues, il en résulte que nos pêcheurs égarés, destinés à aller peupler l'Amérique, seraient restés en route dans les environs de deux cents soixante-six jours. Or, partis à l'improviste et par suite sans provisions suffisantes, il est bien évident qu'ils auraient eu le temps de mourir tous dix fois, dans leurs barques, avant d'arriver au terme de leur voyage de hasard. Voilà certainement un des plus jolis résultats auxquels l'esprit de système ait pu conduire les hommes. Il peut marcher de pair, avec le mouvement diurne du soleil autour de la terre, et cette *horreur du vide* qu'éprouvait autrefois la nature, pour justi-

¹ De Quatrefages. *Unité de l'espèce humaine*, p. 407.

² Félix Julien. *Harmonies de la mer*, p. 81.

fier l'ascension de l'eau dans les corps de pompe.

Les partisans du système que nous combattons se trouvent, comme on le voit, entraînés dans une série d'hypothèses hasardées et d'arguments téméraires, où il ne serait pas prudent de les suivre. L'esprit moderne trouve plus simple d'admettre que Dieu, qui procède en toutes choses avec une extrême magnificence, n'a pu livrer aux hasards d'un seul couple, la création d'une espèce toute entière. A voir les précautions infinies qu'il ne cesse de prendre pour assurer dans le monde la perpétuité de la vie, on ne peut supposer un instant qu'à son origine même, c'est-à-dire à cette période où elle avait le plus besoin d'être protégée, il ait oublié à ce point cette sollicitude touchante dont chaque brin de mousse porte le témoignage.

L'homme, le dernier mot de son œuvre, puisqu'il est son image, a donc dû être créé par lui, avec des soins exceptionnels, et de manière à assurer sa reproduction dans tous les climats. Et c'est ainsi, sans aucun doute, que les diverses races qui peuplent notre globe, ont été formées pour éviter ces déformations de mâchoires, ces écrasements de crânes, ces badigeonnages de peau, et ces voyages impossibles, dont les monogénistes font un abus prodigieux.

Mais cela n'empêche nullement, ainsi qu'ils le soutiennent d'ailleurs avec juste raison, que nous ne soyons une seule et même espèce dans le sens zoologique du mot, et surtout une espèce infiniment supérieure aux autres.

L'être dont la vie est une aspiration incessante vers l'infini, l'éternel et l'idéal, se sépare brusquement de l'animalité, auquel semblent l'attacher les lois de la matière, pour prendre devant la nature entière le rang glorieux de fils de Dieu lui-même.

Maintenant, je vous le demande de bonne foi, en quoi cette grande épopée palingénésique est-elle contraire à la majesté divine, en quoi la théologie la plus orthodoxe pourrait-elle en être effarouchée ? S'agit-il en effet ici, lecteur intelligent, de vous faire descendre, ainsi que les doctrines de Lamarck sembleraient y prêter, du chimpanzé ou de tout autre singe plus ou moins bien doué, et vous traînant de déductions en déductions, vous obliger enfin, à reconnaître pour premier père, un mégatherium, un paléothérium, ou je ne sais quel hideux pachyderme antédiluvien, dont les os dorment depuis des milliers de siècles entre deux couches stratifiées ! Dieu me garde d'une pareille aberration. Bien que privé de faiblesses aristocratiques, je serais, au contraire, un des premiers à renier de pareils ancêtres, et à

protester de toutes mes forces contre une généalogie aussi peu avouable.

Il n'est pas question de cela, grâce au ciel ! Loin de combattre notre origine divine, à laquelle nous devons tenir avec une juste fierté, je tâche, au contraire, de l'établir d'une manière incontestable, en faisant signer nos parchemins par la science elle-même.

Il est vrai, je le confesse, que mon récit diffère sensiblement, quant à la forme du moins, de celui de la Bible. Mais, depuis longtemps, la théologie, elle-même, a reconnu que le livre sacré ne devait pas être pris à la lettre dans tous ses développements ; que, en dehors de son sens figuré, il y avait encore à tenir compte, dans bien des cas, de la nécessité où étaient ses auteurs, pour être compris de la foule, d'abaisser leurs expressions au niveau de l'ignorance et même des préjugés populaires.

C'est ainsi que Josué dit au soleil de s'arrêter, au lieu de s'adresser à la terre, que cet ordre concernait plus directement, comme Galilée eut à la fois la gloire et le malheur de le démontrer plus tard. La Bible dit aussi que Dieu, après avoir créé l'homme de la manière que l'on sait, se repentit de son ouvrage et voulut tout simplement l'anéantir. Or, un certain métaphysicien, du nom de Malebranche,

très-orthodoxe et très-fort, a depuis démontré, de la manière la plus péremptoire, que Dieu ne pouvait pas se repentir. Je suis bien de son avis, mais en prouvant la chose, il a fait voir une fois de plus qu'il ne fallait pas toujours prendre le livre sacré au pied de la lettre. Le lecteur me saura sans doute gré de ne pas multiplier outre mesure ces exemples, qui pourraient nous conduire fort loin et désorbiter sensiblement le sujet qui nous occupe.

J'aurais donc peine à admettre que la théologie elle-même, qui a su faire déjà de si larges concessions à l'article des interprétations, se refusât absolument, à celle que la loi que nous venons d'exposer demande encore d'elle. Pourrait-elle, d'ailleurs, continuer à soutenir ses prétentions à une origine divine, si elle se mettait un instant en opposition avec la science, cette fille radieuse du ciel ! Or, la science, de sa voix souveraine, proclamera peut-être demain, comme vérité irréfutable, les conceptions encore douteuses que l'esprit moderne émet aujourd'hui, sur les merveilles de notre création organique.

Quand l'esprit sonde le mystère des origines, il lui est difficile de s'arrêter sur cette pente irrésistible où chaque degré en appelle un autre. Poussé par cet ardent désir de connaître, que Dieu a mis en lui pour le conduire aux conquêtes de l'intelligence, il

ne s'arrêtera que quand il arrivera en face de Dieu même, dernier et sublime mystère que le voile de cette vie terrestre, quelque transparent qu'il devienne jamais, cachera toujours à ses regards.

Après avoir expliqué la création organique du monde, par la formation et l'incubation spontanées du germe, sous l'influence des lois de Dieu, il voudra savoir comment ce germe lui-même a pu se produire.

Ici, il faut en convenir, nous abordons le champ des hypothèses pures, et nous nous trouvons sur le seuil de ce monde impondérable, dont Volta et Ampère viennent à peine d'entr'ouvrir les portes mystérieuses.

Le fluide magnétique est partout, dans la matière organique comme dans la minérale; c'est le grand milieu dans lequel tout se forme et se développe; l'agent universel qui remplit l'infini, et à l'aide duquel, sans nul doute, Dieu agit directement dans l'ordre matériel; en un mot, il est au corps de l'univers ce que le sang est au corps de l'homme, c'est-à-dire le fluide vital par excellence.

Nous ne le connaissons que d'hier, et déjà les services qu'il nous rend tiennent du prodige. Dès aujourd'hui il a, dans nos relations, supprimé les distances, en luttant de vitesse avec la pensée elle-

même, et demain, sans nul doute, il nous donnera la machine qui, en affranchissant définitivement l'homme du grossier labeur des bras, lui assurera à jamais la souveraineté intellectuelle sur les forces de la nature, à laquelle il a droit.

Ses manifestations sont multiples et à peine étudiées. Ce qu'on sait le mieux de lui, c'est qu'il est lié au mouvement d'une manière générale, ainsi que l'indiquent, entre autres indices, les oscillations séculaires de l'aiguille aimantée, liées elles-mêmes à quelques lentes oscillations astronomiques encore inconnues. Cause et effet tout à la fois, il produirait le mouvement et serait à son tour produit par lui.

Toutes les agitations de la nature, le vent, la pluie, le cours des fleuves, la simple tension des muscles du corps, le répandent en myriades de courants qui s'échappent dans tous les sens, avec les destinées les plus diverses et les plus mystérieuses.

Un appareil très-simple, connu sous le nom de pile de Volta, le manifeste dans ses effets les plus sensibles, les plus puissants. Deux fils de métal qui le puisent dans un réservoir, où un agent chimique le décompose en deux natures, produisent, en se réunissant bout à bout, des phénomènes de chaleur

et de lumière tellement intenses, que le soleil lui-même en peut être jaloux.

Or, d'où peuvent provenir ces phénomènes remarquables ? Ne serait-ce pas d'une condensation, en quelque sorte foudroyante, des particules impondérables que les deux fils puiseraient dans le réservoir, et transmettraient ensuite avec une vitesse dont l'éclair seul peut donner l'idée ?

Dans cette hypothèse, les courants magnétiques seraient donc des agents conducteurs, capables de transmettre les dernières molécules de la matière et de servir, en quelque sorte, d'imperceptibles canaux alimentaires à la vie organique, à la façon des capillaires artériels du corps humain.

Partons de cette donnée et transportons-nous au sein de la nature. Qu'y voyons-nous tout d'abord ? Des myriades de piles de Volta, établies partout et fonctionnant avec une réserve qui nous échappe, sur les bords des ruisseaux, au sein de la terre, dans les airs même, dans notre propre corps, où leur travail nous donne enfin le secret de cette chaleur si longtemps mystérieuse !

Or, maintenant, vous répugne-t-il d'admettre que le point de jonction des courants de chacune de ces piles, devienne un centre particulier d'agglomération, un foyer d'attraction, un rendez-vous de ma-

tières assimilables, un germe, en un mot? Je ne vois pas, pour ma part, en quoi le bon sens scientifique pourrait en être choqué.

Ainsi donc, dans cette ordre d'idées, partout où, dans la nature, le phénomène de la pile de Volta se produirait, dans ses effets les plus élémentaires, il y aurait création d'un germe destiné à manifester la vie organique.

Ajoutez à cette hypothèse l'infinie variété de la nature des courants, et vous obtiendrez l'infinie variété des germes et des espèces qui en émanent.

Et par là se trouverait expliquée, dans une certaine mesure, la spontanéité des créations premières et de celles qui se manifestent encore de nos jours.

Mais, direz-vous, avec raison, ce n'est là qu'une hypothèse! Dieu me garde de vous la donner pour autre chose. Seulement, permettez-moi de vous faire remarquer que les hypothèses, étant comme les éclaireurs avancés de la science, il leur arrive souvent de donner à celle-ci, des indications précieuses pour sa marche du lendemain, et qu'à ce titre, elles méritent quelque considération.

C'est tout ce que je demande pour celle-ci.

CHAPITRE VII.

Vies organiques et humanités dans le monde sidéral.

La palingénésie organique que nous venons d'exposer, a dû nécessairement se produire, à quelques variantes près, chez toutes les planètes qui composent notre petite famille sidérale. Après avoir parcouru l'échelle des êtres inférieurs, elles sont enfin parvenues à un type supérieur, destiné à exercer la souveraineté locale dans chacune d'elles. Ce type supérieur, représenté chez nous par l'homme, se distingue par des attributs exceptionnels qui le séparent des autres d'une manière radicale. Dès qu'il paraît, Dieu lui confie en quelque sorte les rênes de la nature et l'appelle à l'honneur insigne d'être son associé dans l'œuvre planétaire.

Telle est la loi générale qui préside aux destinées de tous les corps errants dans l'immensité des cieux. Autour de ces innombrables soleils qui nous apparaissent par une belle nuit, dans cette voûte étincelante qui nous semble l'univers et qui n'est, en réalité, qu'un infiniment petit du véritable univers, se meuvent en myriades incalculables des terres semblables à la nôtre et peuplées par des humanités analogues à celle dont nous faisons partie. Toutes ne sont pas, à l'heure qu'il est, à cette phase supérieure de la vie organique. Chez quelques-unes, elle a déjà disparu entraînée par l'extinction des soleils qui les éclairaient; chez quelques autres, elle arrive, c'est-à-dire se prépare; chez un certain nombre enfin, elle est destinée à ne jamais paraître, par suite de la pauvreté organique des éléments dont elles disposent, et de l'impossibilité de les développer dans un milieu convenable. Presque tous les satellites sont dans ce dernier cas, et particulièrement notre lune, qui, à peu près privée d'atmosphère, n'a pu produire l'organe pulmonaire, encore moins l'appareil cérébro-intellectuel, et n'a pu conséquemment réaliser qu'une animalité des plus rudimentaires, si même elle a pu arriver jusque-là.

Une curiosité bien légitime nous porte naturellement à nous demander qu'elles peuvent être les

formes affectées par ces diverses humanités nos sœurs, dans leurs représentations matérielles ; en d'autres termes, quelles peuvent être les variétés de structure que présente le type humain dans les innombrables globes qu'il habite.

La réponse à cette question est beaucoup plus simple qu'on ne serait d'abord tenté de le croire. Mais pour la donner satisfaisante, il convient, avant tout, de définir clairement ce que nous devons entendre par le mot homme, considéré dans son sens universel.

L'homme, à quelque planète qu'il appartienne, est cet être supérieur qui tranche avec le règne animal, d'une manière si radicale, qu'il paraît constituer à lui seul comme un règne à part. Attaché à son globe par les lois communes de la matière, son esprit voyage sans cesse vers les régions infinies de la vie éternelle. C'est dans cette voie où brillent les splendeurs divines, qu'il rencontre les qualités sublimes qui le distinguent d'une manière exceptionnelle, au milieu de la nature vivante qu'il gouverne.

L'animal possède comme l'homme, quelquefois à un plus haut degré que lui, certaines facultés intellectuelles qu'on lui déniait autrefois. Dans les attributions modestes qui lui sont dévolues, il fait preuve, à chaque instant, d'attention, de mémoire,

de jugement, de déduction et de volonté. Brisant les entraves automatiques dont Descartes et Malebranche l'avaient injustement enveloppé, il est parvenu, avec le secours de quelques bonnes âmes, à faire son petit 89, et à conquérir sa place au soleil moderne de la légalité. Non-seulement, il est aujourd'hui accepté comme un être intelligent et sensible, mais encore la société lui reconnaît des droits que l'autorité est chargée de faire respecter. Grâce en soient rendues au général de Grammont, à ce représentant de la force aveugle, qui a eu la gloire de faire respecter chez nous, un des sentiments les plus délicats qui aient jamais remué dans une conscience humaine.

L'animal a certainement les diverses facultés que nous venons de lui reconnaître, mais il en est d'autres qui sont la propriété exclusive de l'homme et qui lui posent au front sa couronne de souverain.

La distinction du juste et de l'injuste, la pudeur, le sentiment d'un être suprême, la recherche de la science et du mieux, parmi beaucoup d'autres moins importantes, sont des qualités absolument interdites à l'animal et qui établissent entre celui-ci et l'homme, une ligne de démarcation infranchissable.

Nous définirons donc l'homme dans le sens universel du mot : l'être, qui, dans chaque planète, est

doué de moralité, de religiosité et de perfectibilité, et qui accomplit conséquemment une destinée conforme à ces hautes facultés.

Les organes étant entre eux comme les fonctions qu'ils doivent accomplir, il est évident que les êtres qui sont appelés à exercer les trois facultés supérieures dont il s'agit, sont nécessairement pourvus du même appareil cérébro-intellectuel. Ce premier point établi, il est facile d'en conclure, sans être un autre Cuvier, que les organes secondaires qui dérivent du premier, ont inévitablement entre eux la même ressemblance. Sans faire ici appel à des détails scientifiques inutiles, tout le monde comprend sans peine, que deux êtres qui ont le même cerveau, la même tête remplie des mêmes pensées, sont naturellement, sinon identiques, du moins extrêmement semblables. La similitude des fonctions entraîne nécessairement celle des organisations : c'est une des lois fondamentales de la physiologie.

Des êtres, dans ces conditions, ont, par conséquent, les mêmes sens pour se mettre en rapport avec la nature extérieure et les mêmes membres pour la dompter. Destinés à exercer la souveraineté sur les diverses planètes, il leur faut la conquérir par des recherches, des inventions, des travaux dans lesquels on ne peut supposer de différence bien

grande. Enfin la vérité abstraite et scientifique par son caractère absolu, doit leur imprimer le dernier sceau de la fraternité universelle. Il est bien évident, par exemple, que le carré de l'hypothénuse se démontre dans Jupiter comme à Paris, et que l'électricité et la vapeur rendent là-haut, des services analogues à ceux que nous commençons à leur demander chez nous.

Quant à moi, je l'avoue, quand, par un belle nuit, je contemple cette magnifique planète environ quatorze cents fois plus grande que la nôtre, qui roule à nos côtés dans l'immensité, il me semble y découvrir une foule de belles choses qui nous manquent encore et dont par égard pour nos infirmités, je crois devoir ici omettre le détail. Néanmoins j'admets parfaitement que tout le monde ne voie pas aussi clair de si loin, car la foi scientifique comme les autres, est un don que le ciel n'accorde qu'à ceux qui la recherchent avec ardeur. Mais ce que j'aurais de la peine à concevoir, c'est que l'on rejette, après réflexion, la ressemblance des types humains dans les innombrables globes de l'univers où ils ont pu se produire, en songeant à cette admirable unité de plan que Dieu révèle dans chacune de ses œuvres.

L'esprit moderne pose donc hardiment, la parenté étroite de tous les humains répandus en nombre

infini dans le monde sidéral, quels que soient les planètes qu'ils habitent et les soleils qui les éclairent. Les seules différences qu'il puisse admettre entre eux, sont celles qui résultent des dimensions corporelles, des divers degrés d'intelligence, de l'influence des climats, et qui ne constituent au fond que de simples variétés de races.

Quelques exemples peuvent permettre d'en apprécier approximativement les caractères.

Examinons un instant Saturne. Saturne est la plus resplendissante des planètes de notre système. Un anneau qui confirme, devant la science, la théorie cosmogonique exposée plus haut, l'entoure comme une auréole, et avec l'aide de huit satellites, éclaire ses nuits d'une lumière, sinon plus brillante, du moins plus agréable que celle du soleil. Cette circonstance permettant à ses humains de continuer de vaquer à leurs travaux comme à leurs plaisirs, même quand l'astre du jour a disparu sous l'horizon, introduit nécessairement dans leurs habitudes, et par suite, dans leurs mœurs, une différence sensible avec notre manière d'être.

Plus anciens que nous dans la vie, et placés d'ailleurs, dans des conditions plus favorables, ils ont conquis, déjà depuis longtemps, leur unité et leur harmonie sociales. L'amour et la science étant leurs

seules lois, l'autonomie la plus complète est la base de toutes leurs institutions. Vivant au sein d'une paix universelle, les instruments de guerre ne sont plus chez eux, que des vieilleries archéologiques offertes à la curiosité du public dans leurs musées d'antiquailles.

Mais ces avantages ne sont pas les seuls caractères qui les placent au-dessus de nous.

Saturne étant environ sept cents fois plus grand que la terre, la taille de ses habitants se trouve sensiblement plus élevée que la nôtre. De plus, la pesanteur à sa surface étant d'un dixième plus forte que chez nous, leur vigueur musculaire suit naturellement la même proportion. Étant plus avancés sur le chemin de la perfectibilité, il en résulte encore qu'ils sont plus beaux, mieux faits, et beaucoup plus intelligents que nous. En un mot, ils nous sont si supérieurs en toutes choses, que le moins imparfait de nos contemporains, transporté brusquement au milieu d'eux, où il ne lui serait peut-être pas impossible de vivre, y exciterait vraisemblablement une pitié générale, par son ignorance, ses formes exiguës et l'inconvenance de ses mœurs.

Sur Jupiter, qui est comme Saturne, une planète de premier ordre, et très-certainement aussi en phase d'harmonie sociale, l'effet que produirait notre

habitant de la terre serait naturellement le même. Seulement sur celui-ci l'attendrait un inconvénient d'un autre genre.

La pesanteur sur Jupiter étant deux fois et demie environ plus grande que sur notre globe, il en résulte que si notre voyageur pesait comme la moyenne de notre espèce, c'est-à-dire soixante kilog., il se trouverait tout à coup en avoir quatre-vingt-dix de plus à porter, circonstance qui amènerait chez lui de graves désordres, et ne lui permettrait sans doute pas de vivre longtemps.

Sur Mars, petite planète, qui n'est guère que le septième de la nôtre, ses conditions seraient tout autres. Son poids y diminuant subitement de moitié, et se trouvant par suite réduit à trente kilog.; notre contemporain aurait tout d'abord à se méfier de la vigueur de ses muscles qui menaceraient, à chaque pas, de le lancer beaucoup plus haut et plus loin qu'il ne voudrait. Dans un sens opposé, il se trouverait donc physiquement, aussi mal sur cette dernière, que sur Jupiter. Mais en revanche, une taille plus élevée et une science plus étendue, le feraient sans doute passer pour un être supérieur aux yeux des habitants du lieu. La planète Mars étant, en effet, encore plus en retard que la terre, sur la voie du progrès, les connaissances de notre voyageur pour-

raient y exciter l'admiration des indigènes et amener ceux-ci à le traiter avec quelque considération.

Qu'ai-je dit, bon Dieu ! et comment ai-je pu oublier, à ce point, une des lois les plus fatales qui gouvernent toutes les humanités dans leurs phases confuses ? C'est précisément la science dont il ferait preuve qui serait inévitablement pour lui, la cause des plus cruelles infortunes. Traité bientôt de révolutionnaire empesté, de réformateur dangereux, d'ennemi acharné de la religion et de l'État, le pauvre homme ne pourrait éviter d'être pendu au plus prochain réverbère. Ainsi vont les choses dans toutes les planètes attardées sur la route de l'avenir, et la nôtre n'est pas la seule, hélas ! qui lapide ses prophètes et cloue au gibet ceux qui lui parlent au nom de Dieu.

Il en résulte donc, que si l'unité du type humain peut être affirmée dans l'ensemble du monde sidéral, on aurait tort d'en conclure, qu'un voyage dans les diverses planètes habitées n'aurait pas ses petits inconvénients. Trop lourd sur celle-ci, trop léger sur celle-là, asphyxié par l'atmosphère sur une troisième ; trop échauffé près du soleil, trop refroidi dans les régions opposées ; méprisé comme un être inférieur sur l'une, enfin lapidé comme un prophète sur l'autre, le touriste sidéral aurait souvent à re-

gretter d'avoir quitté le petit globe pour lequel il était né.

Les esprits aventureux qui après la navigation aérienne, rêvent déjà une navigation à travers les cieux, feront donc sagement de renoncer à leurs projets, car en admettant qu'ils puissent jamais les mettre à exécution, ce que je leur conteste, — tant, du moins qu'ils n'aient pas abandonné leur enveloppe charnelle, — ils n'y trouveraient certainement pas tous les agréments qu'ils en espèrent.

Si de notre système planétaire nous nous élevons à d'autres situés à quelques milliers de milliards de lieues dans les profondeurs de l'espace, malgré cette énorme distance, il nous sera encore possible de signaler quelques différences nécessaires dans certains organes de leurs habitants. Ainsi, il n'est pas douteux que ceux de ces derniers qui sont éclairés par des soleils rouges, verts, jaunes ou de toute autre couleur, ne présentent dans la constitution de leurs vues, certaines variations appropriées à ces diverses nuances. Il en est de même de ceux qui habitent des globes liés à des systèmes solaires doubles, triples ou multiples, se mouvant autour du centre de gravité de leur ensemble. Les jours d'une splendeur exceptionnelle qui les éclairent, l'absence complète des nuits, doivent introduire dans leurs

mœurs, leurs aptitudes, leurs travaux, des différences sensibles avec les nôtres. Si comme il y a lieu de le penser les lumières des soleils qui nous éclairent ne sont pas sans influence sur celles de notre esprit, ces derniers humains doivent former une nouvelle race sidérale, supérieure à celles qui n'en possèdent qu'un.

Quoi qu'il en soit de ces aperçus, que l'avenir éclairera sans doute d'un jour nouveau, l'esprit moderne ne saurait admettre la vie humaine bornée aux étroites limites de notre horizon planétaire. A défaut de preuves irrécusables, dont la science garde encore le secret, les aspirations que Dieu lui envoie pour devancer la certitude, ne peuvent le tromper. Oui ! notre peuplade terrestre n'est qu'un élément infime de la grande peuplade universelle. Oui ! autour des innombrables soleils qui roulent dans l'immensité des cieux, tournent, dans leurs globes imperceptibles, des humanités pareilles à la nôtre et liées à elle par le lien tout puissant de l'esprit et une commune destinée. Oui ! voilà le monde tel que Dieu l'a créé, voilà la grande famille digne d'un tel père !

L'esprit moderne, en brisant les cieux de cristal où l'humanité était encore emprisonnée, comme

autrefois la terre, donne enfin à son œuvre les proportions qui conviennent à son intelligence et à son amour infinis.

2° PARTIE.

LES CHOSES VUES DE HAUT.

CHAPITRE I.

Notre humanité planétaire.

Après avoir donné une idée générale de l'ensemble des humanités qui peuplent l'univers, nous devons, comme nous l'avons fait dans l'ordre cosmogonique, nous occuper plus particulièrement de celle qui habite notre planète et dont nous sommes partie intégrante.

Nous avons donné la loi de sa formation ; il nous faut maintenant aborder celle de son développement, de sa destinée en un mot, de sa vie propre. Ce sera, ainsi que le lecteur doit s'en douter, entrer dans le cœur même du sujet qui nous occupe.

Une question, bien que secondaire, se présente tout d'abord à l'esprit. Quel est l'âge de cette humanité dont nous faisons partie ? En d'autres termes, depuis quelle époque vit-elle sur le globe qui lui sert d'aérostat dans sa navigation sidérale ?

Si l'on consulte, à cet égard, les documents historiques des divers peuples, on rencontre, tout d'abord, un amas confus de contradictions, qui constituent comme le premier monument élevé par leur vanité puérole.

Sans entrer, à ce sujet, dans une voie de critique qui pourrait nous mener loin, il n'est pas sans intérêt d'en dire quelques mots.

Les plus forts en prétentions sur leur antiquité originelle, sont, sans contredit, les brahmes de l'Inde. En ceci, comme en toutes choses, ces fils de Para-Brahma n'y vont pas de main-morte, ainsi qu'il est facile de s'en assurer.

Pour eux, la vie de notre humanité doit durer une période de 4 millions 320 mille ans, divisée en quatre âges distincts, correspondants à quatre cataclysmes régénérateurs, dont le dernier doit étendre le linceul de la mort sur la nature entière.

Ces quatre âges comptent : le premier 1 million 728 mille ans ; le second, 1 million 296 mille ans ; le troisième, 864 mille ans, et le quatrième enfin,

433 mille ans, ce qui fait bien, en tout, une belle existence de 4 millions 320 mille ans, ainsi que nous venons de le dire. A l'heure qu'il est nous sommes dans le dernier de ces âges, qui est le plus court, il est vrai, mais qui a l'avantage d'arriver après les trois premiers bouleversements qui ont changé la face des choses. Cette dernière phase de la vie humaine ayant commencé 3101 ans avant J.-C., il en résulte que les Brahmes comptent, avant notre ère, une petite période de 3 millions 891 mille 101 ans d'existence, et que, suivant eux, notre origine remonterait, en nombre rond, au chiffre de 4 millions d'années ! Voilà, soit dit en passant, un pays qui doit être fort commode pour les faiseurs de généalogie. Un gentilhomme qui se respecte, ne peut évidemment pas placer là le chef de sa maison, à une distance de son actualité moindre de 2 à 3 mille siècles !

Mais passons aux Chinois.

Les Chinois, dans ce genre d'arithmétique, peuvent hardiment se placer après leurs voisins de l'Indoustan, je pourrais même dire à leur côté.

Ils ont d'abord le règne de Pan-Kou, qui dure un temps indéterminé. Ce début les établirait évidemment d'un seul coup, au-dessus de leurs rivaux en

antiquité (aucun chiffre n'étant de force à lutter avec l'indéterminé), s'ils n'avaient la faiblesse d'ajouter aussitôt, que l'existence de ce Pan-Kou et de son règne, ne sont pas précisément d'une authenticité incontestable.

Après ce problématique Pan-Kou, arrivent les trois Augustes, dont les règnes réunis forment une période de 86 mille 600 ans, puis les deux premiers empereurs Yeou-Tchao et Soui-Gin, dont la durée ne figure pas, je ne sais pourquoi, dans la chronologie du père Gaubil, et enfin l'empereur Fou-Hi, d'où datent, suivant Champollion, les certitudes historiques, et qui régna en 3468 avant J.-C. En négligeant, et pour cause, les règnes des deux premiers empereurs, les Chinois compteraient donc 85 mille 68 ans avant notre ère, et jusqu'à nos jours, en nombre rond, 86 mille 900 ans, ce qui leur constituerait, en dehors de l'indéterminé Pan-Kou, une antiquité encore assez respectable, dont nous bénéficierions tout naturellement, quoique *barbares*, comme chacun sait.

Après les Chinois, l'échelle des prétentions, ainsi qu'on va le voir, descend d'une manière sensible.

Viennent d'abord les Égyptiens qui, suivant la vieille chronique, réclameraient 36 mille 525 ans

jusqu'à la trentième dynastie seulement, et jusqu'à J.-C., 36 mille 864 ans. Il est vrai de dire que, avant leurs temps historiques, ils ont, comme les Chinois avec leur Pan-Kou, un règne indéterminé d'un certain Héphaïstos qui n'est autre chose que Vulcaïn ; mais comme Pan-Kou n'a pas figuré dans nos comptes avec ces derniers, il est juste de négliger aussi Héphaïstos avec les premiers ; la partie sans cela ne saurait être égale. Suivant la vieille chronique, les Égyptiens nous accorderaient donc, à l'heure actuelle, une ancienneté de 38 mille 736 ans.

Il est juste d'ajouter que Champollion a considérablement réduit ces résultats, à l'aide de l'historien Manéthon et des commentaires d'Eusèbe. Mais son procédé, qui consiste à n'admettre que les dynasties qui ont laissé leurs noms, par écrit, sur les vieux monuments, me paraît sujet à contestation. Si nous l'appliquions à nous-mêmes, il est certain qu'il ne nous faudrait pas remonter bien loin pour retrouver notre premier berceau.

Après les Égyptiens, arrivent les Perses. Ceux-ci, on doit le reconnaître tout d'abord, donnent, comparés à leurs devanciers, une preuve éclatante de modestie chronologique. Il ne s'agit, en effet, pour eux, que d'une bagatelle de 4 mille 105 ans avant J.-C., ce qui fait, jusqu'en 1862, un mince

total de 5 mille 967 ans à peine avouable après les autres.

Puis viennent les Juifs.

Les Juifs ont, sur l'antiquité de la création humaine, trois opinions distinctes, qui dérivent des trois versions de la Bible qu'ils nous ont transmises, savoir : la Septante, la Samaritaine et la Vulgate. Suivant la première, notre espèce daterait de 5228 ans avant J.-C. ; suivant la deuxième, de 4293 ; enfin, d'après la troisième, de 3992 seulement. Ce qui donnerait en 1862, pour notre ancienneté totale, respectivement les chiffres de 7090, 6155 et 5854 ans. C'est ce dernier qui a été adopté, comme orthodoxe, par le concile de Trente et l'infaillible autorité des papes. Nous n'aurions donc, d'après l'Église, qu'une existence de 5854 ans, depuis notre naissance entre le Phase et l'Oxus. C'est peu de chose, il faut en convenir, en comparaison des autres. Mais ce qui peut nous consoler, c'est de trouver encore après nous, des peuples qui affichent des prétentions encore moindres sur l'ancienneté de leurs maisons : je veux parler des Grecs.

Les Grecs, qui, à l'aide de leurs historiens, de leurs poètes et de leurs littérateurs de tous genres, ont fini par faire croire à la scolastique qu'ils étaient de leur vivant, le seul peuple intelligent de la terre ;

les Grecs manifestent à l'endroit de leur antiquité une modestie qui a lieu d'étonner. Ainsi, pour St-cyone, ils ne demandent que 2126 ans avant J.-C. ; pour Argos, 1862, et pour Athènes, 1756 ans. Quant à Sparte, Corinthe et autres, cela ne vaut vraiment pas la peine d'être chiffré. On le voit, il est impossible de se montrer, à cet égard, moins exigeant.

Mais il ne résulte pas moins de ce qui précède que, en fait de dates et d'origines, les divers peuples de la terre ne sont pas encore près de s'entendre. Il y a mieux. Chaque peuple, en particulier, offre à ce sujet des variantes nombreuses, et sans remonter encore une fois aux Brahmes et aux Chinois, qui sont un peu loin, nous avons, pour notre compte particulier, soixante-dix opinions différentes sur le moment précis de la naissance du Christ ! Or, si un fait historique devait être chez nous à l'abri de toute controverse, c'était à coup sûr celui-là, dont la date inaugure notre ère et marque le seuil d'une nouvelle vie.

En l'état où se trouve la chronologie, il n'y a donc pas à accorder une grande confiance aux dates variées qu'elle nous propose. Il est donc prudent de ne les accepter que comme des indications provisoires, en attendant les nombres plus certains,

qu'avec le secours de la géologie elle nous donnera un jour. Alors seulement, nous pourrions connaître, avec quelque précision, les temps qui nous séparent du moment solennel où l'ordre de choses que nous voyons, a commencé à se constituer.

Néanmoins comme l'esprit humain est toujours impatient de connaître, et qu'à défaut du certain, il lui faut de l'à-peu-près, on peut, dès à présent, le satisfaire en lui donnant un léger à-compte sur les résultats qu'il attend.

Après avoir fait justice du Pan-Kou des Chinois, de leurs augustes, en un mot, de leurs prétentions ridicules à une antiquité impossible, on est pourtant obligé de leur reconnaître une certitude historique qui remonte beaucoup plus haut que la nôtre. La critique la plus indépendante n'a pu, parmi les philosophes de ce peuple, entamer l'authenticité de leur empereur Fou-Hi, qui remonte à 3468 ans avant J.-C.; un savant missionnaire, le père Gaubil, a d'ailleurs donné d'une manière indirecte, un appui moral à cette date, en acceptant et faisant accepter par l'orthodoxie papale, l'existence d'un autre empereur nommé Yao, vivant en 2357 avant J.-C. Suivant le père Gaubil, la Chine était, même avant cette époque, un empire considérable, cultivant les sciences et les arts, et possédant une marine

qui lui permettait d'entretenir des relations avec les fleuves orientales. Or, si un missionnaire, un théologien, saturé de textes bibliques en est venu, par la force des témoignages, à admettre l'existence de cet Yao, avant l'époque assignée au déluge (2336 avant J.-C.) par la Vulgate et le concile de Trente, nous ne pouvons faire moins, nous autres philosophes, qui cherchons la vérité sans idées préconçues, que d'accepter le Fou-Hi des historiens chinois et ses 3468 ans d'antiquité avant J.-C.

Nous voici donc en face d'un empire d'une grande étendue, régi par des lois et gouverné par un prince à 5330 ans de notre année courante, 1862. Maintenant essayons de nous faire une idée des temps qu'il a fallu, pour que notre espèce réalisât sur la terre, un résultat de cette importance. En traitant la question dans les limites approximatives qui nous suffisent, sa solution ne nous offrira aucune difficulté sérieuse.

Prenons dans ce but, un exemple d'agglomération des premières peuplades errantes, que nous présente l'histoire, dans le pays que nous connaissons le mieux, c'est-à-dire dans le nôtre.

En consultant nos annales, nous trouvons dans les Gaules, plus de 2000 ans avant J.-C., les diverses fractions de la race celtique, s'agitant confu-

sément à la recherche d'un lien politique quelconque. Bien que ce résultat n'ait été atteint d'une manière complète, que sous l'action énergique de la domination romaine, on peut cependant admettre, que quelque chose d'analogue, a été obtenu à l'époque ou Bellovèse, à la tête d'une armée gauloise, sempara de l'Italie septentrionale, c'est-à-dire vers le sixième siècle avant J.-C. Pour former un semblant d'empire, un commencement d'agrégation sérieuse, il a donc fallu à notre Gaule, dans les environs de 1500 ans.

En partant de quelques familles issues d'où l'on voudra et errant au hasard, dans l'immensité des terres asiatiques, c'est évidemment agir avec beaucoup de modération, que de ne leur attribuer que ce même nombre de 1500 ans, pour constituer un véritable empire, comme celui de l'empereur Fou-Hi, ayant un gouvernement à peu-près régulier, et une certaine uniformité administrative. En ajoutant ce dernier nombre à celui trouvé plus haut, comme exprimant notre distance séculaire de Fou-Hi, nous nous trouvons déjà à 6830 ans, de l'époque où les premiers Chinois se sont manifestés sur le territoire de leur futur empire.

Mais d'où venaient ces premiers Chinois ? Mon Dieu, sans les faire précisément sortir de l'arche de

Noé, il faut bien admettre, de quelque part qu'ils vinssent, qu'ils se sont rencontrés là après le grand déluge biblique, qui anéantit à peu de chose près, la totalité de notre espèce. Ce terrible événement se trouve ainsi sensiblement reculé, mais comme il l'a été déjà par le père Gaubil et le pape lui-même, nous n'avons pas à nous en inquiéter.

Remontons maintenant plus haut dans l'échelle des âges.

Avant le déluge, nous ne connaissons de dates que celles que la Bible veut bien nous donner. A défaut d'autres, nous sommes donc forcés de prendre celles-là. La Bible nous offre deux nombres pour représenter les temps qui séparent la venue des premiers humains, du moment fatal où ils faillirent tous périr. Lequel prendre des deux ? évidemment celui qui est le plus fort, puisque, ainsi que nous venons de le reconnaître, le texte sacré, en fait de nombres, est toujours en dessous de ceux qui résultent des témoignages historiques, soit 2986 ans, conformément à la version des Septantes. Ajoutant ce nombre à celui de 6830 ans, posé plus haut, qui nous sépare des premiers Chinois, nous trouvons enfin une période plus respectable de 9816 ans, soit en nombre rond, 10000 ans pour représenter l'ancienneté de notre espèce et par suite, au minimum,

celle de l'ordre de choses dans lequel elle vit et se développe.

Bien que ce résultat soit de beaucoup supérieur à celui qui a cours dans l'histoire officielle, je dois dire cependant que certains critiques le trouvent encore au-dessous de la réalité, et appuient leur opinion à ce sujet, de calculs très-forts et tous plus ou moins séduisants. A qui entendre? La réponse n'est pas facile.

Quant à l'esprit moderne, après avoir joué un instant avec ces joujoux chronologiques, que lui importent les nombres qui se disputent l'honneur de dater notre origine? Quel avantage d'ailleurs pourrait-il retirer de quelques milliers d'années de plus ou de moins dans une question de ce genre, au point de vue où il se place, et pour la solution des problèmes qu'il agite? En descendant des régions où les milliards de siècles sont à peine des secondes, pourrait-il vraiment s'émouvoir de si peu? Non, certes. Mais élevant le débat au-dessus d'une dispute de chiffres et d'une lutte stérile de computes, il le transporte sur un terrain où, pour le vider, la chronologie devient inutile.

CHAPITRE II.

Évaluation de l'âge relatif de notre humanité.

Avant de parler de l'âge de notre humanité, il est urgent de bien fixer le sens de ce mot; car dans l'état actuel de nos idées, la chose essentielle est toujours celle qui a le plus de tendance à nous échapper.

L'âge d'un individu, comme d'une espèce, qui n'est en somme qu'un individu collectif, peut s'estimer de deux manières : en établissant une proportion entre le temps vécu et celui qui reste à vivre; ou bien en comparant le développement acquis à celui qui reste à acquérir.

Le nombre absolu des années, ne peut donc intervenir dans la question que d'une manière essentiel-

lement relative à chaque cas particulier. Un homme est jeune à vingt-cinq ans, un cheval à cet âge est un vieillard, et l'insecte éphéméride, après dix heures d'existence, touche à la décrépitude la plus avancée.

Aussi quand la chronologie s'éténue d'argumentation, pour me faire admettre tels ou tels chiffres au sujet de l'âge de notre espèce, je ne puis me défendre d'un certain sentiment de compassion pour des tentatives aussi puérides.

En ne sortant pas des aperçus rigoureux, elle me parle de 6, 7 et même de 8 mille ans d'existence ; en lâchant les rênes au caprice de la fable, elle me propose, avec les Chinois du bon cru, 87 mille ans ; avec les brahmes, encore plus hardis, 4 millions ! 4 millions d'années, la belle affaire ! Que sont tous ces chiffres, depuis les plus modestes jusqu'aux plus élevés, devant ceux qui représentent la durée de la vie intégrale de notre espèce sur la planète ?

Et, en effet, nous avons reconnu au chapitre v, première partie, à l'aide d'un calcul fort simple, que cette vie, dépendance immédiate de la lumière solaire, ne devait s'éteindre avec celle-ci, qu'après une période d'années dont les milliards seuls peuvent fixer les limites.

Dans ces conditions, quelle importance attacher au chiffre fabuleux des brahmes eux-mêmes ? qu'en

peut déduire l'esprit moderne ? il ne peut évidemment que le jeter, avec les autres, dans le grand sac des bimbeloteries historiques qui ont fait leur temps.

Qu'avons-nous d'ailleurs à faire de toutes ces dates ? Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la question d'âge qui nous occupe peut se passer de chronologie ; laissons-la donc un instant de côté.

Occupons-nous de la recherche de cet âge, à l'aide du deuxième procédé d'appréciation dont nous avons parlé, c'est-à-dire en comparant le développement acquis, à celui qui reste à acquérir encore ; ce sera beaucoup plus concluant.

La première chose qu'ait à faire notre humanité sur son globe, est évidemment de le peupler et d'y constituer son unité. C'est, à proprement parler, à partir de ce moment seulement, qu'elle naîtra à la vie intégrale qui l'attend, et qu'elle entrera dans la destinée que Dieu lui réserve.

Voyons, en quelques mots, où elle en est de cette œuvre préalable.

Parlons du peuplement d'abord.

Jetez les yeux sur une mappemonde, et examinez attentivement les continents dont elle vous dessine les contours. Qu'y trouvez-vous ?

En Australie, quelques brutes à face humaine qui se tuent et se mangent ; en Afrique, un vaste désert

dont le périmètre est à peine exploré; en Asie, des semblants de peuples, épars sur une immense terre à moitié vide; en Amérique, un liseret de nations civilisatrices, côtoyant une large zone de solitudes sauvages; en Europe, une moitié orientale à peine habitée; et enfin, à l'occident, quelques peuples privilégiés, offrant à vos regards une masse assez compacte, et présentant un commencement d'organisation.

Ce premier examen terminé, essayez un dénombrement, et en compulsant les supputations les plus complaisantes, vous n'arriverez pas à un milliard d'habitants pour toute la population de ces continents.

Or, il est extrêmement facile de s'expliquer combien un pareil recensement est au-dessous de ce qu'il devrait être, et par suite, combien le peuplement de notre globe est encore à l'état rudimentaire.

La superficie totale des terres de ce globe est de quatorze milliards d'hectares; celle de la France étant de cinquante-trois millions, et sa population s'élevant aujourd'hui au chiffre de trente-six millions d'habitants ¹, il en résulte que le globe, s'il était seule-

¹ Nous considérons ici la France telle qu'elle était avant l'annexion de la Savoie.

ment peuplé comme la France, devrait contenir une population d'environ dix milliards d'âmes. Mais la France, ainsi que l'a clairement démontré un homme d'un immense savoir et d'une haute philosophie, le docteur Guépin, la France pourrait nourrir aisément le double de sa population actuelle, avec les seules ressources de son territoire. En supposant donc que la terre se peuple comme la France le sera un jour, on serait alors conduit à doubler le résultat précédemment obtenu, et à porter à vingt milliards le chiffre normal de la grande famille humaine.

Maintenant, si l'on veut bien songer que l'agriculture, cette science nourricière par excellence, a à peine dit son premier mot, et que les splendeurs alimentaires qu'elle nous réserve, ne peuvent même pas encore être soupçonnées ¹, on sera forcé de reconnaître que, loin d'être exagéré, ce chiffre est, au contraire, au-dessous de la réalité probable.

Eh bien ! au lieu de vingt milliards, prenons-en quatorze, si vous le voulez, afin d'avoir en nombre rond, un homme par hectare, et d'éviter tout reproche d'exagération. Comme l'effectif actuel du globe, suivant Balbi, une des grandes autorités géographiques

¹ C'est à peine si nous commençons à savoir qu'il nous est possible de cultiver le poisson dans nos ruisseaux, beaucoup plus facilement que le blé dans nos champs.

de ce temps-ci, n'est que de sept cent trent-sept millions, il n'en résultera pas moins, que nous avons à peine atteint le 1/20^m de notre population normale.

Nous pouvons donc avancer, à bon droit, que notre humanité, en ce qui touche le peuplement de sa planète, en est encore au commencement, à l'ébauche de son œuvre.

Passons maintenant au second élément essentiel de sa vie première, à son unité.

Ici, l'appréciation est plus facile et les résultats encore plus concluants.

La statistique de notre petit monde a déjà enregistré deux mille langues parlées et cinq mille dialectes dérivant de ces langues, pour le service des relations de ses divers habitants. On peut donc porter à cinq mille le nombre de groupes distincts qui en divisent l'ensemble. Il en résulte tout d'abord, que loin d'avoir été détruite, ainsi qu'on le croit généralement, la fameuse tour de Babel aurait, au contraire, pris pour base la surface entière de la terre elle-même.

En fait de religions, nous avons d'abord les neuf grandes divisions principales qui sont : le christianisme, le judaïsme, l'islamisme, le brahminisme, le bouddhisme, le magisme, le confucisme, le sabéisme

et enfin le fétichisme. Ces grandes divisions du domaine religieux se subdivisent elles-mêmes en une foule de nuances secondaires, dont la prodigieuse variété défie tout calcul, et particulièrement toute analyse. Ce n'est certainement pas exagérer que d'en porter le nombre à cinq mille, et d'en accorder ainsi une à chaque dialecte : c'est de toute justice.

Voici donc le résumé de ce nouvel inventaire : cinq mille peuplades, parlant cinq mille dialectes différents, professant cinq mille cultes distincts, et adorant cinq mille dieux de premier ordre, sans compter les dieux secondaires, dont le nombre, suivant certain brahme de l'Inde, dépasse celui des étoiles du firmament ! O Dieu véritable, père de l'unité universelle, dans ta majesté éternelle, que penses-tu de tout ceci ?

Que le lecteur trouve ces chiffres exagérés, je le veux bien ; c'est un compte à régler entre lui et la statistique officielle ; mais les réduirait-il de moitié, quel manteau d'Arlequin n'offrirait pas encore à ses regards, le spectacle d'une aussi étrange confusion !

Ainsi, soit que nous considérons l'œuvre du peuplement, soit que nous analysons les conditions de l'unité, nous sommes obligés de convenir que l'humanité, dans les deux principaux éléments de

sa constitution, n'en est encore qu'à l'état rudimentaire.

En comparant son développement actuel à celui qui l'attend, on peut donc dire d'elle, avec juste raison, qu'elle est à peine formée, en d'autres termes, qu'elle végète encore dans sa phase embryonnaire.

Voilà donc, dans toute sa réalité, l'âge de notre espèce! Que peuvent devant ce résultat, toutes les batteries chronologiques que nous avons passées en revue, je vous le demande? Si l'on vous présentait un carnivore, n'ayant point encore produit ni ses dents, ni ses griffes, fût-il haut comme un éléphant, et tout le monde vous criât-il qu'il a déjà cent ans d'existence, cela vous empêcherait-il de le considérer comme très-jeune? Non certes. Eh bien! ainsi devez-vous faire devant cet être imposant qui nous occupe, et qui se présente à vous dans un état de formation aussi peu avancé.

L'humanité est donc jeune, très-jeune. Et ce fait essentiel dont nous trouverons, à chaque pas plus loin, des preuves aussi nombreuses que concluantes, donne à l'esprit moderne la clef de tous les mystères, la réponse à toutes les questions insolubles.

L'extrême jeunesse de l'humanité! pour qui sait le comprendre, tout est dans ce mot révélateur :

patience dans le présent, tolérance fraternelle pour tous, confiance en Dieu, espérance dans l'avenir.

Maintenant comment se fait-il qu'un mot à la fois si puissant et si vrai, ne soit encore prononcé que par quelques rares croyants, et n'excite parmi la masse des hommes qu'un sourire de dédain et d'incrédulité ?

La raison en est simple, et il est très-facile de s'expliquer qu'il n'en saurait être autrement.

CHAPITRE III.

Digression sur l'influence de la scolastique.

Il fut un temps où la scolastique, particulièrement représentée par l'Université de Paris, était une puissance redoutable. Ses membres, à tous les degrés de la hiérarchie, jouissaient de privilèges nombreux, et pour les faire respecter, elle avait même institué un tribunal particulier destiné à châtier ceux qui se permettaient de les méconnaître.

Ainsi pour n'en citer que quelques-uns : le dernier de ses écoliers était considéré comme noble et avait le droit de porter l'épée ; il était exempt d'impôt, sous quelque forme qu'il se présentât ; quand un ouvrier, placé près de sa demeure, l'incommo-

dait par le bruit de son travail ou de ses chansons, il avait le droit de le faire déguerpir et de l'obliger à aller s'établir ailleurs. Quand l'écolier était créancier, ses dettes passaient avant toutes les autres ; quand il était débiteur, il fallait l'assigner jusqu'à trois fois, et encore à la troisième, trouvait-il toujours quelque adroit faux-fuyant pour éluder ses engagements, car devançant et dépassant même les doctrines économiques de Figaro, il aimait mieux devoir toute sa vie que de payer un seul moment. En voyage, tous les fermiers étaient tenus de lui procurer une monture, dont il se gardait bien de solder le service, afin de ne pas pervertir ces bons campagnards ; arrivé dans une ville, le bourgeois devait lui fournir le logement, et au besoin lui céder le sien propre ; au Pré-aux-Clercs, il régnait en souverain, battait les passants, chiffonnait les filles et rossait le guet, quand il osait s'y aventurer, sous prétexte d'y mettre l'ordre. Enfin, en ce qui concerne l'écolier seulement, les privilèges dont il jouissait étaient si avantageux, qu'il n'était pas rare d'en voir quelques-uns rester dans cette agréable position toute leur vie, sans en ambitionner d'autre ! Mais un dernier trait achèvera de peindre cette situation vraiment merveilleuse. Les écoliers, entre autres avantages, trouvaient encore des laquais qui

les servaient pour rien, et qui s'attachaient à leurs personnes, uniquement pour s'assurer leur protection, et se livrer, à l'ombre de celle-ci, à toutes les fredaines qui étaient dans leurs goûts ! Que voulez-vous de plus ?

Mais s'il en était ainsi pour les simples écoliers, que se passait-il donc pour les maîtres, professeurs, doyens, recteurs, pour ceux enfin qui tenaient la tête de cette puissante corporation ? Pour ceux-ci, en effet, c'était encore une bien autre affaire.

Assemblés en conseil, ils tenaient tête aux rois, leur faisaient souvent la leçon, comme au reste du public, et dirigeaient souverainement la pensée. Malheur au téméraire qui aurait osé soutenir une opinion contraire à celle de l'Université ! L'amende, la prison, au besoin le bourreau, étaient là pour rectifier son jugement, et lui apprendre à discerner le vrai du faux. Par une de ces aberrations de l'enfance, encore si nombreuses parmi nous, elle avait fait d'Aristote son souverain spirituel, et pour le rendre plus sacré, l'avait uni à la théologie par les liens étroits d'un mariage intellectuel. Ce singulier accouplement, auquel très-certainement le précepteur d'Alexandre n'avait jamais songé, donnait na-

¹ Voir Monteil, *Histoire des Français des divers états*, pour les détails qui concernent les privilèges de l'Université.

turellement, comme produits, les résultats les plus étranges. Quelques esprits, un peu plus hardis que les autres, ne purent s'empêcher d'en faire la remarque. Un certain Ramus, entre autres, philosophe qui joignait à beaucoup de savoir une certaine indépendance de caractère, se permit un jour d'avancer timidement, qu'il pourrait bien se faire qu'Aristote ne fût pas aussi orthodoxe que l'Université se plaisait à le dire, et qu'en tout cas, il y avait peut-être lieu d'examiner la chose d'un peu plus près. Immédiatement appréhendé au collet par les massiers de l'ordre, il allait être mis en morceaux sans l'intervention puissante du roi lui-même. François I^{er} évoqua cette grosse affaire devant son conseil, et ne parvint à l'étouffer, qu'en faisant promettre publiquement à l'infortuné Ramus, qu'il se garderait bien, à l'avenir, d'élever une ombre de critique contre la majesté d'Aristote et son orthodoxie.

Mais cet incident bouffon est loin d'être le seul dans son genre.

En 1624, le Parlement de Paris, prêtant à l'Université l'appui de son pouvoir judiciaire, condamna à être bannis de son ressort, trois malheureux penseurs qui s'étaient encore permis de mal parler d'Aristote. Il leur fut fait injonction d'abjurer leurs

erreurs abominables, et surtout de se bien garder de les propager, et ce, sous peine de châtimeut corporel et même de mort ! Le parlement, dans cet arrêt mémorable, étendait la protection de son respect, d'Aristote aux autres auteurs anciens approuvés par l'Université. Il était évidemment impossible de faire mieux et plus pour tous ces païens !

La scolastique, aux siècles passés, était donc une des puissances les plus redoutables auxquelles le génie humain eût affaire dans l'œuvre de ses conquêtes. Et bien ! aujourd'hui même, en plein dix-neuvième siècle, à ce point culminant de notre marche, où de splendides horizons commencent à nous éclairer, cette puissance est encore, sinon tout aussi redoutable, du moins tout aussi influente, et si elle a perdu quelque chose de ses antiques privilèges, elle n'a rien cédé de sa domination funeste sur le domaine de la pensée. -

Notre bouche est encore humide du lait maternel, que déjà elle nous tient dans ses griffes. Elle nous emprisonne aussitôt, et évoquant devant nous les fantômes des peuples morts, elle nous les présente comme les types de ce qu'il y a eu de grand et de beau dans le monde. A cet âge, où les impressions se gravent en traits ineffaçables, elle nous façonne au culte du passé, au dédain du présent, et ce culte,

malgré nous, devient le nôtre jusqu'à la tombe, ou il nous sert encore de linceul.

Au lieu de nous montrer les civilisations grecques et romaines comme deux étapes lointaines de celle où nous vivons, l'admiration exclusive et souvent bouffonne qu'elle accorde à leurs productions, nous amène forcément, à les considérer comme les dernières merveilles que le génie humain ait enfantées. Aussi n'avons-nous de respect que pour ce qui est vieux ou mort, et jamais homme vivant, quel que soit son génie, ne parvient à exciter chez nous ce sentiment. Le premier proconsul en us, qui a passé sa vie à rapiner par le monde et à faire manger des chrétiens par des lions de Numidie, nous paraît bien autrement admirable.

C'est ainsi qu'un peuple, issu de bandits et de femmes volées et violées, qui s'est constamment montré à la hauteur de son origine, en pillant le monde et en érigeant le crime en gouvernement; chez lequel le meurtre était un amusement, la débauche la plus infâme un passe-temps, est devenu, au mépris de toute pudeur et de toute justice, l'objet de notre admiration la plus enfantine. Ce peuple de bandits, qui égorgeait le vaincu, après l'avoir traîné dans la fange, s'appelât-il Jugurtha ou Vercingetorix, dont les souverains trônaient dans un

lupanar, et dont les souveraines faisaient concurrence aux prostituées, a été proclamé, par la scolastique, le peuple roi, et règne encore sur nous. Il fut un temps, encore peu éloigné du nôtre, où le dernier des rustres aurait volontiers égorgé son fils pour imiter Brutus, et illustrer ainsi son nom par un exploit digne d'un Romain. On pourrait faire des volumes sur l'influence funeste exercée sur les mœurs, sur les idées, sur toutes choses, en un mot, par ce cadavre pourri de Rome, que nous traînons après nous. Enfants, dans les collèges, nous nous livrons des guerres puniques et nous pochons les yeux au souvenir de Scipion et d'Annibal; devenus hommes, tout aussi malheureux dans notre imitation, nous ne rêvons que de vertus antiques, de beautés antiques, ne trouvant rien au delà de ce qualificatif suprême. C'est en vain que les sciences illuminent le monde, que les arts resplendissent, que l'industrie enfante des merveilles, que la fraternité évangélique tend à remplacer la servitude païenne; nous ne sommes que des peuples dégénérés, et, depuis Rome, nous n'avancions que vers la décrépitude !

C'est une véritable maladie, et d'autant plus dangereuse, que les hommes les plus éminents, ceux dont la voix guide les autres, ne peuvent pas tou-

jours s'en affranchir. Quelques-uns même, tels que Corneille, Racine et leurs imitateurs, rênchérisant sur la scolastique, nous ont, de leur souffle poétique, engendré des héros antiques d'une telle majesté, que nous ne pouvions mieux faire évidemment que de tomber à deux genoux devant eux. Le génie, venant ainsi en aide à la routine, a doublé l'influence originelle, puisée dans les lugubres murailles du lycée, et les penseurs les plus indépendants par leur nature en sont venus à la subir à leur insu. Des philosophes, des utopistes même, ne vivant que dans les régions les plus avancées de l'avenir, n'ont pu éviter ses fourches caudines, et il n'est pas rare de rencontrer dans leurs écrits ces phrases banales, écho fidèle de leurs premières impressions : Nous ne pouvons plus aujourd'hui... Les hommes sont maintenant incapables... ou bien : Nous n'avons plus comme autrefois... ou bien encore : Avec une société comme la nôtre, qui marche à grands pas vers sa ruine... et toute une kyrielle de blasphèmes de ce genre, dont la littérature est pleine.

Ce culte exclusif du passé, que la scolastique nous communique comme un virus intellectuel, s'adresse à toutes choses et à tous les âges écoulés. Pour nous, un vieux sou romain qui porte en effigie un empereur romain fort laid, est un chef-d'œuvre

d'empreinte que notre hôtel des monnaies n'atteindra jamais : un informe caillou écorné, tant soit peu barbouillé de grec, et qu'un plâtrier de nos jours n'oserait placer sur la devanture de sa boutique, de crainte qu'on ne lui en attribuât la paternité, est une merveille de la statuaire qu'il est impossible d'égaliser. Quant aux peintures, rien de divertissant comme de voir se pâmer d'aise les fervents orthodoxes, devant ces enluminures rudimentaires et ces flamanderies bachiques qui ornent encore nos vieux monuments et même nos musées. Pour eux un sonnet de Pétrarque, auquel un homme de bons sens n'entend goutte, est un éclair du génie de la grâce ; un grêle refrain, écho lointain des pipeaux d'Arcadie, est une harmonie à nulle autre pareille, que ni Rossini, ni Félicien David, n'atteindront jamais. Cette maladie endémique est à ce point profonde que, pour faire une merveille d'une sottise quelconque, vous n'avez qu'à lui jeter quelques siècles dessus, et le tour est joué.

Ce couvercle de plomb est si lourd à soulever, qu'il résiste même aux efforts de la vanité elle-même, aidée d'un juste orgueil. Vous ne ferez jamais croire à Hugo et à Lamartine, dont les deux génies semblent résumer toute la poésie moderne, qu'il valent Virgile et Homère réunis ; Paul Delaro-

che et Horace Vernet déclineront constamment l'honneur d'être comparés à Raphaël et à Michel-Ange; Thiers, l'historien lumineux, Louis Blanc, l'historien épique, s'inclineront toujours avec respect, devant Tacite et Tite-Live, Pradier en fera autant devant Phidias, qu'il croit son maître; enfin, parmi les grands capitaines modernes, est-il même sûr que Napoléon I^{er} ait osé se comparer à César? Ainsi en est-il des autres dans cet imposant cortège de nos gloires contemporaines, qu'il serait trop long de passer en revue.

Oui, grâce à cette influence dont nous suivons les funestes effets, non-seulement la foule refuse aux hommes éminents qui portent ses destinées, la suprématie qui leur appartient, mais encore ceux-ci, le plus souvent, n'en ont pas conscience. Les grands hommes dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, ont beau nous combler de leurs bienfaits et souvent se sacrifier pour nous, c'est à peine si nous leur accordons un regard quand ils nous coudoient dans la rue. Pourquoi? Parce qu'élevés à n'admirer que des morts, nous ne saurions admirer les vivants. Et comme l'a dit le plus grand des méconnus, ils habitent parmi nous et nous ne voulons pas les reconnaître, et nous ne les reconnaissons, en effet, que lorsque quelques

pelletées de siècles ont été jetées sur leur mémoire.

En résumé, au lieu de nous montrer l'histoire comme une série d'étapes qui nous conduisent vers un avenir meilleur, la scolastique nous la représente comme une série d'échelons qui, du point culminant de Rome, ne cessent de descendre vers la ruine et le néant. Au lieu de nous donner une juste fierté de notre temps, et une confiance nécessaire dans les promesses de l'avenir, c'est précisément le contraire qu'elle nous enseigne ; dénigrement systématique de tout ce qui s'accomplit de nos jours, et incrédulité profonde devant les magnifiques conquêtes qui nous attendent. Voilà les fruits empestés du virus qu'elle nous inocule, pendant les huit années qu'elle nous tient dans ses serres, et dont vous retrouvez les traces, même dans les organisations les plus fortes et les plus élevées.

Allez donc dire maintenant à des générations ainsi viciées, dont le système optique agrandit obstinément le passé, amoindrit le présent et ne peut distinguer l'avenir, que ce monde qui leur paraît vieux, décrépît, et un pied dans la fosse, n'est encore qu'un enfant qui vient de naître ? Et le moins qui pourra vous arriver sera, évidemment, d'être

accueilli par un éclat de rire olympien, d'être traité de visionnaire, ou bien encore d'être pris pour un échappé de quelque conte oriental, égaré loin de sa boîte merveilleuse, au milieu de l'imposante réalité des faits.

Voilà en quelques mots bien pâles, l'œuvre ténébreuse de la scolastique. J'avais donc bien raison de dire plus haut qu'elle était encore, malgré les apparences, tout aussi puissante qu'au temps où ses massiers happaient au collet les *mauvais penseurs*, et qu'un arrêt du parlement obligeait ceux-ci, sous peine de la hart, à rectifier leurs détestables doctrines à l'endroit de Sa Majesté Aristote.

CHAPITRE IV.

L'enfance humaine.

Le mal n'ayant aucune raison d'être, ne peut exister qu'à l'état essentiellement transitoire. Il est, avant tout, le signe manifeste des phases de formation et de décomposition. Chez l'individu qui accomplit une destinée régulière, il doit surtout apparaître, dans l'extrême enfance et dans l'extrême vieillesse, deux extrêmes qui se ressemblent et se touchent, en effet, par ce triste côté. Cette loi immuable qui nous afflige si souvent, est pourtant si nécessaire, qu'il serait impossible de concevoir le monde visible sans elle. Comment comprendre, en effet, des êtres sortant complets du sein du néant,

se trouvant tout à coup transportés dans un milieu complet comme eux, et n'ayant par suite rien à apprendre, rien à faire, rien à désirer ! L'esprit ne peut évidemment, supporter un moment la chimère insensée d'une pareille hypothèse.

La vie générale doit donc avoir deux phases extrêmes de formation et de décomposition, pendant lesquelles le mal domine. Le mal existant dans le monde actuel avec une lamentable intensité, il n'est pas douteux que nous ne soyons au commencement ou à la fin de notre destinée. La scolastique nous enseigne que c'est la dernière des deux hypothèses qui est la vraie ; l'esprit moderne, pour répondre à cette bonne d'enfant qui radote, se contente de lui montrer le soleil resplendissant, dont la chaleur et la lumière nous assurent encore des milliards et des milliards d'années d'existence.

L'enfance humaine n'est donc pas une chose contestable ; elle se révèle à chaque instant et sous toutes les formes, à l'œil du philosophe attentif, et c'est ce qui le porte souvent à ne pas considérer comme sérieux, la plupart des événements de ce monde, quelle que soit la solennité dont on les entoure.

Les caractères de l'enfance sont : une grande mobilité dans les idées, une ignorance complète, une

cruauté révoltante. L'histoire entière, depuis le meurtre d'Abel jusqu'à nos dernières guerres civiles, n'est qu'une terrible manifestation de ces trois malheureux caractères. Aussi est-ce avec bonheur, qu'en suivant leurs traces sanglantes dans le monde, on les voit s'amoindrir de siècle en siècle, et nous permettre de compter les jours qui doivent conduire à leur entier effacement.

Les hommes se sont battus d'abord, dans le seul but de s'égorger, ensuite pour se manger, puis pour se voler leurs personnes, plus tard pour se voler leurs biens, et cette fureur de massacres passant à l'état chronique, ils ont fini par se battre uniquement pour le plaisir de la chose érigé en gloire. Enfin, dans ces derniers temps, ils en sont venus à se battre pour des principes! Saluons cette ère nouvelle toute sanglante qu'elle soit, car elle signale un commencement de raison. Quand on se bat pour des principes, on reconnaît bien vite, en effet, que la force brutale ne saurait seule assurer leurs triomphes, et qu'il faut, avant tout, gagner leur cause devant ce grand tribunal de la conscience publique, dont l'influence souveraine grandit tous les jours. De la bataille à leur sujet, on passe donc à la discussion, et celle-ci amène insensiblement à cette conséquence inévitable, que ce qui divise les principes et les

hommes qui les représentent, ne sont que des ma-lentendus, fruits de jeunesse, que le temps peut suffire à effacer.

Supprimez le sang qui couvre nos annales, et vous n'avez plus devant vous, qu'un amas bruyant d'éco-liers déchainés, qui se battent, crient hurlent, se disputent, sans écouter la voix du petit nombre d'en-tre eux qui, devançant leur âge, veulent faire enten-dre quelques paroles de raison. Cette tempête de la vie à son origine, qu'offre à l'observateur l'en-ceinte du collège, est l'image fidèle de celle beau-coup plus terrible qui gronde au dehors. Rien n'y manque, pas même le mépris et les sarcasmes qui accueillent toute proposition raisonnable, tendant à amener un peu d'ordre dans le chaos.

L'enfance adore tout ce qui est fort, robuste et de taille élevée. Un Hercule du nord, qui porte dix quintaux métriques sur ses larges épaules, et d'un coup de poing assomme un bœuf; un géant de huit pieds qui, de la rue, ouvre une fenêtre du premier étage, excite chez elle des transports d'admiration ! Je me souviens toujours, avec bonheur, de la passion profonde qu'excita chez moi, dans mon jeune âge, un tambour-major colossal, qui joignait à la majesté de ses proportions et à la richesse éblouissante de ses broderies, le plus gigantesque

plumet blanc qui ait jamais orné le chef d'un guerrier de cet ordre. De ma vie je n'oublierai l'émotion qui s'emparait de moi, quand je le voyais déboucher, dans ses plus beaux atours, sur le champ de manœuvre, et que son plumet ondoyant, après avoir épousseté les réverbères, venait encore décrocher, en passant, les feuilles des grands arbres ! Combien de fois n'ai-je pas regretté de n'être pas assez polisson, pour me permettre de courir devant lui, comme les autres gamins de mon âge, afin d'apprécier de plus près, les merveilleuses évolutions de sa canne ? Pauvre géant, qui dors peut-être à l'heure qu'il est, dans une bière, à coup sûr faite sur mesure, tu n'as certainement jamais soupçonné la passion que tu m'avais inspirée sans le vouloir.

Quel est celui d'entre nous qui, en fouillant dans ses souvenirs, n'y trouverait pas, d'ailleurs, les traces d'une passion pareille ? Chacun de nous n'est-il pas l'image de tous ! Par analogie, l'humanité enfant ne recrute d'abord ses héros, que parmi les vigoureux assommeurs et les exterminateurs géants. Le premier qu'elle choisit est un colosse armé d'une massue, qui expédie son monde avec cet informe instrument, quand ses rudes poings ne lui suffisent plus. C'est à proprement parler le roi de la boxe et du pugilat ; aussi ne manque-t-on pas, après sa mort, de

loger ce grand rustre dans le ciel, à côté de Jupiter son père. Après lui en viennent d'autres qui, pouvant disposer d'outils plus perfectionnés, et employer de plus nombreux auxiliaires, font les choses sur une bien autre échelle. Tous ces gens-là qui ont saccagé la terre sans trop savoir pourquoi, et qui figureraient bien mieux dans un traité de thératologie qu'au panthéon, sont naturellement l'objet de notre admiration naïve.

Alexandre dit le Grand, après avoir massacré une foule d'Asiatiques qui ne lui avaient rien fait, s'enivre un beau jour comme un goujat, et tue de sa propre main son meilleur ami : mais c'est *un homme de génie*, comment oser lui reprocher un tout petit assassinat ? César extermine un million de Gaulois, pille les trésors de sa patrie pour mieux l'asservir, alterne du crime à la débauche, tout le long d'une vie pleine du sang humain ; mais c'est encore *un homme de génie*, comment ne pas l'admirer ? Et Tamerlan, que lui manque-t-il donc pour que ses statues ornent les frontons de nos monuments et que nous le vénérions à l'égal des autres ? il lui manque tout simplement, un poète mongol qui ait chanté, en strophes suffisamment sonores, sa pyramide de deux cent mille crânes humains, et qui, pour tous ses exploits, lui ait rendu

le service dont Achille est redevable à Homère.

En revanche, et par imitation de ce qui se passe parmi les écoliers, l'humanité-enfant expédie Pythagore dans une *presse* de rue; empoisonne Socrate; cloue le Christ à un gibet entre deux voleurs; fait manger par des tigres ses premiers disciples; bafoue Christophe Colomb; emprisonne Galilée; se moque de Harvey; traite Fulton de charlatan; en un mot conspuet et maltraite la plupart de ceux qui veulent lui parler raison et l'amener à un état meilleur.

L'enfance offre des nuances très-variées, aussi par analogie les retrouve-t-on fidèlement reproduites parmi les divers membres de la famille humaine. Les peuples inférieurs, en représentent les mauvais penchants, la cruauté impitoyable, la superstition craintive; ceux qui tiennent le milieu, en reflètent, plus particulièrement, la mobilité, le goût des luttes sans but; d'autres, parmi ceux qui occupent les régions supérieures, tels que l'Anglais et l'Américain, en rappellent la vanité puérile, la gourmandise gloutonne, l'amour des libertés bruyantes; enfin la France, la reine des nations, qui tient le sceptre de la pensée, en représente les grâces naïves, le dévouement chevaleresque, l'intelligence précoce et l'ardent désir de connaître; car l'enfance elle-même, il faut en convenir, a aussi son beau côté.

Si les divers caractères de l'enfance sont sensibles dans l'humanité, parmi les peuples considérés comme des êtres collectifs du second ordre, à plus forte raison doivent-ils être remarqués chez les hommes, derniers éléments de ces grands ensembles.

Aussi quand on jette un coup d'œil impartial sur les actes de leur vie, depuis les plus solennels jusqu'aux plus vulgaires, est-on frappé du signe enfantin qui les marque presque tous, comme d'une estampille commune.

La chose la plus simple du monde, écouter et répondre, ces deux premiers actes de toutes relations intelligentes, ne sont encore pratiqués que par un nombre très-restreint d'êtres privilégiés. En général chacun suit son idée, et ne s'occupe pas plus de celle de son voisin, que si celui-ci n'existait pas. Ce phénomène bizarre se manifeste non-seulement dans les conversations privées, mais encore dans les assemblées réunies solennellement pour discuter les grands intérêts publics. Quand rien ne s'y oppose, on y crie, on y hurle, on s'y dispute au sein d'un vacarme dont aucune mutinerie d'écoliers ne peut donner l'idée; de temps à autre pourtant, le calme se fait, et alors une harangue, écho fidèle des Philippiques et des Catilinaires, fait résonner les voûtes de l'enceinte, et obtient les honneurs du silence.

Mais c'est tout, car la grosse affaire, celle pour laquelle on est réuni, ne dépend nullement de l'effet de cette harangue, attendu que chacun débite en lui-même la sienne propre et n'écoute que celle-là. Après ce moment de répit, le tumulte recommence de plus belle. On s'injurie de nouveau au son d'une grosse clochette; enfin de guerre lassé, on se sépare. Les plus échauffés prennent la route du bois, s'y tirent un coup de pistolet, s'embrassent et vont ensuite faire un excellent dîner. En Amérique, au lieu d'aller au bois, ce qui fait perdre un temps précieux, on s'accroche immédiatement dans la salle des pas perdus, et au milieu d'un cercle d'amateurs, on s'y boxe dans toutes les règles de l'art; la chose faite, on ne s'embrasse pas et on ne va pas dîner ensemble. Comme on le voit, il y a des variantes suivant les pays, mais le fond est bien toujours le même.

Dans les hautes régions de la politique, les enfantillages sont généralement saupoudrés de grands mots solennels qui leur donnent un caractère à part. On dit là presque toujours le contraire de ce qu'on veut faire, et les événements qui s'accomplissent d'eux-mêmes, passent, quand ils sont heureux, pour le résultat des plus savantes combinaisons. De ça, de là, on aperçoit de grands ministres qui invoquent

la paix, en vous passant sous le nez de grands diables de sabres qui menacent de vous couper en deux, et l'on entend; au loin, les nations, dites civilisées, proclamer hautement leur union fraternelle, tout en préparant en secret de petits engins de guerre, destinés à vous tuer deux milles hommes d'un coup.

Au sein des savantes académies qui oublient volontiers les lettres pour la politique, on rencontre des ministres échoués qui, après avoir jeté à la côte le vaisseau de l'État, s'efforcent de glorifier leur désastre avec de beaux discours parsemés d'allusions et surtout d'illusions. On y voit aussi des protestants défendre le pape, dont ils sont la négation vivante, et des Dominicains voués à l'obéissance passive, faire des dithyrambes en l'honneur de la liberté !

Toutes ces drôleries paraissent les choses les plus naturelles du monde, et on se tromperait fort si l'on pensait qu'il est toujours possible d'en rire à son aise.

Sur une échelle plus réduite, les simples réunions de particuliers présentent des enfantillages tout aussi caractéristiques et tout aussi amusants.

Voici, assez généralement, comment les choses s'y passent :

On s'assemble dans un local pour traiter d'une

affaire importante, qui demande une prompt solution ; la porte est close, tous les intéressés sont là ; ils se saluent d'abord, se complimentent ensuite, et bientôt, sous l'influence des sympathies et des répulsions naturelles, se forment des groupes variés, où dans chacun éclate, c'est le mot, un sujet particulier de conversation. On y parle de la pluie, du beau temps, de l'Opéra, du ministère, du cours de la rente, de la Chine, du Japon et particulièrement du Grand Turc. Mais de la chose pour laquelle on s'est réuni, point. Le temps s'écoulant de cette manière, plus vite que de toute autre, un membre se permet enfin de faire remarquer, avec tous les ménagements imaginables, qu'il est tard et qu'il serait bien temps de formuler un avis sur la fameuse affaire en question. A cette apostrophe magique, la réunion se lève comme un seul homme, et après avoir reconnu, d'un commun accord, qu'il est, en effet.... un peu tard, prend la direction de la porte, et se dissipe à la manière des fantômes surpris par un rayon de soleil. Quelques-uns seulement, parmi les plus forts cheminant en arrière-garde, hasardent, entre canne et chapeau, les avis les plus lumineux sur la chose, mais dont, malheureusement, les murs du corridor reçoivent seuls la confidence.

J'ai eu le bonheur d'assister quelquefois à des

réunions de ce genre, et d'y jouer même le rôle naïf d'interpellateur timide. C'est, je dois le confesser, un de mes souvenirs les plus agréables.

Si des groupes nous passons aux individus, les enfantillages prendront souvent les proportions d'un grotesque plus relevé.

Un personnage d'une certaine importance, me fait un jour appeler pour lui donner des renseignements sur une question spéciale, qu'à tort ou à raison je passais pour posséder assez bien. Ayant entendu dire souvent, que le dit personnage était *une très-forte tête*, je me préparai un peu à l'avance, et ce ne fut pas sans une certaine inquiétude qu'à l'heure assignée, je pénétrai dans la pièce, où il devait me recevoir. A peine assis, je rassemble mes idées, et avançant le bras droit, après avoir préalablement réuni le pouce à l'index, ainsi que je l'avais vu faire à d'autres, en pareille occurrence, je me dispose à prononcer le premier mot de ma première période. Je n'en avais pas encore articulé la première syllabe que, m'interrompant tout à coup, mon personnage me dit : Permettez, Monsieur, permettez, je vous prie. Avant d'écouter les excellentes choses que vous avez, sans nul doute, à me dire sur tout cela, je tiens beaucoup à vous expliquer ce que j'en pense moi-même, afin de voir, tout d'abord, si par hasard

nous ne serions pas du même avis. Et là-dessus mon homme me raconte pendant deux heures, les historiettes les plus originales sur sa femme, ses alliances, son avenir, ses amis, ses ennemis, ses champs, sa vigne, ses rentes sur l'État, son adresse à la chasse et ses chiens. Le sac de ses historiettes vidé, il se lève enfin brusquement et me dit avec une grâce charmante : Pardon, Monsieur, de ne pouvoir *vous entendre* plus longtemps, j'ai maintenant quelque autre chose à faire ; et me conduisant poliment, il ajoute : Je ne vous en remercie pas moins beaucoup, Monsieur, des *excellents renseignements* que vous venez de *me donner* ; j'en saurai faire mon profit.

Grand bien vous fasse ! lui dis-je, et la porte se ferma.

J'ai su depuis que ce curieux personnage avait cru très-sincèrement, que c'était effectivement lui qui avait écouté et non parlé pendant ces deux heures !

A qui n'est-il pas arrivé, d'ailleurs, d'aller chez quelqu'un pour lui conter son affaire, et d'obtenir le résultat précisément contraire ? Multipliez ces historiettes, et d'autres semblables, un nombre suffisant de fois, et vous aurez une des milles facettes sous lesquelles se manifeste l'enfantillage humain.

En voulez-vous d'un autre genre?

Wellington sortant un jour de la chambre des lords, est assailli par la foule qui le conspue, le siffle et l'accompagne en le couvrant de boue. Arrivée devant sa statue, un subit enthousiasme s'empare d'elle au souvenir des services rendus par le héros de la vieille Angleterre, et changeant brusquement de procédés envers lui, cette même foule le décrotte avec les plus grands égards, et le porte en triomphe jusqu'à sa demeure, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. L'enfance anglaise est d'ailleurs, parmi toutes les autres, celle qui donne le plus souvent l'exemple de ces revirements subits : ses hommes publics et les vitrages de leurs maisons le savent de reste.

Cromwel entrant un jour à Londres au milieu des manifestations les plus enthousiastes de la multitude, accourue sur son passage pour le voir. Milord, lui dit un officier de sa suite, que ce spectacle enivrait, vous ne remarquez donc pas combien tous ces gens sont heureux de votre présence? Mon ami, lui répond le protecteur nullement ému, vous les verriez bien plus joyeux si l'on me menait pendre!

C'est à tort que quelques critiques d'humeur chagrine, ont voulu nous attribuer le privilège ex-

clusif de la versatilité; ce privilège, nous l'exploitons en commun, avec tous les peuples de la terre, et il constitue encore, comme chacun sait, un des signes caractéristiques de l'enfance.

Il n'est pas un coin de terre, en effet, où le triomphateur du jour soit bien certain de ne pas être traîné le lendemain sur la claie des gémonies, et ce n'est pas nous qui avons inventé la proximité de la roche Tarpéienne et du Capitole. A Rome, en effet, chez ce grand peuple dont le souvenir nous farcit, les choses se passaient avec une rapidité d'évolutions qui tenait du prodige. En sortant de la tribune aux harangues, le grand orateur passait souvent des applaudissements aux coups de poings, et ce changement brusque de régime le conduisait généralement, à se faire assommer dans une rue voisine. Le grand citoyen qui avait été honoré du triomphe, avait bien soin, le lendemain de ce beau jour, de se faire accompagner d'une trentaine d'esclaves armés jusqu'aux dents, afin de prendre ses petites précautions contre un revirement subit de l'opinion publique à son égard. Cette situation établissait entre les patriciens et la plèbe, un échange de sentiments et de procédés qui n'avait rien de bien édifiant.

Une grande dame romaine trouvant quelques diffi-

cultés à passer en litière en un point où la foule était un peu trop compacte, se mit à crier à haute voix : quel dommage que mon pauvre oncle soit mort, et qu'il ne puisse plus perdre encore une bonne bataille, pour me débarrasser de cette canaille-là ! on ne peut vraiment plus circuler dans les rues de Rome aujourd'hui !

Cette grande dame avait eu, en effet, un oncle en us, qui avait perdu contre les Carthaginois une fameuse bataille navale, où 10 mille citoyens romains avaient péri. Il est certain qu'avec le secours répété d'un oncle de cette espèce, elle aurait pu sans peine, obtenir pour sa litière, une plus grande liberté de manœuvres dans ses promenades : cela est évident.

Chez les peuples inférieurs, les cas de versatilité sont naturellement d'une cruauté et d'un burlesque plus raffinés.

Ainsi, par exemple, les Arabes se plaignent de la sécheresse et veulent obtenir du ciel l'eau nécessaire à leurs champs. Ils vont, en grande pompe, prendre un marabout vénéré, le promènent en triomphe et l'honorent des manifestations les plus respectueuses. La pluie tarde-t-elle à tomber ? ils retournent chez ce même marabout, l'accablent d'injures, de malédictions, le huent, le conspuent, le traînent jusqu'au

le voisin, et finalement l'y précipitent, au risque de le noyer, au milieu des éclats de rire les plus insultants.

Le Grand Turc (dans toute conversation ou sérieuse ou légère, il est difficile d'éviter le Grand Turc), le Grand Turc, esprit pratique s'il en fut jamais, avait imaginé autrefois, un moyen infallible pour se préserver de ces revirements brusques d'opinion qui se manifestaient fréquemment autour de lui, et qui avaient tout bonnement pour résultat d'expédier sa personne sacrée. Le jour où il montait sur le trône, après avoir établi, avec le plus grand soin, l'inventaire de tous les membres de sa famille, il les appelait autour de lui, et après leur avoir adressé une allocution paternelle sur le danger des innovations, il leur faisait successivement trancher la tête à tous. Cette opération préliminaire accomplie, ces pauvres princes étaient soigneusement cousus dans des sacs et jetés dans le Bosphore, qui les passait à la mer de Marmara, et celle-ci à la Méditerranée. Et tout était dit, et le Grand Turc pouvait dormir tranquille sur les coussins moelleux de son harem.

Si des horreurs de ce genre ne s'accomplissent plus aux portes des peuples civilisés, les trois quarts du globe, à peu près, en subissent encore malheureusement l'odieux empire.

Mais détournons nos regards de ces cruels effets de l'enfance humaine : il vaut mieux la contempler une dernière fois dans ses drôleries, tout aussi concluantes. Au congrès d'Amérique, par exemple, où un membre conjure le président de vouloir bien obliger son voisin à enlever sa chique, la position n'étant plus tenable auprès de lui ; ou bien, dans un de nos parterres de théâtre. Il faut convenir qu'elle se manifeste souvent là sous sa forme la plus divertissante.

Un mauvais acteur se présente, on le siffle. C'est fort mal, mais enfin c'est dans les mœurs du jeune âge. Celui-ci, irrité et perdant patience, envoie paître le public en l'apostrophant des épithètes les moins révérencieuses. Tout à coup, et comme par enchantement, un revirement subit s'opère dans l'opinion de la foule. Ce mauvais acteur qui l'insulte, peut-il être autre chose qu'un galant homme, puisqu'il l'envoie si bien promener ? évidemment non. Et aussitôt un tonnerre d'applaudissements éclate, au grand ébahissement de celui qui en est l'objet. Une autre fois, un débat s'engage sur le mérite d'un sujet. Les uns le trouvent parfait, les autres détestables. Bientôt la querelle s'échauffe ; des mots on en vient aux injures, des injures aux coups, et l'on voit alors de grands enfants à barbe grise se saisir

au collet et donner précisément aux acteurs charmés, le spectacle qu'ils venaient leur demander. On a pu voir plus d'une fois, ces bouffonneries prendre une tournure tragique, et se transformer en véritables batailles à coups de banquettes, au bulletin desquelles se trouvaient des blessés et même des morts !

Mais qui pourrait nombrer, Seigneur, les ridicules, les contradictions, les cruautés, les bizarreries, les inconséquences, les façons grotesques de tes enfants, à cet âge si tendre de leur existence ? Les plus illustres penseurs que tu aies inspirés dans ce but, n'ont fait qu'en poser les premiers chiffres, et Molière lui-même, leur prince justement admiré, n'a fait que soulever un tout petit coin du voile qui les couvre.

Malheureusement, faute de se placer au point de vue rationnel qui les explique et les justifie, beaucoup de penseurs, considérant l'état transitoire où les hommes s'agitent confusément, comme leur état définitif, en sont venus à désespérer d'eux et à les mépriser. La plupart de ceux qui les instruisent ou les gouvernent, philosophes et souverains, arrivant au même résultat par des chemins différents ont, en effet, osé proférer ce blasphème qu'ils ne méritaient que le mépris. L'esprit moderne proteste de

toute son énergie contre cet arrêt du désespoir. Calme, en songeant à l'avenir, dont il entrevoit l'é-tincelant horizon, il se dit : Laissons passer la jeunesse ; la jeunesse n'a qu'un temps.

Non, les hommes ne méritent pas ce sentiment honteux du mépris. Osa-t-on jamais mépriser l'enfance à cause de ses imperfections inévitables ? Qui ne l'aimerait, au contraire, en songeant qu'elle porte en elle les germes de grandeurs inconnues, et que chaque bambin qui vous assourdit de ses pleurs et de son vacarme, vous représente le commencement d'un être qui sera peut-être un jour une lumière du monde, un bienfaiteur de ses semblables ?

Jeter le mépris aux hommes est un crime, car ce mépris rejaillit sur la Divinité elle-même. Ceux auxquels leur intelligence ou leur position exceptionnelles, permettent de les discerner tels qu'ils sont, en effet, à cette origine lointaine de leurs destinées, doivent les aimer et se dévouer à eux, les philosophes comme des frères, les souverains comme des pères. C'est à l'aide de cet amour et de ce dévouement qu'ils traverseront sans encombre, la crise douloureuse où ils s'agitent encore, et qu'ils atteindront plus vite l'âge de raison.

Bénis le ciel, ô toi qui aimes et te dévoues ! car

c'est une preuve certaine que Dieu t'a choisi pour
auxiliaire, dans l'accomplissement de son œuvre
impérissable.

CHAPITRE V.

Tutelle de la Providence pendant l'enfance humaine.

Nous voici donc en face d'une humanité enfant et bien enfant, on ne saurait le contester.

Mais une pensée se présente tout à coup à l'esprit. Comment ce pauvre enfant, qui porte en lui de si hautes destinées, sera-t-il protégé dans les débuts de sa vie contre les dangers de sa propre faiblesse, de manière à atteindre sans encombre, l'âge de raison qui lui permettra de se conduire seul ?

C'est ici que les plans du Créateur de toutes choses, se révèlent dans leur plus touchante sollicitude. Pour mener à bien cet enfant qui lui est cher, il lui donnera jusqu'à sa majorité, sa providence elle même pour tuteur.

La Providence est cette magnifique loi de Dieu qui conduit chaque chose à la perfection qui lui est assignée, en la sauvant des accidents qui peuvent surgir sur le chemin de sa destinée. Elle a pour auxiliaires les princes spirituels qui se dévouent à la conquête de la vérité.

Toute notre histoire depuis Sanchoniathon jusqu'à Louis Blanc, ne montre qu'une chose : le spectacle de la Providence aux prises avec nos extravagances et nos fureurs, et s'efforçant d'en tirer le meilleur parti possible pour nos destinées ultérieures, dont le pôle est le bonheur.

Dans son intelligence divine elle sait tirer parti de tout, même du sang et des massacres, même de cette bande indisciplinée de conquérants, qui, tour à tour, agite et épouvante le monde.

Un surtout, le dernier venu, celui qui, debout sur le seuil de ce siècle, suit encore d'un œil attentif l'impulsion qu'il lui a donnée ; celui qui, résumant en sa personne toutes leurs grandeurs, toutes leurs infortunes, semble clore à jamais l'ère de leur intervention ; celui enfin, qui porte un des plus grands noms humains que les échos du monde se soient redits, a été un des instruments les plus dociles et les plus féconds de cette providence.

Le vulgaire façonné à l'histoire des vieux Tamer-

lans, s' imagine bonnement que ce qui fait sa grandeur, c'est le nombre considérable de victoires qu'il a remportées et le chiffre formidable de Prussiens et d'Autrichiens qu'il a exterminés. Devant l'esprit moderne sa grandeur n'est pas là, car s'il a beaucoup tué de Prussiens, ceux-ci n'ont guère moins tué de Français, et toutes ses victoires, en fin de compte, se soldent par le plus sanglant désastre dont nos annales gardent le souvenir.

Ce qui fait sa grandeur incontestée, c'est qu'il a été l'apôtre et le martyr de l'unité humaine proclamée par la révolution, et qu'à défaut d'une réalisation immédiate de cette œuvre immense, il en a laissé le germe dans le monde et l'a cimentée dans sa patrie en lui laissant le code qui porte son nom.

En réunissant sur sa tête tous les dons du génie, la Providence a tiré de son échec cette leçon féconde, que le but qu'il a voulu atteindre était au-dessus des forces d'un seul homme, et que par suite, il était interdit à tout homme après lui, d'oser se le proposer encore.

Et c'est ainsi que nous avons été délivrés à jamais, des conquérants et de leurs sanglantes tentatives, et qu'un des plus beaux titres de gloires de celui qui en clot la liste terrible, est de les avoir rendus impossibles.

Devant l'esprit moderne, la plus belle victoire de ce guerrier illustre entre tous, est celle si complète qu'il a remportée, par sa défaite, sur l'épouvantable dynastie des Tamerlans, qui menaçait de se perpétuer dans le monde.

Aussi, quand la raison venue, l'humanité descendra de leur piédestaux ses anciens dominateurs pour y placer ses bienfaiteurs enfin reconnus, Napoléon au souvenir de cette victoire suprême et des services rendus par son code, méritera, sans doute, qu'une exception soit faite en sa faveur, parmi tous ces héros sanglants dont la postérité voilera la mémoire.

Mais tous les événements de l'histoire n'offrent pas à la tutelle providentielle les mêmes facilités de rectification, que ceux qui se rapportent à notre épopée révolutionnaire et impériale : tant s'en faut. Quoi qu'il en soit, son œuvre ne s'en accomplit pas moins, d'une manière sûre et continue, à travers les agitations confuses de notre enfance.

Rien de magnifique et d'imposant comme le spectacle des ses efforts et de ses succès ! On dirait, en étudiant ses prodiges, que de chaque crime elle sait tirer une vertu, et du fond de chaque éteignoir, une lumière !

Le Christ arrive, on le tue. Ce crime consommé, on croit en avoir fini avec lui et ses détestables doc-

trines, pas du tout ; son sang engendre des miracles, et de son gibet rayonne la Divinité elle-même.

Le peuple romain, le peuple-roi, suivant la scolastique, atteint l'apogée de sa puissance. Il se propose d'envahir la terre entière, de lui imposer les trente mille dieux de son Olympe, de faire de la débauche et des massacres du cirque les joies du monde. Mais aux derniers confins de l'Orient, s'agitent des flots tumultueux de barbares. Que veulent ces nouveaux venus, quels sont les projets sinistres qui couvent au fond de leurs menaces ? Ils veulent précisément le pillage de ce peuple qui les a si longtemps pillés. Qu'est-ce que la Providence pourra tirer de ces desseins contraires et des massacres séculaires qui se préparent ? Deux résultats immenses.

La puissance immorale de Rome sera anéantie, et ces fauves barbares rencontrant sur leur route d'extermination le gibet d'un pendu, qui est devenu la croix, s'inclineront avec respect devant ce signe nouveau, et, l'adoptant pour bannière, jetteront les premiers fondements de la famille chrétienne, de la famille universelle.

Que sont devenus les projets sanglants de tous ces peuples qui se massacrent ? Ils sont allés au néant, leur refuge naturel. Quelle est l'œuvre qui

subsiste sur leurs ruines? L'œuvre de la Providence et pas d'autre.

Plus tard, les hommes qui abusent de tout, abusent de la foi chrétienne elle-même. Ceux qui pratiquent cette foi, se lèvent un jour en masse et vont se ruer, avec une fureur aveugle, contre les ennemis qui semblent la menacer, aux lieux mêmes où elle a pris naissance. Leurs flots tumultueux battent en vain les forteresses du croissant, astre nouveau qui apparaît à l'horizon du monde à côté du soleil chrétien. Les deux principes engagent, avant le temps, une lutte inutile qui aboutit à la défaite de celui à qui l'avenir appartient. Le christianisme, renonçant à ses croisades, est obligé de fuir devant l'islamisme victorieux, qui, fier et aveugle comme un disciple du destin, le poursuit de son mépris.

Suivez avec attention les traces de ce mépris dans les sentiers mystérieux de l'histoire, et vous serez émerveillé du parti que la Providence en saura tirer quelques siècles plus tard.

Un jour viendra, en effet, où la main d'un dey d'Alger, poussé par ce mépris, héritage de sa race, effleurera la joue d'un agent consulaire de la France. En même temps régnera sur notre pays, une dynastie vieillie et usée qui, sentant son trône crouler sous elle, voudra l'étayer avec un peu de cette gloire

militaire, encore si puissante parmi nous. Moins préoccupée d'une offense qui n'est rien, à côté de tant d'autres, que du soin de sa propre conservation, elle enverra aussitôt une armée pour châtier ce petit roi de pirates.

Maintenant que fera la Providence de ces nouveaux projets humains si nettement dessinés? Le voici :

Le trône, depuis longtemps condamné par elle, s'en ira, emporté par une tempête populaire, et le simple châtiment de pirates, qui devait le consolider, se transformera subitement, au grand étonnement de tous, en une immense conquête qui, en vengeant la défaite de nos croisades, assurera à la France un resplendissant avenir de richesses et de prospérité dont l'humanité tout entière profitera.

Mais c'est surtout dans l'œuvre pratique de cette conquête, que l'intervention directe de la Providence se manifestera, à chaque instant, à l'encontre de nos projets incertains, d'une manière éclatante.

Ne comprenant pas la force qui nous pousse et qui sonne l'heure du triomphe de l'esprit chrétien, sur celui qui le vainquit autrefois, nous nous raidissons, tout d'abord, contre elle, et nous nous refusons à lui obéir. Après avoir satisfait une chétive

glorieuse de soldat, nous ne songeons plus qu'à nous retirer, et à trouver quelqu'un qui consente à nous débarrasser des biens dont le fardeau nous pèse.

Qué fait alors la Providence ?

Puisant dans notre propre défaillance le secret de faire avorter nos desseins, elle semble entrer dans nos vues et nous exciter elle-même à nous préparer un successeur qui, suivant les illusions qu'elle nous crée, soit à la fois un ami et un tributaire.

Abd-el-Kader, tout armé, sort de cette inspiration du découragement, et ce même Abd-el-Kader, dernier éclair d'une race qui s'éteint, en nous attaquant à l'improviste, nous oblige enfin à poursuivre, l'œuvre glorieuse et féconde que nous allions abandonner. Et c'est ainsi que nous sommes devenus malgré nous, les maîtres de l'Algérie, et que cette magnifique conquête, la plus sérieuse que la France ait jamais entreprise, vogue maintenant à pleines voiles sur une mer de prospérités sans limites.

Intelligence humaine, qu'as-tu fait pour elle ? Rien, moins que rien, puisque loin de l'aider, tu n'as fait qu'en combattre la réussite et protester contre elle jusqu'au dernier moment. Qui ne se rappelle, en effet, sous le dernier règne, ce chœur de cigales budgétaires, qui, alors même que le succès n'était plus douteux, chantait encore sur un mode

plaintif le thème désolé de l'abandon, nous présageant les désastres les plus épouvantables, si nous persistions dans nos funestes projets. Ce chœur lamentable était le dernier écho de nos protestations contre la Providence, et sa persistance aveugle était telle, qu'il n'a fallu rien moins qu'un coup de balai révolutionnaire pour l'emporter.

Mais que sont ces quelques exemples à côté de ceux que l'esprit moderne pourrait invoquer? Tous les faits de l'histoire n'ont-ils pas le même caractère? Du premier feuillet de nos annales jusqu'au dernier, que voit-on, si ce n'est une humanité-enfant, conduite par une Providence qui la protège et la soutient dans le chemin sinueux qu'elle parcourt?

C'est la grande loi qui régit tous nos actes pendant la minorité de notre raison. Presque toujours les efforts que nous dirigeons vers un but, aboutissent à un autre que nous n'entrevoiyions pas, et qui était le seul utile à atteindre. Un conquérant qui veut agrandir son domaine, ne fait que servir l'unité; un ambitieux avide des triomphes de la place publique, travaille à son insu pour la vérité, et tout le long du passé, les plus détestables passions ne servent souvent, qu'à soutenir les bonnes idées et en assurer le triomphe.

L'histoire universelle est à refaire dans ce sens ; mais par une conséquence logique de ses évolutions, l'esprit de l'homme ne pourra l'entreprendre et l'accepter, qu'au moment même où il se sentira affranchi de la tutelle qui le dirige, et qu'il abordera les plages encore lointaines de son indépendance rationnelle.

CHAPITRE VI.

Lois du mouvement de l'esprit humain.

L'esprit humain vient de l'ignorance qui est le néant, et marche d'un pas continu, quoique inégal, vers la vérité absolue qui est Dieu même. Dans cet immense parcours, qui n'est pas sans obstacles, il suit diverses étapes obligées, dont nous aurons plus tard à signaler les caractères :

En l'absence d'un criterium Infaillible, qui permet de juger sainement les choses, beaucoup de penseurs éminents, dépiétés par les ondulations qu'un pareil mouvement présente nécessairement, en sont venus à méconnaître sa direction générale, et le point lointain où elle aboutit. Vico a résumé cette doctrine du désespoir, en représentant ce mouvement par une sorte d'épicycloïde, s'élevant et s'a-

baissant tour à tour, de manière à ne dépasser jamais ni les mêmes hauteurs ni les mêmes abaissements. Guépin, croyant sans doute lui donner une forme plus consolante, l'a comparée à une spirale qui s'éloigne sans cesse de son point de départ, ne prenant pas garde que, s'il parvenait ainsi à l'élever beaucoup, il arrivait, par contre, à l'abaisser tout autant, et que, en fin de compte, il ne lui donnait pour moyenne que son point de départ, c'est-à-dire zéro.

C'est en vain que Condorcet et, après lui, la brillante phalange des socialistes modernes, ont affirmé un mouvement ascensionnel indéfini ; faute peut-être de le bien définir, il n'a encore donné lieu qu'à des interprétations défavorables, et le système de Vico règne encore généralement sur le domaine de la pensée, énergiquement soutenu par la scolastique qui se retrouve en lui.

Il est donc assez uniformément admis que l'esprit humain joue à la bascule à travers les âges, ou mieux, qu'appendu à une sorte de balançoire, il oscille, monte et descend, poussé par le souffle du hasard.

Le fait, tout extravagant qu'il paraisse à l'esprit moderne, ne saurait néanmoins être révoqué en doute, puisque, tout récemment encore, un des

hommes éminents de ce temps-ci, par l'esprit et le cœur, Lamartine n'a pas craint de le défendre et de lui prêter un instant les ailes de son génie. Il est vrai que Pelletan, un des plus brillants champions de l'avenir, n'a pas laissé longtemps sans réplique les assertions découragées du prince de l'harmonie, mais elles n'en restent pas moins comme une preuve manifeste, que les doctrines de Vico sont loin d'être mortes et enterrées.

L'esprit monte et baisse alternativement, cela est incontestable, mais il faut voir comment.

Moïse arrive chez les Juifs, et de leurs tribus de pasteurs il fait un peuple uni par les mêmes lois et les mêmes intérêts. Ces lois sont admirables pour l'époque. En rendant le prêt gratuit obligatoire, et en forçant à la destruction de ses titres, à chaque année sabbatique et jubilaire, elles interdisent l'oisiveté et imposent à tous les membres de la société une sorte de fraternité pratique. Le génie d'Israël s'élançait vers l'avenir, poussé par cette puissante impulsion initiale, et monte jusqu'à son apogée de grandeur, que le règne de Salomon résume. Après viennent les querelles intestines, le schisme des tribus, et descendant les échelons de la gloire, il finit par tomber, malgré les prodiges des Machabées, de désastres en désastres, jusque sous le boisseau de

la malédiction chrétienne. Ce dernier coup, le plus terrible, disperse les membres du peuple comme un souffle de tempête vers tous les coins de la terre, et le privant à la fois du temple et de la patrie, l'efface définitivement de la scène du monde. Ce peuple n'est plus. Mais croyez-vous que son génie se soit éteint avec lui ? Erreur, car chaque Juif, en fuyant, a emporté dans ses bagages, en même temps qu'une malédiction sur sa tête, un talmud sous le bras. Et le génie d'Israël, loin de périr, s'est répandu.

Environ vingt-quatre siècles avant notre ère, dans l'antique Égypte, Ménès, le fondateur de Memphis, groupe autour de lui les éléments d'une civilisation qui, à son tour, va jeter son éclat dans le monde. Cette civilisation est-elle un produit naturel du pays, ou une émanation des lumières de l'Inde ? Ce dernier fait est probable, mais il sera toujours assez difficile de le constater, à cause de la ressemblance que toutes les choses, êtres vivants ou idées, affectent à leur origine. Quoi qu'il en soit, malgré la situation stratégique de l'Égypte, qui la fait le champ de bataille naturel de trois continents, dans leurs agitations géologiques et populaires, son esprit se développe, grandit, et après des fortunes diverses, fournit enfin, du XIII^e au XV^e siècle, la plus brillante partie de sa carrière. Bocchoris résume cette époque mémorable

par son code de lois, et Rhamsès le Grand ou Sésostris, par sa puissance. Mais à partir de ce point culminant, que devient à son tour le génie de ce peuple, que les guerres intestines et l'invasion étrangère déciment périodiquement ? Va-t-il périr étouffé sous les deux couches persanes et éthiopiennes, qui s'épandent comme des laves sur son territoire ? Non. L'esprit de l'Égypte, plus subtil que le fluide électrique, va percer sans effort, ces deux couches de peuples. Il fera mieux, emportant avec lui ce qu'il pourra s'assimiler de leur essence propre, il se répandra au dehors, et sera tout aussi bien accueilli qu'au temps de sa splendeur. Les Ptolémées le recevront avec joie dans les murs d'Alexandrie, d'où un flot arabe le portera plus tard jusqu'aux écoles de Charlemagne, et la Grèce hospitalière lui ouvrira à deux battants ses portiques et son académie.

Sous l'incubation d'Orphée, d'Hésiode, de Solon, de Thalès et autres pères spirituels, cette dernière contrée voit éclore un génie qui lui est propre. Il manifeste pour la première fois dans le monde, un sentiment élevé du beau, et c'est cette circonstance remarquable qui a conduit la scolastique à nous donner ses produits, pour le dernier mot des merveilles humaines. Cette déplorable méprise, qui pèse

encore si lourdement sur nous, a eu exactement pour résultat, ainsi que nous l'avons signalé en son lieu, de nous faire considérer le commencement des choses comme leur fin. Quoi qu'il en soit, le génie de la Grèce monte depuis Thalès et Pythagore, jette en passant sur Socrate un éclat prophétique, inspire Platon, et va enfin se concentrer dans toute sa puissance, sous le crâne d'Aristote, où il atteint son apogée.

La Grèce est envahie, à son tour, Rome lui jette les fers et le despotisme qu'elle impose au monde. C'est bien; mais croyez-vous que l'esprit de ce petit peuple vaincu va disparaître dans la mêlée? En aucune façon. Dans cette lutte inégale de la force brutale, un phénomène imposant va se passer. Le vainqueur, le sabre au poing, se soumettra humblement au vaincu qu'il tient sous son genou, et l'esprit de celui-ci obtiendra sur le premier, une victoire bien autrement mémorable que celle qu'on recueille dans le sang des champs de bataille. Le génie de la Grèce, en effet, envahira Rome et régnera à son tour sur la reine du monde.

Cicéron, Lucrèce, Sénèque; après eux Épictète et Marc-Aurèle Antonin, un esclave et un empereur, qui eurent l'insigne gloire, dans des positions si diverses, de pouvoir être comparés l'un à l'autre; en

un mot, tous les grands penseurs de Rome font naître du germe grec le nouveau génie du *peuple roi*. Celui-ci, comme ses devanciers, après avoir atteint son point culminant dans le siècle d'Auguste, décline au milieu des débauches sanglantes des Césars, et semble sombrer enfin sous les flots de barbares que l'Orient pousse devant lui. Mais gardez-vous encore de croire qu'il va disparaître pour toujours dans cet immense naufrage. Loin de là, avec le livre du Calvaire, ces effrayants nouveaux venus acceptent encore les lois de la ville éternelle, et tout en se faisant chrétiens, tiendront encore à honneur de devenir Romains.

Arrive la grande lutte des pères de l'Église et des hérésiarques, qui prépare la confuse logomachie du moyen âge. Toutes les idées se heurtent, se combattent avec un acharnement qui semble présager leur destruction complète, ou leur retour au chaos. Néanmoins, ne craignez rien pour elles, car les idées ne meurent pas ainsi : la scolastique saura les accueillir toutes, et leur donnant dans ses écoles un semblant de concorde, permettra au temps de les juger ce qu'elles valent et d'en tirer le profit qu'elles comportent¹. En mariant Aristote à la théologie,

¹ Malgré ses justes griefs contre la scolastique, l'esprit moderne

Platon aux pères de l'Église, l'école d'Alexandrie à la cabale, pour les mettre en paix et les pousser à la production, le moyen âge a rendu un service immense à la cause du progrès, dont il est juste de lui tenir compte. Au point de vue où nous nous plaçons, cette époque, frappée par quelques simplistes du sceau de la stérilité, marque au contraire le moment d'une imposante élaboration des éléments anciens, et le point de départ d'une ascension nouvelle de l'esprit humain.

Les voies ainsi ouvertes, Guttemberg dote l'humanité de sa puissante machine, et avec le secours de cette irrésistible locomotive, le mouvement se dessine avec une rapidité jusque-là inconnue. L'esprit de l'homme, qui n'est plus l'esprit de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, mais tout cela à la fois et plus encore, monte de nouveau porté par Descartes, Bacon, Voltaire, Rousseau et tous les princes spirituels qui régnerent du xvi^e au xviii^e siècle, et atteint enfin, à l'extrémité de ce dernier, les régions des tempêtes et des enfantements douloureux.

A cette date mémorable il semble se taire encore, pour laisser parler le canon qui, pendant la grande épopée révolutionnaire et impériale, défend encore

ne saurait méconnaître le service indirect qu'elle lui a rendu dans l'élaboration intellectuelle du moyen âge.

sa cause par des moyens qui lui furent rarement favorables. Mais quand le bruit a cessé, quand la fumée de la poudre s'est dissipée, lui vit-on jamais jeter un éclat pareil à celui dont il illumine le monde? Alors apparaît tout à coup, cette riche pléiade de penseurs, savants, artistes, industriels qui font maintenant la gloire et la prospérité de notre siècle et dont le concours laisse entrevoir à l'esprit humain, la possibilité d'une marche exempte de ces secousses, que l'incertitude des voies passées rendait inévitables.

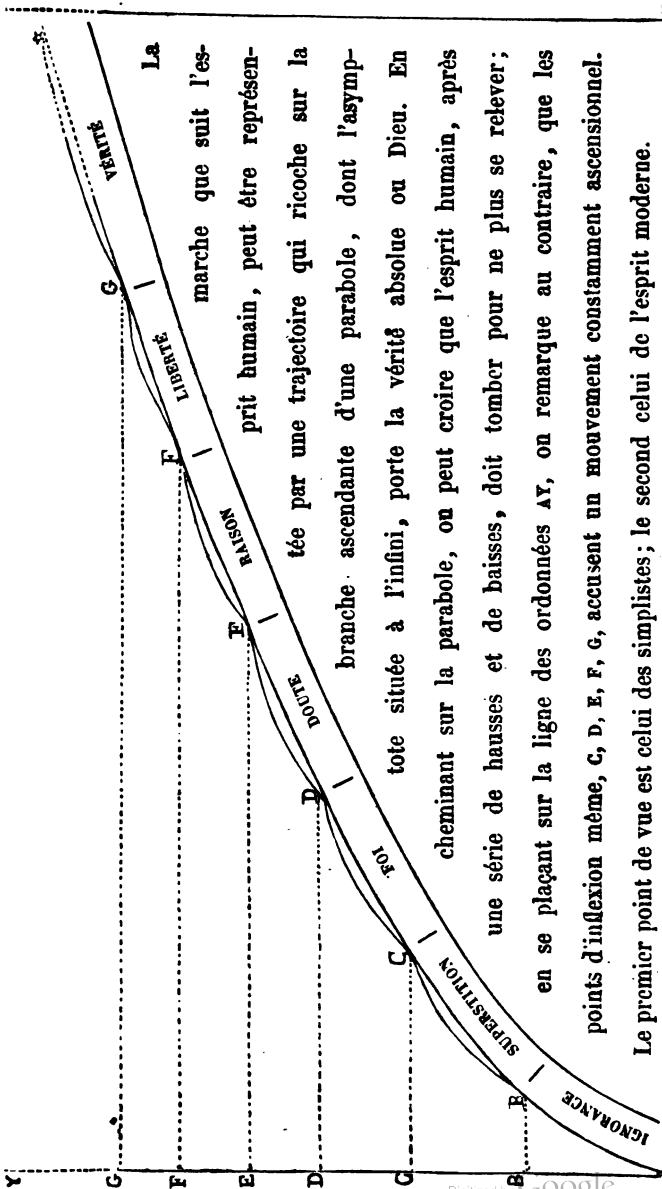
Pour qui donc juge avec l'impartialité et la bonne foi du philosophe, il n'est pas douteux que l'esprit humain ne monte d'un mouvement ondulé, mais certain et continu. Du fond de l'Inde d'où il semble partir, jusqu'au centre de la France où il rayonne à cette heure, dans tout l'éclat qu'il peut déjà produire, on le voit suivre d'un pas sûr et sans s'inquiéter des tempêtes, sa route infinie vers la vérité absolue. *È pur si muove!* disait le grand homme à genoux devant le tribunal stupide qui le condamnait à renier la vérité. Tel est le cri que l'esprit moderne pousse encore, devant les incrédules d'un mouvement bien autrement majestueux et imposant que celui de la terre elle-même.

Supposez une branche ascendante d'une immense

parabole, qui monte sans cesse vers une asymptote située à l'infini¹. Sur cette asymptote placez la vérité absolue, Dieu lui-même. Imaginez en outre, une trajectoire qui suit, en ricochant, cette branche de parabole, et dont les ricochets, en diminuant d'amplitude, avec le temps, finissent par permettre de la confondre avec celle-ci, vous obtiendrez ainsi une image du mouvement de l'esprit humain. Les ondulations de la trajectoire en représenteront exactement les phases d'élévation et d'abaissement, de splendeur et d'éclipse, qui ont dérouté tant de penseurs, et la direction inflexible de la parabole en garantira la marche continue et certaine, vers le but infini que cette courbe poursuit elle-même. Un observateur qui suivrait ce mouvement sur la parabole, et le jugerait par suite, d'après les apparences relatives, ne manquerait pas de dire que l'esprit humain, après avoir plané à certaines hauteurs, menace de tomber tout-à-fait, pour ne plus se relever. Mais celui qui placé sur la ligne des ordonnées cheminerait avec elles, étudiant attentivement les variations qu'elles subissent, affirmerait, au contraire, que ce mouvement est en définitive constamment ascensionnel, et que ses yeux,

¹ Voir la planche ci-contre.

DIEU, VÉRITÉ ABSOLUE, ASYMPTOTE SITUÉE À L'INFINI.



REPRÉSENTATION GRAPHIQUE DE LA MARCHÉ DE L'ESPRIT HUMAIN.

qui le lui montrent ainsi, ne le trompent pas ¹.

La différence de ces deux points de vue explique la différence des appréciations, si radicalement opposées, qui divisent encore les penseurs à ce sujet. Les uns se plaçant sur la parabole, nient formellement l'ascension et proclament même l'abaissement ; les autres, se mettant sur la ligne des ordonnées, frappés de leur augmentation graduelle, soutiennent, avec raison, l'opinion contraire. *L'Esprit moderne* après avoir essayé des deux points de vue, trouve, dans la variété des aspects qu'ils présentent, le secret de cette contradiction et la certitude de sa fin prochaine. Je viens de l'ignorance, se dit-il, et marche vers la vérité absolue, seul but digne de moi et de celui qui me pousse : *è pur si muove!* Bientôt aucune voix n'osera le nier.

¹ Le lecteur, pour peu qu'il soit géomètre, comprendra sans peine pourquoi j'ai choisi une parabole de préférence à une hyperbole, pour représenter le mouvement de l'esprit humain.

La parabole pouvant être considérée comme ayant une asymptote parallèle à son axe, et située à l'infini, convient évidemment mieux à la représentation dont il s'agit, que l'hyperbole dont l'asymptote est toujours visible, et côtoie, en quelque sorte, constamment sa courbe.

La vérité absolue ou Dieu, toujours invisible, et incessamment approchée par l'esprit humain, sans être jamais atteinte, est évidemment mieux placée sur la première de ces deux asymptotes que sur la seconde.

CHAPITRE VII.

Des forces qui dirigent le mouvement de l'esprit humain.

Pour qu'un système quelconque qui se meut, marche d'un mouvement uniforme, il est indispensable que les forces qui le sollicitent en avant, soient suffisamment modérées dans leur action, par celles qui le retiennent en arrière. La Providence, qui nous conduit encore comme des enfants que nous sommes, n'a eu garde de méconnaître ce principe essentiel de mécanique rationnelle, dans la mécanique sociale qu'elle dirige.

L'immense majorité des hommes passent leur vie, les uns uniquement occupés à ne pas mourir, les autres ne songeant absolument qu'à satisfaire de leur mieux l'ambition et la cupidité qui les animent, sous les milles formes que ces odieuses passions se

manifestent en eux. Les premiers, par la faute des circonstances, les seconds, par leur propre faute, vivent au jour le jour, ne voyant de sérieux dans le monde entier, que leurs propres affaires, et ne s'inquiétant pas plus d'où ils viennent que du point où ils vont, dans la voie de nos destinées générales. Ces derniers ont eu un patron célèbre qui s'appelait Louis XV, et qui a résumé d'un mot, ainsi que c'était le devoir de sa charge, la doctrine ésotérique de ses nombreux adhérents : « après nous le déluge, » a-t-il dit, et rien de plus clair n'a été prononcé depuis cette parole du maître. Quoi qu'il en soit des nuances qui séparent les deux catégories de ces hommes, toujours est-il que leur réunion constitue la grande masse inerte qu'il s'agit de faire mouvoir, et que c'est sur elle que s'épuisent incessamment les efforts des penseurs.

Parmi ces penseurs, il en est de deux sortes : les uns regardent l'avenir, les autres le passé. Les premiers poussent en avant, les seconds tirent en arrière, et c'est la résultante de ces deux forces contraires, variables suivant les temps et les circonstances, qui, en fin de compte, dirige le troupeau compacte des inertes. Un penseur, dans quelque sens qu'il agisse, pourvu qu'il soit de bonne foi (car l'absence de bonne foi exclut toute bonne ac-

tion), est donc un agent utile de ce grand mouvement, et mérite la considération publique. Si celui qui pousse en avant, en effet, en est le promoteur direct, il ne faut pas oublier que celui qui le retient en sens contraire, ne sert en définitive qu'à le modérer, et que sans lui les accidents seraient inévitables. Ces deux ordres de penseurs, loin de se maudire, ainsi qu'ils le font encore de nos jours, quoique avec moins de passion qu'autrefois, doivent donc au contraire s'apprécier et s'aimer comme les associés d'une œuvre commune. C'est sur ce terrain de paix et de justice que l'esprit moderne les appelle dès à présent, et l'heure n'est pas éloignée où cet appel sera entendu. Déjà, en Angleterre, dans un ordre inférieur d'idées, en politique, on admet l'opposition comme une force nécessaire du gouvernement, et on consacre son caractère officiel et indispensable par cette désignation naïve : d'opposition de la reine. En France, où le débat s'agite dans des régions plus élevées, on acceptera bientôt, comme d'une utilité aussi évidente, l'opposition même du progrès.

Les inertes marchent donc ballottés entre deux forces contraires, qui se disputent la direction de leur mouvement; et aussi loin qu'on remonte dans les temps, on retrouve les traces de cette lutte.

Quand l'une d'elles semble trop l'emporter sur l'autre, un secours inattendu vient en aide à celle qui succombe, et l'équilibre relativement nécessaire se trouve à l'instant rétabli. Dans les moments de crise solennelle, les inertes eux-mêmes se divisent en deux camps opposés, et prenant parti, les uns pour l'avenir, les autres pour le passé, une bataille terrible s'engage entre eux, avec la prétention de tout résoudre. Mais hélas! comme la plupart des batailles, le résultat qu'elle obtient ne ressemble guère à celui qu'on attendait d'elle, et quand elle a cessé, la grande lutte spirituelle recommence sur la voie qu'elle a ensanglantée.

Quand l'esprit de Rome menace d'arrêter le monde dans un cloaque impur, l'esprit chrétien rayonne du Golgotha, et lui montre une nouvelle route. Ces deux forces luttent alors, avec des chances contraires, à qui dirigera le mouvement. Les inertes, longtemps indifférents, comprennent que leur intervention devient enfin nécessaire dans un débat dont ils sont l'objet, et se divisant, les uns, sous le labarum de Constantin, les autres, sous la bannière de Maxence, une rencontre solennelle les réunit sous les murs de Rome en masses acharnées. Le labarum triomphe et avec lui l'esprit nouveau. Celui-ci obtient alors une prépondérance marquée dans le

mouvement. Sous le nom de folie de la croix, son accélération inquiète, et Julien l'Apostat croit devoir se placer du côté des forces retardatrices qui font pour le moment défaut. Après lui viennent les hérésiarques qui essayent de contrebalancer la puissante poussée des Pères de l'Église, et dont les tiraillements commencés par saint Augustin et Pélasge, auront un jour pour continuateurs éloignés Jansénius et Molina.

Cependant les apôtres du Christ, devenus papes, se proposent de retenir à leur tour l'impulsion rapide qu'ils ont communiquée au monde. Suivant, en cela, une alternance dont les exemples sont nombreux, d'accélérateurs qu'ils étaient, ils deviennent retardataires. Luther sort impétueux et provocateur de cette évolution inattendue, et une nouvelle lutte s'engage. Les inertes s'en mêlent encore, et la terre n'offre plus que le spectacle douloureux d'insensés qui s'égorgeant au nom d'un Dieu de paix et d'amour.

Le calme à peu près rétabli, que voyons-nous encore? Les enfants de Loyola aux prises avec ceux de Luther, et conduisant le monde à l'aide de la résultante de leurs efforts contraires. Ces deux tendances opposées, prenant des proportions plus grandes, finissent par se résumer, la première

dans l'Église, la seconde dans la philosophie, et c'est encore entre ces deux phares lumineux, que la masse des inertes roule sa destinée sans la comprendre. La philosophie montre l'avenir, l'Église éclaire le passé : l'une pousse au progrès, l'autre au respect de la tradition, de la chose établie; toutes deux ont leur raison d'être, et leur rôle assigné dans les desseins de la Providence. La seconde résiste à la première et ne lui cède que devant l'évidence scientifique; elle fait bien. Car elle oblige par là sa rivale à ne marcher qu'à pas certains et à préparer, à son insu, l'étape lointaine où elles se donneront enfin le baiser fraternel.

Qu'est-ce que la Révolution française, dont le récit nous fait encore tressaillir comme si nous n'avions pas fini d'y jouer notre rôle? Un incident mémorable de cette lutte incessante entre les forces directrices, où les inertes, poussés par leurs intérêts et leurs instincts, ont donné avec cet acharnement, dont les traces sanglantes ne se lisent que trop dans l'histoire du passé. Seulement elle a cela de remarquable, qu'en faisant table rase des obstacles matériels qui encombraient les voies de l'avenir, elle a définitivement assuré la marche de l'esprit humain, et inauguré une prépondérance marquée

de la force qui le pousse sur celle qui le retient. Voilà, avant tout, son immense conquête. Elle a donné au livre une puissance inconnue, et créé le journal, premier germe de la communion spirituelle de tous les peuples. Comment le mouvement pourrait-il maintenant non pas s'arrêter, mais seulement se ralentir ? La force retardatrice passera donc bientôt à l'état de modératrice, et c'est sous ce titre conciliateur que l'esprit moderne se plaît déjà à la saluer.

Émile de Girardin se fait le champion de la liberté absolue, de Maistre soutient le principe contraire. Que deviendrait la société, si l'un de ces deux lutteurs, remportait sur l'autre une victoire définitive ? Je ne sais, mais il me semble qu'il y a lieu de penser qu'elle ne serait pas à son aise. Leur débat vaut donc mieux que le triomphe exclusif de l'un sur l'autre, et bien que mes sympathies me portent vers le premier, puisque je suis de l'avant-garde, je n'en accueille pas moins le second, avec cordialité, s'il est de bonne foi.

Je n'ai jamais eu du goût pour le capuchon ; et pourtant je ne puis voir passer dans la rue un enfant dérivé de saint François d'Assise, un simple capucin, traînant sa lourde enveloppe de bure sur son cothurne éculé, sans éprouver le secret désir de lui

donner l'accolade fraternelle. Pourquoi cet homme, généralement si peu sympathique aux passants, éveille-t-il en moi cette mystérieuse sympathie ? pourquoi ? Parce que depuis ses pieds nus, jusqu'à sa tête rasée, ce capucin ne cesse de proclamer qu'il croit sincèrement à quelque chose, et que, comme moi, il est une des innombrables forces qui produisent et régularisent le mouvement de la pensée. Dans la grande famille spirituelle il est donc mon frère, et c'est pourquoi je voudrais l'embrasser.

Oui, quel que soit le camp où il combat, la manière qu'il suit, capucin ou philosophe, catholique ou luthérien, janséniste ou moliniste, dans les régions calmes de l'abstraction, comme dans l'arène brûlante de la politique, tout penseur de bonne foi est un agent utile de l'œuvre providentielle, mérite comme tel notre sympathie et, suivant le cas, notre concours.

Dans la théologie de Zoroastre, les deux principes opposés, Ormuzd et Ahriman, le bien et le mal, après avoir longtemps ballotté le monde, finissent par se réconcilier en Dieu, et à poursuivre en commun la réalisation de ses décrets. Cette inspiration prophétique du révélateur de l'antique Arie, donne l'idée de ce qui arrivera un jour entre les deux forces contraires qui se disputent le domaine des intelligences. Les

conquêtes incessantes de la science, les rapprochant d'une manière continue, elles en viendront insensiblement, d'abord, à la reconnaissance de leur utilité réciproque, et enfin, à une réconciliation complète sur le terrain de la vérité absolue. A ce moment, encore fort éloigné, il faut en convenir, il n'y aura plus ni forces accélératrices, ni forces retardatrices agissant avec peine sur la masse des inertes, mais une force unique, la science, tempérée par l'expérience, et le mouvement de l'esprit humain s'accomplira dès ce moment sans secousse.

Pauvre penseur irrité qui en veux à ton voisin, parce qu'il n'est pas du même avis que toi, tu me trouves absurde sans doute? Eh bien! tant mieux, ami, car à côté d'un accélérateur comme je puis l'être, il est bon qu'il se trouve un retardataire comme toi. Seulement trouve-moi absurde sincèrement, c'est tout ce que je te demande pour te tendre une main fraternelle. Est-ce trop exiger?

Paix aux hommes de bonne volonté, a dit l'Écriture; paix aux hommes de bonne foi, ajoute l'esprit moderne, car ce sont eux précisément qui préparent la paix.

CHAPITRE VIII.

Évolutions de l'esprit humain.

Après avoir exposé la loi du mouvement de l'esprit humain et analysé les forces qui le dirigent, il devient nécessaire d'indiquer les phases qu'il traverse, ou, si l'on aime mieux, les évolutions qu'il accomplit dans sa marche ascendante. Ce sera, en d'autres termes, signaler les étapes de son imposante route, ainsi que nous avons promis de le faire.

L'esprit humain, dans son mouvement ascensionnel vers l'infini, passe par sept échelons qui doivent être caractérisés de la manière suivante :

IGNORANCE. . Existence embryonnaire. Point de départ.

SUPERSTITION. }
FOI. } Deux degrés de l'enfance.

DOUTE . . . Adolescence. Évolution pivotale.

RAISON. . . } Deux degrés de la virilité.
LIBERTÉ. . . }

VÉRITÉ. . . Maturité. Avec Dieu pour asymptote.

Définissons maintenant chacune de ces phases, et essayons de reconnaître celles qui ont déjà été parcourues.

Mais une observation préliminaire est tout d'abord à faire. Il ne faut évidemment pas s'attendre à trouver dans l'analyse des faits, les sept phases dont il s'agit, superposées les unes sur les autres, avec cette netteté de séparation qui caractérise les couches stratifiées du globe. D'après la manière dont le mouvement s'opère, il n'en saurait être ainsi. Quand les penseurs les plus avancés sollicitent la masse des inertes à les suivre dans la région supérieure qu'ils entrevoient, ceux-ci occupent naturellement une position inférieure, et les retardataires qui les retiennent se trouvent encore plus bas. Il en résulte que chaque phase est toujours un peu mêlée par les éléments de celle qui la précède et de celle qui la suit. Il faut remarquer en outre, que les deux nuances de l'enfance, comme celles de la virilité, ont naturellement entre elles de nombreux points de con-

tact, car la foi procède de la superstition, à peu près comme la liberté de la raison. Ceci posé, nous pouvons rentrer dans le cœur de l'analyse de ces phases, en suivant l'ordre de succession que leur tableau représente.

§ 1. — L'IGNORANCE.

Son nom seul dit ce quelle est : le commencement, le vide absolu, une disposition à tout accepter. Les premiers hommes sortis des matrices de la nature, ou, dans un langage plus relevé, sortis des mains de Dieu, en sont tous à ce point lointain de départ. Leur esprit ignore toutes choses, mais il est doué de la faculté d'observer et de déduire. Aussi n'en restera-t-il pas longtemps là ; le premier phénomène naturel qui se manifesterà devant lui, sera pour cette faculté l'occasion de le tirer du néant et de lui faire exécuter son premier pas.

§ 2. — LA SUPERSTITION.

L'enfance a un penchant irrésistible pour le merveilleux. En s'étudiant soi-même, suivant la méthode du vieux philosophe Thalès, qui n'en trouverait la

preuve dans les premiers souvenirs de sa vie?

Tout petit, quand je disais mes prières, j'avais remarqué que mon corps subissait, après quelques instants, une oscillation involontaire sur mes genoux. Frappé de ce phénomène, pourtant bien naturel, mon imagination enfantine se mit à trotter pour en trouver une explication satisfaisante. Cette explication ne se fit pas longtemps attendre.

Quand je faisais ma prière au bon Dieu, qui donc pouvait avoir intérêt à la contrarier? évidemment le diable qu'on me représentait comme son ennemi personnel. C'était donc lui, à ne pas en douter, qui me poussait ainsi par les épaules pour m'empêcher d'accomplir un devoir religieux qui l'irritait. En vain ma mère, à qui je contai ma découverte comme une merveille de conception, voulut-elle y substituer l'explication beaucoup plus rationnelle de la fatigue; peine inutile! Pour ne pas la contrarier je fis semblant de la croire, mais je n'en persistai pas moins dans mon idée, et pour faire une bonne niche au démon, il m'arriva souvent de m'appuyer contre mon lit afin de le gêner dans ses poussées, et de me donner ainsi la joie d'un petit triomphe sur lui.

Toute l'enfance est ainsi faite, et l'homme à sa naissance intellectuelle doit présenter nécessairement les mêmes caractères; se jeter à corps perdu

dans le merveilleux et repousser tout ce qui a une apparence de raison.

A l'origine des choses quels sont les phénomènes qui le frappent tout d'abord? la nuit et le jour, que la terre en tournant fait tour à tour sur lui; la première l'épouvante, le second le remplit d'admiration. Avant que les siècles aient passé sur son entendement, comment fera-t-il pour s'expliquer ce mystère qui l'agite, et dont le plus faible effort de raison pourrait lui donner le secret? Il supposera qu'un être qui n'est pas lui, enfante les ténèbres, et qu'un autre être, tout aussi merveilleux, produit le jour. Il appellera le premier le génie du mal, le second le génie du bien, et ses deux premiers dieux seront ainsi trouvés; l'un terrible, l'autre bienfaisant.

Il est, en effet, difficile de donner un autre point de départ aux conceptions du génie humain, usant, pour la première fois, de la faculté d'observer et de déduire. Toutes les religions, à leur commencement, ont dû évidemment se résumer en ces deux sentiments opposés : peur des ténèbres et glorification du jour; la première prière et le premier cantique ne peuvent dater que de là.

Plus tard le tonnerre gronde; qu'est-ce encore que ceci? Un dieu nouveau qui se fait connaître; vite un autel pour lui, où on puisse l'implorer et surtout

l'apaiser. — Un torrent déborde et emporte les premières huttes insoucieuses des règles de Vitruve ; c'est encore un Dieu qui a produit ce désastre et qui demande à se faire connaître. — Un crocodile sort du fleuve et dévore un pauvre enfant égaré sur ses bords : en voici un autre. — Un arbre voisin donne généreusement ses fruits et son ombre à ceux qui l'approchent : peut-on faire moins que de l'adorer ?

Mais où donc s'arrêtera l'esprit humain lancé dans cette direction ? Nulle part. Il ira toujours divinisant tout ce qui lui fait peur, tout ce qu'il admire, tout ce qu'il ne comprend pas. Avec le secours de poètes tels que Linus, Orphée, Homère, Hésiode, il finira par entasser dans l'Olympe un effectif de 30 mille dieux, parmi lesquels il comptera un dieu qui préside à la prostitution, un autre à l'ivrognerie, un autre — philosophe retiens ton rire — un autre enfin, qui préside à la chaise percée !

Arrivé à cette limite extrême de ses enfantements *divins*, le génie humain se tiendra-t-il au moins pour satisfait ? Nullement. Craignant d'avoir encore oublié quelque matière divinisable, il poussera la précaution jusqu'à ouvrir au Capitole un temple particulier pour les dieux inconnus ! et alors sera parachevé le grand édifice de la phase de superstition qui nous occupe.

Mais à peine fini, il commencera à se détruire de

lui-même. Bientôt les augures ne pourront plus se regarder sans rire : quand les poulets sacrés ne voudront pas manger pour annoncer la victoire, on les jettera à l'eau pour les faire boire : un Jupiter qui court les filles comme un polisson, et une Vénus qui poursuit les garçons comme une drôlesse de mauvais lieux, finiront par dégoûter les plus intrépides païens : une réaction se produira et l'esprit humain, indigné de ce gâchis olympien, menacera de balayer ses 30 mille dieux et de s'en tenir à un seul, qui sera l'ancien Jupiter devenu Maximus, suffisamment revu et surtout corrigé. Ce sera le commencement d'une évolution nouvelle et supérieure.

§ 3. — LA FOI.

En jetant les regards en arrière, dans les profondeurs de l'histoire, on remarque au voisinage de Jérusalem, sur un petit mamelon dénudé, un gibet sur lequel est cloué un pauvre homme, entre deux voleurs de grand chemin. Ce pauvre homme, c'est le Christ ; ce gibet, c'est la croix. Il était fils d'un ouvrier, et avec quelques ouvriers comme lui, n'ayant d'abord pour partisans que des gens sans aveu, esclaves échappés et filles perdues, il a conquis le monde, et

est devenu son Dieu ! Par quel moyen, ce miracle qui dépasse en merveille tous ceux que l'imagination a rêvés, a-t-il pu s'accomplir ? Il s'est accompli par la foi !

Ce miracle étonne sans doute. Mais quand, dans la pénombre d'une ogive, j'entrevois l'image sanglante de ce Christ ; que mon cœur attendri, évoque le souvenir de cette scène terrible, où la force brutale l'assassine, tandis qu'il l'a béni et lui pardonne, je conçois tout. Après un pareil sacrifice, tout homme qui dans ces temps reculés ne comptait pas parmi les fauves, ne pouvait éviter de mourir, à son tour, pour celui qui était mort pour lui, et la lassitude des bourreaux devait assurer le triomphe des victimes. Madame Dorval pleurait quelquefois de regret, en songeant qu'elle n'avait pu vivre dans ces temps de saint enthousiasme et que, comme la Madeleine, elle n'avait pu arroser de parfums les pieds du Sauveur, et les essuyer après avec ses cheveux. Quoi de plus naturel que ses larmes ? Quant à moi, le l'avoue, il m'arrive souvent, sous les voûtes du temple, d'éprouver des attendrissements involontaires devant les deux bras ouverts de celui qui s'est fait crucifier pour moi, il y a tantôt deux mille ans. J'en demande bien pardon au R. P. Liguori, mais souvent la messe finit, que je n'ai pas eu le temps de songer à autre

chose qu'à lui, et au drame sanglant où il a péri, bien que cet événement soit déjà fort ancien.

La foi, toute merveilleuse qu'elle est, se présente donc, quand on y réfléchit sincèrement, comme une chose naturelle. Si l'impulsion du Calvaire n'avait pu ébranler le monde, c'est que le monde n'aurait eu aucun élément de vie, et Dieu ne pouvait avoir voulu le créer ainsi. Aussi voyons nous tout à coup cette force nouvelle, prendre des proportions formidables et tout conduire, depuis l'homme qui ceint le diadème jusqu'à celui qui traîne les fers.

Après avoir envahi les trônes, la foi songe à s'en créer un à son tour qui les domine tous; la papauté remplace l'apostolat évangélique, et les deux bras du vicaire du Christ, qui ne devaient s'ouvrir que pour bénir et pardonner, ne savent bientôt plus que maudire et forger des instruments de torture. Grégoire VII pousse le premier la foi dans cette route ténébreuse qui conduit au carrefour sanglant de tous les crimes. Les excès des papes font bientôt oublier ceux des Césars, et soulèvent contre eux peuples et princes indignés. Les Albigeois, dès la fin du XII^e siècle, secondés par le comte de Toulouse et le vicomte de Béziers, commencent cette lutte terrible qui pendant si longtemps doit épouvanter la terre. Un légat d'Innocent III arrive devant

Béziers, y fait massacrer soixante mille habitants, et confie aux trompettes vengereuses de l'histoire ce mot que Néron lui eût envié : « Tuez tout le monde, Dieu saura bien reconnaître les siens ! »

Cette justice sommaire du représentant de la mansuétude chrétienne n'était pas de nature à mettre fin au débat. Si les Albigeois entraînent dans leur extermination les enfants inoffensifs de Pierre de Vaux, voici venir les formidables phalanges que le sang de Jean Huss fait surgir de tous les coins de la Bohême. Vingt ans de batailles acharnées recommencent. Après des fortunes diverses, les hussites sont enfin vaincus à Bœmischbrod. Leur défaite sera-t-elle au moins le signal d'une ère plus calme ? Nullement. Sur les ossements blanchis de tous ces exterminés, Luther va faire entendre sa formidable protestation et incendier de nouveau l'Europe.

Mais quand donc finira cette épouvantable lutte qui menace de tout engloutir ? Suivez-la attentivement dans l'histoire. Elle aura un temps d'arrêt au commencement du xvi^e siècle aux diètes de Nuremberg et de Spire, un autre à la fin de ce même siècle, à l'édit de Nantes. Un roi devenu bigot voudra pour racheter ses crimes la rallumer un jour, espérant par là obtenir le pardon du ciel et sauver son âme ; mais il n'y aura plus là qu'une affaire de

bourreaux et de victimes. Le torrent révolutionnaire l'éteindra enfin pour le repos du monde, mais non sans lui laisser quelques étincelles dont les lueurs sinistres reparaitront au commencement de notre propre siècle, à la chute de l'édifice impérial qui en décore l'entrée.

Qu'est-ce que tout cet héroïsme de martyrs, cette fureur de bourreaux, ce mélange confus d'humilité et d'orgueil, ces luttes terribles où chaque bannière se croit bénie par Dieu, où chaque victime qui tombe espère monter au ciel ? qu'est-ce en un mot que cette tempête de sang dont les derniers flots viennent à peine d'expirer à nos pieds ? C'est le règne de la foi sur la terre.

Quelques penseurs plus préoccupés de la question politique que de la question spirituelle qui les enveloppe et les domine toutes, ont cru voir dans les hérétiques des premiers âges et les protestants des derniers siècles, les précurseurs d'une ère de liberté, objet de leurs rêves incessants ; il n'en est rien. Tous les hérétiques depuis Ebbion, Novatien, Manès, Arius, Pélage et tant d'autres, jusqu'à Pierre de Vaux, Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, Zwingle, Calvin et Luther, enfin, le plus retentissant de tous, ne sont que les hommes de foi, combattant et mourant pour la foi, telles qu'ils la comprennent ;

s'anathématisant et se brûlant même les uns les autres, ainsi que Calvin le fit à Servet. L'esprit moderne ne saurait reconnaître en eux les apôtres de la calme et majestueuse liberté qu'il entrevoit dans l'avenir. L'homme qui croit que Dieu est avec lui et qu'il l'autorise à tuer son frère parce qu'il ne pense pas comme lui, exagère la foi dans ses conséquences les plus extrêmes, mais ne ressemble en rien à un homme libre. Essayez de mettre Luther sous la tiare, et vous verrez si vous obtiendrez autre chose qu'un Hildebrand; prenez un routier du moyen âge qui, s'en allant en Palestine, grillait en passant un juif pour obtenir du ciel le pardon de ses méfaits, transformez-le en huguenot, et à quelques siècles de là, il vous brûlera un papiste avec la même tranquillité d'âme et dans le même but.

Tous les terribles acteurs de ce long drame sont donc les mêmes. Ils prétendent tous à l'infailibilité de leur foi et rêvent au nom de Dieu, auquel ils croient complaire, l'extermination de ceux qui le comprennent autrement. Rien de terrible comme l'homme qui croit le ciel de son côté, car tous les crimes, depuis le massacre d'une ville jusqu'à l'assassinat du souverain, lui paraîtront justifiés par la grandeur de la cause qu'il défend. Cet homme pourra bien être martyr après avoir été bourreau,

mais jamais dans ces deux alternatives sanglantes il n'aura un souffle pour la liberté.

Le règne de la foi, sorti pur des sources du Calvaire, puis ensanglanté par les passions aveugles de l'enfance humaine, vient à peine de finir. Ses produits les plus purs restent en nous, car rien de bon ne saurait se perdre, mais ses excès et le dédale de ses contradictions ont préparé la voie à la phase du doute, où l'esprit humain s'agite encore à l'heure qu'il est.

§ 4. — LE DOUTE.

Quand on sort du collège, on s'imagine, entre autres naïvetés dont on est farci, que le doute vient en ligne directe de Pyrrhon, qui figure, en effet, dans l'inventaire philosophique comme le chef des sceptiques de la Grèce. Il n'en est absolument rien. Pyrrhon était un honnête citoyen d'Elis dans le Péloponèse, qui n'avait adopté le doute que pour exercer plus commodément ses fonctions de grand prêtre qui, comme chacun sait, avait l'inconvénient d'être en butte à une foule de questions indiscrètes. En éventrant son mouton pour voir ce que ses entrailles pouvaient prédire, il se contentait de répondre à

l'intéressé : Voilà ce qui arrivera à coup sûr, à moins que ce ne soit tout le contraire. Or, comme les oracles de son temps, depuis celui de Dodone jusqu'à celui de Cumes, n'avaient pas d'autre langage, il passa lui-même pour un oracle en se moquant de tout le monde, et eut des disciples très-fervents. C'était évidemment un homme de beaucoup d'esprit, mais ce serait singulièrement exagérer son importance que de lui attribuer la moindre paternité dans le doute de notre temps.

Ce doute, ainsi que nous venons de le voir, a été apporté par le flot irrésistible des événements. Nul n'aurait pu l'arrêter, ses destins devaient s'accomplir comme une crise de croissance, salutaire quoique douloureuse.

Michel Montaigne est le premier qui, chez nous, osa être lui-même et douter franchement de ce qui lui paraissait incompréhensible. Cette hardiesse apparaissant tout à coup au milieu des luttes de la foi qui ensanglantèrent le xvi^e siècle, ne put manquer d'exercer une heureuse influence. Mais ce n'était là que le premier bruit de la trompette annonçant le réveil. Bientôt arrivent après lui, des princes plus puissants et dont les manifestations souveraines auront une bien autre portée. Bacon en Angleterre et Descartes en France, le premier, en poussant à

la réforme de l'entendement humain, le second, en proclamant le doute comme le meilleur instrument d'investigation, imprimant enfin aux penseurs un élan énergique dans la direction nouvelle qui s'offre à eux. De tous les coins de l'Europe des adhérents nombreux leur arrivent, et quand leurs masses compactes commencent à réclamer un chef, Voltaire surgit au milieu d'eux et reçoit le sacre de leurs acclamations unanimes.

Après Aristote et bien au-dessus de lui, voici le plus puissant souverain spirituel que l'humanité ait reconnu. Sans cette université, ce parlement, ces massiers, cette maréchaussée, qui se firent les soutiens du premier, il a conquis le monde des esprits et a régné sur lui pendant près d'un siècle. A cette heure même son influence n'est pas éteinte, et tandis que deux cent mille exemplaires de ses œuvres rayonnent dans tous les coins de l'Europe, le génie de la France, les penseurs étrangers nous appellent les enfants de Voltaire, comme si nous ne formions qu'une immense tribu dont ce grand homme serait le patriarche. Ses excès sont connus ; la chaleur de la lutte l'a souvent entraîné trop loin, mais l'esprit moderne ne saurait oublier la victoire mémorable qu'il a remportée sur les abus criminels de son temps, et que c'est de lui que datent les premières

lueurs d'indépendance rationnelle qui aient éclairé l'enfance humaine.

Sans méconnaître les services que la philosophie abstraite a rendus à l'esprit humain, on est cependant forcé de constater que son œuvre pratique a été très-bornée et qu'elle n'a pas eu sur les masses une influence appréciable. Le sensualisme de Locke et de Condillac, le septicisme de Berkeley et de Hume, le criticisme de Kant et de sa nuageuse école, le dogmatisme des spiritualistes divers, ont sans doute orné de quelques fruits, le vaste musée de nos connaissances, mais on chercherait en vain dans tous ces systèmes, une préoccupation sérieuse des destinées réelles de l'homme. Engoués outre mesure des subtilités nébuleuses de l'esprit, et de ce qu'on pourrait nommer la physiologie des quintessences, ils oublient presque complètement les questions vitales dont la solution importe autant au présent qu'à l'avenir. C'est ce qui explique pourquoi les travaux de tant de philosophes éminents ne sont jamais sortis de l'enceinte des bibliothèques pour s'infiltrer dans le corps social et servir à son alimentation spirituelle. C'est ce qui fait comprendre, en même temps, la sympathie ardente, le retentissement immense que l'œuvre de Voltaire et de son école ont obtenu dans le monde. Le génie audacieux

qui travaillait avec une hardiesse, jusque-là sans exemple, à l'anéantissement de toutes les tyrannies dont le peuple souffrait, devait nécessairement obtenir, dans cette voie féconde, le plus glorieux succès qui ait jamais récompensé un homme. Aussi bien qu'il n'ait pas créé de philosophie dans le sens étroit que l'école prête à ce nom, il n'en reste pas moins un des plus grands philosophes qui aient éclairé le monde. L'esprit moderne toujours respectueux et reconnaissant envers ses ancêtres, n'a garde d'oublier les services éclatants qu'il a rendus à sa cause, et mêlant sa voix à celle du dernier siècle, reconnaît en lui le puissant souverain du doute et le premier apôtre sérieux de la vraie liberté.

Après lui et sous l'impulsion irrésistible qu'il avait imprimée aux esprits, éclate le cataclysme régénérateur de notre révolution, et alors reparaît sur l'arène brûlante des passions politiques, comme une lueur sombre de cette foi déjà éteinte, et qui semble, dans un autre ordre d'idées, renouveler les luttes terribles dont la terre a gémi. Pour quelle cause luttaient, au fond, ces géants du comité du salut public, dont un rideau de sang obscurcit encore les images, si ce n'est pour conquérir, parmi les hommes, cette république de paix et d'amour annoncée par l'Évangile? Mais cette œuvre n'était pas

de leur temps, et comme le martyr de Sainte-Hélène, dans sa tentative d'unité européenne, ils devaient échouer. Les efforts désespérés de ces puissants accélérateurs n'en ont pas moins servi à déblayer la route que d'insurmontables obstacles semblaient arrêter en ce point, et ce sera leur éternelle gloire d'avoir par là assuré les voies de l'avenir.

Maintenant la crise passée, le doute aura-t-il disparu avec elle? En aucune façon. Nous allons le voir reparaitre, plus fort, plus puissant que jamais, mais entrer, en même temps, dans une direction nouvelle qui permet d'entrevoir la fin prochaine de son règne tourmenté.

Descartes avait posé en principe le doute méthodique; il était réservé à un homme de génie de notre temps d'aller encore plus loin.

Un commis aux écritures, un humble sergent de boutique, comme il s'appelle lui-même, Ch. Fourier, frappé des contradictions sans nombre dans lesquelles l'esprit humain ne cesse de s'agiter, osa proclamer, lui, au début de ce siècle, le principe encore plus hardi de l'écart absolu. Tout le passé m'atteste que ceci est blanc; eh bien! avant de le prendre pour tel, voyons si, par aventure, il ne serait pas noir. Telle est, dans toute sa simplicité, la méthode de ce penseur éminent. Ce point de départ et sa confiance

absolue dans les plans de la Providence, donnent le secret de ses merveilleuses conceptions sociales, que le dévouement enthousiaste de Victor Considérant, le brillant chef de ses disciples, a vulgarisées par le monde.

C'est donc par le doute le plus radical qu'on puisse imaginer, que le génie de Fourier, au milieu de hardiesses sans nombre, est parvenu à jeter les bases de l'autonomie humaine, telle qu'elle se réalisera un jour, sous l'action incessante de l'attraction passionnelle. Le vaste troupeau des simplistes, s' imagine naïvement que son œuvre est perdue sans retour, parce que le drapeau de son école, abattu dans nos tempêtes politiques, ne flotte plus à leurs regards. C'est comme s'ils pensaient que la pluie du ciel qui disparaît sous la terre, n'a plus rien à produire, tandis qu'au contraire, par mille canaux mystérieux, elle ravive la sève qui doit un jour donner le fruit. Rien de bon ne peut se perdre parmi nous, et toute idée utile, trouve aussi sûrement sa place, quand son heure sonne, qu'un atôme égaré dans la formation du corps qui le sollicite.

Enfantin, bien plus lui-même que disciple de Saint-Simon, profitant de la sympathie que le charme de sa personne, l'élévation de son cœur et l'éclat de son intelligence éveillaient chez ses au-

diteurs, a tenté aussi, suivant ses propres plans, le projet d'une reconstruction totale de l'édifice social. A lui et aux siens revient l'insigne honneur d'avoir, les premiers, fait entrer dans les esprits la nécessité impérieuse de s'occuper de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et d'avoir poussé la société dans les voies industrielles et financières où elle entre aujourd'hui à toute vapeur.

Mais ces services éminents, ne sont pas les seuls qu'ils aient rendus à la cause sacrée du progrès humain.

Ils ont relevé *la chair* de l'anathème lancé contre elle par une fausse interprétation de l'Évangile; proclamé la solidarité de la vie, dans le passé, le présent et l'avenir, et prononcé le grand mot de religion, de manière à frapper cette génération voltairienne qui, dans l'ardeur de sa lutte contre la superstition, avait, en dépassant le but, entamé Dieu lui-même.

Leurs talents hors ligne, leur courage apostolique, leur élégante mise en scène, leur brillant chef de trente ans, tout en eux, donne à leur école un caractère exceptionnel de hardiesse et de grandeur dans les fastes de la pensée humaine, et il n'est plus permis aujourd'hui de nier les bienfaits de l'impulsion féconde qu'ils ont imprimée aux esprits. L'an-

tique religion n'a pas été supplantée, ainsi que le P. Enfantin l'espérait peut-être, dans le succès de ses premiers efforts, mais les germes de sa transformation, sont maintenant semés partout, dans les cœurs comme dans les faits, et les esprits d'élite ont enfin devant eux, un *ésotérisme* capable de les satisfaire. La brillante tentative des saint-simoniens, loin d'avoir échoué, ainsi que les simplistes paraissent le croire, a donc réussi aussi complètement que les lois de Dieu le permettaient.

A leur suite sont venus encore (car jamais époque ne fut plus riche que la nôtre en ouvriers de la pensée), Cabet, Pierre Leroux, Émile de Girardin, Louis Blanc et d'autres encore, qui tous, à leurs points de vue particuliers, ont entrepris, avec une égale hardiesse, l'œuvre immense d'une refonte complète de la société. Mais que sont tous ces penseurs éminents, sinon les représentants extrêmes, les premiers produits définis du doute philosophique ?

Seulement en eux s'accomplit une évolution importante, qu'il ne faut pas négliger pour bien comprendre l'enchaînement providentiel des choses de ce monde.

Aux xvii^e et xviii^e siècles, le doute porte un caractère purement agressif, qui s'attaque à tout, sans s'occuper des ruines qu'il sème autour de lui. Les

soldats de Voltaire ressemblent un peu à des ribauds avinés, qui viennent de forcer la redoutable forteresse des vieilles croyances, et qui se livrent, dans ses murailles, à tous les excès que la guerre peut enfanter. Les grands seigneurs du temps, ignorants comme des carpes, se jettent à corps perdus dans cette ripaille débraillée, et finissent par engendrer les hontes de la régence et du règne de Louis XV. Cette sarabande effrénée roule ainsi, tête baissée, jusqu'à la catastrophe qui doit l'engloutir, narguant Dieu et le diable, et pensant tout bonnement que ce monde est une turpitude qui n'a plus qu'à finir.

Mais rien de pareil, grâce à Dieu, ne se manifeste dans le doute scrutateur et consciencieux du siècle où nous vivons. Il y a dans les socialistes modernes quelque chose d'austère et de sérieux, qui déjà présage à la pensée des temps meilleurs. Ils doutent toujours, cela est vrai, mais c'est uniquement sur le passé et le présent que porte leur doute raisonné, et quant à l'avenir, chacun d'eux le montre comme une terre promise où les destinées humaines s'accompliront dans une harmonie digne du ciel.

Nul, parmi eux, depuis le plus clairvoyant jusqu'au plus aveugle, ne peut prétendre à posséder la vérité tout entière, puisque Dieu seul jouit de ce privilège surhumain, mais il n'en est pas un qui

n'ait apporté une pierre utile à l'édifice que l'esprit humain élève péniblement à travers les âges.

Malheureusement pour eux, ils se sont manifestés à une époque regrettable, où toutes les difficultés sociales paraissaient devoir se résoudre par la possession d'un portefeuille de ministre, et le maniement du sceau de l'État. Et beaucoup d'entre eux, désertant les calmes régions de la pensée, se sont précipités en aveugles vers la conquête de cette chimère, s'imaginant, à l'encontre de tout sens commun, pouvoir faire entrer, à grands coups de décrets, dans le corps social, les doctrines qui leur étaient chères. Illusion étrange et qui caractérise bien la nuance enfantine qui nous domine encore! O mes pauvres socialistes! à quoi pensiez-vous donc? Il vous était donc réservé, après le ministre que vous combattiez, de donner ce spectacle douloureux de gens qui professent l'histoire, et qui ne savent pas en tirer à leur profit le plus petit enseignement? Vous aviez donc oublié, entre autres exemples, celui de cet infortuné Joseph II, empereur d'Allemagne, qui, nourri des grands principes de la philosophie, voulut, en montant sur le trône, les appliquer dans ses États? Disposant, à son gré, de la formidable batterie des décrets impériaux, il en ouvrit le feu contre les vieux abus qui écrasaient ses peuples. Mais ceux-ci, loin

de l'en bénir, l'en maudirent bientôt, l'accusant de les couvrir de ruines et d'augmenter par là leur malaise. Et le pauvre souverain, à bout d'expédients, dans cette œuvre généreuse de son cœur, mourut empoisonné par l'amertume de son insuccès. Sur sa tombe il fit graver ces mots : Ci-gît Joseph II, à qui rien ne réussit. L'esprit moderne y ajoute : Pour s'être trop pressé.

La mécanique sociale a ses lois, qu'il n'est donné à personne d'enfreindre. Le mouvement réel, pour être efficace, a besoin d'être lent, et pour être uniforme, il est indispensable que la force accélératrice tienne compte de la retardatrice, qui doit la modérer. Si un souverain, un homme d'État puissant, abusant des avantages que sa position lui donne, veut supprimer violemment la dernière de ces forces, pour laisser à la première toute sa liberté d'action, il risque de tout compromettre et de produire un désastre. Si, dominé par les idées contraires, il adopte le système inverse, à la façon des chefs de ces dynasties dont les débris jonchent encore notre sol, une catastrophe encore plus terrible l'attend. La position, comme on le voit, n'est donc pas aussi bonne qu'on se plaît généralement à le dire.

Reconnaissons-le de bonne foi, quoi qu'il en coûte, le penseur qui voit trop loin dans l'avenir, est gé-

néralement impropre aux affaires du présent et peut, suivant le cas, devenir un homme d'État dangereux. Une fonction sociale d'un ordre moins élevé, ne peut même être exercée par lui, qu'à la condition de joindre à sa clairvoyance intuitive, un calme et une patience inaltérables. La réunion de toutes ces qualités, se trouvant difficilement chez le même individu, il en résulte que son intervention dans le courant de l'actualité, doit être extrêmement rare. Aussi quand le hasard l'y pousse, les petits incidents providentiels qui surgissent dans sa carrière, l'en ont bien vite détourné. C'est ce qui explique pourquoi, dans les phases inférieures des sociétés, conformément à un dicton devenu populaire, il n'y a guère que les médiocrités tenaces qui réussissent. Mais il est juste d'ajouter, pour atténuer la sévérité de ce mot, que les médiocrités dont il s'agit, sont souvent douées, malgré leurs courtes vues, de talents remarquables, et particulièrement de ceux qui consistent à bien parler et à bien écrire. L'apôtre de l'avenir, après avoir jeté son idée au monde n'a donc rien de mieux à faire de nos jours, que de se coucher tranquillement dans sa fosse, et d'y attendre le jugement de la postérité. S'il lui est favorable, sa mémoire dressée sur le pavois de l'opinion publique, recevra de la foule le sacre du respect et de l'admi-

ration, et c'est alors que son ministère commencera dans le gouvernement des esprits.

C'est pour avoir méconnu ces vérités élémentaires, que la plupart de nos socialistes modernes se sont fourvoyés dans le dédale incandescent des passions politiques. Mais leurs idées survivent à leurs égarements, et tout ce que leurs systèmes ont de vrai, c'est-à-dire de praticable, se réalisera un jour, presque à l'insu de tout le monde, comme un produit naturel des circonstances, ainsi qu'un fruit mûrit, à sa saison, sur l'arbre qui le porte.

Leur intervention dans l'arène des partis, où ils ont apporté leur puissante critique et leur profonde analyse, aura en outre un résultat très-important au point de vue de nos destinées. Elle aura préparé, avec le secours de la démocratie, les voies au doute politique, la dernière et la plus féconde des transitions de l'esprit humain, dans cette grande région du mouvement qu'il occupe à cette heure.

Le voici donc, grâce à eux, en possession de ses trois doutes essentiels : le religieux, le philosophique et le politique. Son œuvre est maintenant de les épuiser jusque dans leurs dernières conséquences logiques. Mais grâce à un heureux concours de circonstances et à certaines palinodies dont nous sommes témoins, il y a lieu d'espérer qu'elle s'ac-

complira sans difficulté sérieuse. Loin de se plaindre donc de ces palinodies, l'esprit moderne les accueille avec d'autant plus de satisfaction, qu'elles sont plus éclatantes, parce que leur concours ne peut que hâter le moment où nous passerons à l'échelon supérieur du progrès. M. Veillot, se transformant tout à coup, en jacobin altéré du sang des rois, et M. Blanqui, en défenseur immaculé du trône et de l'autel, nous rendraient dans ce but, un service considérable, et dont l'esprit moderne ne saurait trop leur être reconnaissant.

§ 5. — LA RAISON.

Dire que l'esprit humain entrera, après la phase du doute, dans celle de la raison, ne signifie évidemment pas, qu'il ne se soit jamais servi avant de cette lumière précieuse pour éclairer sa route, mais bien que, alors seulement, elle brillera de tout son éclat, et sera le phare de tous ses mouvements.

Cette époque sera, comme le nom l'indique, son âge raisonnable, qui, ainsi que l'analogie le montre dans la vie individuelle, doit suivre immédiatement la crise de doute et d'examen qui caractérise la jeunesse.

L'impartialité et la bonne foi succédant alors aux passions hostiles du passé, voici comment l'esprit humain envisagera les grandes questions qui l'ont si longtemps agité.

Les luttes de la force et du hasard ont fait leur temps ; aucune conquête n'est durable, si elle n'est obtenue par l'intelligence, et si elle n'a pour but la satisfaction d'un besoin légitime.

Les nationalités ne sont que des étapes vers l'humanité : leurs querelles, sous prétexte de gloire, sont donc criminelles et doivent être évitées par tous les moyens. Le plus sûr est de mêler, à l'aide de communications rapides, toutes les idées et tous les intérêts. Il faut donc envelopper le monde, au plus vite, d'un tissu serré de fils électriques et de chemins de fer, dont il n'y aura jamais assez ; en même temps réduire, jusqu'à la dernière limite du possible, les prix de la locomotion du livre et du journal : le penseur qui parviendra à résoudre ce problème capital sera le vrai roi de l'avenir.

Bien que les fictions monarchiques soient destinées à disparaître un jour, il est facile de reconnaître néanmoins, que la forme du gouvernement n'a qu'une influence très-secondaire sur la prospérité publique. Ce qui fait, avant tout, sa sagesse, c'est la bonté des masses qui le supportent. Le pro-

blème essentiel de la politique est donc d'améliorer les masses, et non de travailler à perfectionner les gouvernements; c'est donc, avant tout, un problème de science économique. Tant vaut le peuple, tant vaut le souverain. Si Charles IX n'avait pas trouvé cent mille assassins pour expédier les Huguenots, qui le gênaient, et des millions de coquins pour applaudir à ses forfaits, il n'eût pas, à coup sûr, fait la Saint-Barthélemy. Si Louis XIV a pu dragonner les pauvres paysans des Cévennes, exterminer ou expulser de leur pays ceux qui résistaient à ses arguments d'escopettes, c'est que, très-certainement, il avait pu trouver des bourreaux pour cette œuvre exécrationnelle, et que les hommes de son temps, la considéraient comme très-naturelle. Si récemment encore le roi de Naples pouvait emprisonner, torturer et expédier tant de braves gens qui, non sans quelque motif, ne le trouvaient pas de leur goût, c'est que, sans doute, les rares accélérateurs de cette contrée, distançaient un peu trop les inertes, retenus par des retardataires plus puissants et plus nombreux.

Les lois de Dieu, dans lesquelles la liberté humaine, entre comme fonction variable, dirigent les masses sociales comme les planétaires. Elles se manifestent dans la nature humaine par des tendances

générales et persistantes qu'aucune force ne peut comprimer. La philosophie, dans son sens élevé, a pour objet l'étude de ces lois, et la politique leur réalisation progressive. Le problème pour celle-ci, consiste donc à suivre sagement leur impulsion au fur et à mesure qu'elles sortent de leurs profondeurs mystérieuses, pour se montrer au dehors dans les phénomènes de la vie active. Son œuvre doit, par conséquent, se réduire à diriger ce qui se fait, et non pas à imposer ce qui doit être fait, ainsi qu'on se plaît généralement à le croire. C'est l'œuvre d'un intelligent accoucheur, qui doit avant tout laisser agir la nature, et ne l'aider que dans les détails secondaires, où son intervention est manifestement utile. Au fond, cette tâche est tout ce qu'il y a de plus simple au monde, et c'est vraiment un spectacle étrange que de voir tant d'hommes éminents s'efforcer d'en faire une difficulté insurmontable, afin, sans doute, d'enfler leur importance devant la multitude naïve. Ils rappellent involontairement, ce héros d'un certain conte indien qui, monté sur un navire que le vent pousse, fait croire à ses compagnons de voyage, que c'est en soufflant dans ses voiles qu'il le fait marcher ainsi. Les vrais hommes d'État, ceux qui sont doués du sens philosophique, doivent rire de bon cœur, en songeant à tous les mérites qu'on leur

attribue si bénévolement. Les rois doivent faire de même et particulièrement les reines, qui, passant tout à coup des chiffons à la couronne, s'en tirent aussi bien que les hommes, et même souvent mieux, par ce qu'ayant moins de prétention à gouverner les événements, elles les laissent plus naturellement s'accomplir d'eux-mêmes. Les difficultés de la politique, résident donc principalement dans les illusions et les erreurs que nous nourrissons à son sujet. A l'âge de raison, elles se dissiperont sans effort, et l'on ne verra plus alors au pouvoir que quelques philosophes, uniquement occupés à faire parler les besoins publics, et à les satisfaire tout simplement, avec les moyens qu'ils indiqueront eux-mêmes.

Mais en attendant, production, instruction et mobilisation, sont les buts à poursuivre sans relâche, parce qu'ils permettent d'atteindre tous les autres. Faites un peuple producteur, instruit, mobilisateur, et vous obtiendrez, à coup sûr, un peuple heureux, moral, pacifique, et son gouvernement, quelle que soit sa forme, sera comme lui. Toute la politique sérieuse du moment, est là.

En philosophie spéculative, toutes les opinions ont leur raison d'être, parce que toutes, elles touchent à la vérité par une surface de contact plus ou

moins grande. Leur variété est aussi nécessaire que celle des couleurs du spectre solaire, dont le mélange doit produire la blanche unité. Loin donc d'en vouloir à celui qui ne pense pas comme moi, je dois le considérer comme un élément utile du système dont je fais partie, et comme tel lui accorder ma sympathie. Donc plus de haines impitoyables, plus de répulsions systématiques. Paix à tous, puisque tous concourent, par leur divergence même, à l'harmonie générale qui est notre but.

Il n'est pas de cause, quelque sainte qu'elle soit, qui n'ait traversé les âges sur un fleuve de sang; toutes ont donc, à peu près, également besoin de pardon, d'indulgence et d'oubli. Récriminer sur le passé serait conséquemment commettre une folie égale à celle de ces matelots qui, au moment de la manœuvre, se prendraient de querelle et consumeraient leurs forces en un pugilat stupide, au lieu de les employer au salut commun.

L'homme souffre par ses défauts, et jouit par ses qualités. Un boiteux gémit de sa jambe torse; un orgueilleux de son orgueil; un irascible de son humeur indomptable, et ainsi des autres. Tandis que, par contre, un homme bien fait et d'un extérieur agréable est heureux de l'influence que sa beauté exerce autour de lui; celui qui n'a nul désir d'im-

poser un hommage forcé à ses semblables, jouit de la sympathie que sa modestie lui attire ; celui qui est doué de cette précieuse qualité de l'âme, qui s'appelle le calme, exerce sur tous ceux qui l'approchent le plus doux des empires : Le bonheur gisant essentiellement dans la satisfaction de ses goûts, et étant d'autant plus grand que ces goûts sont plus relevés, le problème du bonheur, si longtemps cherché à travers le labyrinthe confus des systèmes, se résout donc, en fin de compte, dans la perfection de soi-même : le plus heureux des hommes est tout simplement le plus parfait. La position n'y fait rien.

Denys, tyran de Syracuse (on l'a cité si souvent, qu'une fois de plus n'y peut paraître), le pauvre Denys, qui avait autour de lui tous les éléments entassés du bonheur terrestre, souffrait pourtant comme un vrai damné qu'il était. Son orgueil, sa soif insatiable de domination, sa méfiance ombrageuse, l'obligeaient à passer sa vie à raccourcir celle de ses sujets, et à soutenir sa pénible existence, uniquement avec des œufs à la coque qu'il se faisait cuire lui-même, par surcroît de précaution.

Une nuit, ce carnassier couronné, retiré dans le dernier recoin du repaire souterrain qu'il s'était fait construire, pour éviter les poignards vengeurs, se

met à faire une comédie. Le jour venu, il l'envoie au directeur du théâtre d'Athènes, avec prière de vouloir bien la faire représenter. On la joue, et, succès inattendu, un tonnerre d'applaudissements porte jusqu'aux vagues du Pirée, le triomphe du nouveau poète. Celui-ci, émerveillé d'un résultat aussi inespéré, ivre de gloire, ouvre les portes de ses prisons, ordonne des fêtes splendides, et renonçant pour un jour, à ses œufs à la coque, savoure, sans crainte du poison, un des plus somptueux festins que le génie culinaire de Syracuse ait enfantés. Mais affamé par un long régime d'abstinence, et sentant, en outre, son appétit doublé par la joie, le tyran mange trop et crève incongrûment d'une vulgaire indigestion.

Que d'enseignements dans ce petit événement syracusain ! Voilà un homme qui aurait pu être le plus heureux des mortels, en faisant des comédies dans une villa d'Athènes, en face du théâtre, devenu le temple de sa gloire, et qui passe sa misérable vie à porter une couronne d'épines et à torturer ses semblables !

A la phase de raison, voici encore comment l'esprit humain raisonne sur un sujet, si souvent ballotté parmi les vagues de sang des batailles et les controverses passionnées de l'école ; sur la religion elle-même.

Les aspirations incessantes de l'homme vers Dieu, source éternelle du beau et du vrai, peuvent-elles se passer d'une forme mystique? Le cri de l'humanité tout entière proclame le contraire. La religion destinée à satisfaire ce besoin impérieux, est donc une des voûtes essentielles de l'édifice social. Comment se passer d'ailleurs, dans les circonstances importantes de la vie, de ces cérémonies augustes qui, par leurs mystères mêmes, satisfont à ce désir de la créature mortelle, de se rattacher à l'immortalité par un lien, quelque subtil qu'il paraisse. Qui consentirait à naître, s'unir à la compagne de sa vie, mourir enfin, sans qu'une prière ne vint appeler sur lui, les bénédictions du souverain maître qui tient, en ses mains, nos destinées? Ce sentiment est si naturel et si puissant, qu'il n'est pas un débauché, ayant passé sa vie à courir les ruelles du vice, qui consentirait à être posé en terre, uniquement comme un cadavre dont on redoute l'infection. L'assassin même, au pied de l'échafaud, baise la croix avec amour, et c'est un spectacle profondément touchant et consolateur à la fois, que celui de ce malheureux que la société rejette de son sein avec une malédiction, et qui espère rencontrer là-haut, le pardon du juge suprême. L'homme a toujours besoin d'indulgence, et jusque dans les dernières profondeurs de ses éga-

rements, il ne cessera d'accueillir avec reconnaissance, celui qui lui montrera l'Éternel comme l'in-fatigable miséricordieux.

L'enfance, avons-nous dit, éprouve pour le merveilleux, le surnaturel, un invincible attrait. Quelles plus splendides et touchantes merveilles pourriez-vous lui fournir en aliment, que celles dont le génie de la religion peuple le ciel et même la terre ? Quoi de plus charmant que cette création poétique des anges gardiens qui défendent notre berceau contre les maléfices du malin esprit, suivent attentivement nos actes les plus secrets, et en rendent compte à Dieu, qui nous punit ou nous récompense selon ce que nous avons fait. Quand notre prétendue raison efface un jour les images radieuses de ces tableaux enchantés, pouvons-nous vraiment regretter de les avoir admirées un instant, puisque derrière leur mirage évanoui, nous retrouvons encore les versets éternels de la *bonne nouvelle*.

J'entends d'ici le penseur positiviste qui fait table rase de Dieu et de l'immortalité de l'âme, me dire que ces deux admirables croyances sont des illusions subjectives qui obscurcissent la raison humaine, et l'empêchent d'aller droit au but qu'elle doit poursuivre. Pauvre ami, répond l'esprit moderne, en admettant que la sombre réalité soit avec

toi, comment espérerais-tu étouffer dans l'homme, les aspirations incessantes, vers l'infini, qui le soutiennent et le grandissent, et qui sont inhérentes à sa nature même? Que pourrait *la réalité* désespérée et stérile devant cette *illusion* consolante et féconde? Que nous venions de Dieu ou du hasard, pouvons-nous être autre chose que ce que nous sommes? il nous faudra donc compter éternellement avec un Dieu souverain juge et une âme immortelle responsable de ses actes devant lui, parce que ces deux idées fondamentales sont indispensables aux développements ultérieurs de nos destinées. Cette base de la pensée humaine est inébranlable et tous les systèmes contraires se briseront comme verre à ses pieds.

Étant donnés, le monde d'une part, et l'intelligence humaine de l'autre, il est en effet impossible d'expliquer les phénomènes qui en résultent, sans l'intervention d'un Dieu infini et d'une âme immortelle qui aspire incessamment vers cet infini. Ces deux grandes *hypothèses*, rendant compte de tous les phénomènes connus et permettant même d'en déduire la série logique, sont donc scientifiquement vraies et se présentent à l'esprit avec le même degré de certitude, que celles posées par Newton sur l'attraction universelle.

La religion s'appuyant sur cette base de granit, pour relier l'homme à Dieu en obéissant à ses lois, se transformera sans doute avec les lumières et les besoins nouveaux, mais jamais un matérialisme, quelque adouci qu'il soit, ne prévaudra contre elle.

Elle a eu ses bûchers et ses bourreaux, dira la rancune historique. Hélas, oui ! Mais qui n'a pas eu les siens ? Quelle est donc l'idée qui pourrait montrer ses deux bras purs de sang humain ? Éteignons les bûchers et chassons les bourreaux, mais prenons de chaque chose ce que Dieu y a mis de bon.

Reste la question des hérésies et des dissidences.

Les dissidences religieuses dans la grande famille chrétienne, n'ont pas plus de raison d'être que les dissidences politiques dans la phalange des libres penseurs. Les unes et les autres sont des maladies de l'enfance qui doivent disparaître devant l'âge mûr, comme tant d'autres ont déjà disparu. Au temps où l'on croyait aux sorciers, non-seulement il existait des gens qui attestaient en avoir vu, mais encore des hallucinés qui avouaient, devant la flamme prête à les consumer, qu'il exerçaient eux-mêmes, cette profession singulière, et qu'ils avaient fréquemment chevauché sur un manche à balai, pour se rendre au sabbat, à l'heure de minuit. Chacun se rappelle le procès célèbre fait à un porc con-

temporain de ces sorciers, pour avoir insulté un évêque, et qui, malgré le talent de son défenseur, fut condamné à être grillé vif ! Sentence regrettable à tous égards, puisque le pauvre animal, en mourant de cette manière, n'avait pas même la consolation d'être utile, après sa mort, à ses assassins, ainsi qu'il a coutume de le faire.

Comment ces sorciers effrayants et ces porcs mal appris ont-ils disparu du monde des réalités, pour se réfugier, à jamais, dans les contes enfumés de nos portières ? Nul ne saurait le dire, en dehors de la science et du temps, mais ce qui est incontestable, c'est qu'ils ont, en effet, disparu.

Ainsi s'en iront, comme eux, toutes les étrangetés horribles ou burlesques qui ont marqué notre enfance humaine ; et dans un autre ordre d'idées, c'est ainsi que s'évanouiront, à leur tour, les dissidences encore sensibles qui nous séparent dans le domaine religieux. La science les attend au prochain carrefour de la route que suit l'esprit humain, pour le débarrasser à jamais de ces tristes compagnes.

Sur quoi portent d'ailleurs ces dissidences au point élevé où nous sommes placés ? Sur des subtilités théologiques, que personne ne saisit, excepté ceux qui font profession de les expliquer d'après un système péniblement élaboré.

Quand l'Église formule contre les protestants son long réquisitoire, elle reproche : aux uns, de rejeter le péché originel ; aux autres, la présence réelle ou la transsubstantiation dans le mystère de l'eucharistie ; à ceux-ci, l'infailibilité papale ; à ceux-là, l'efficacité de la confession ; à d'autres enfin, l'éternité des peines de l'enfer. Eh bien ! qu'elle regarde attentivement dans son sein, qu'elle interroge un à un les membres qui composent la sainte phalange des fidèles, et elle y trouvera la même variété de croyances sous le voile trompeur de son unité.

J'ai connu de très-fervents dévots qui, tout en se soumettant aux règles générales de la discipline, ne pouvaient admettre que nous fussions tous responsables de la faute commise, il y a six mille ans, par notre premier père ; qui, dans le mystère de l'eucharistie, voyaient un symbole touchant, mais non pas un changement instantané, de pain en chair et de vin en sang, de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; qui ne pouvaient admettre qu'un Borgia fût infailible en une matière quelconque ; qui ne s'approchaient jamais du tribunal de la pénitence, éprouvant une invincible répugnance à aller dire à d'autres, les secrets de leurs consciences ; qui se révoltaient à la pensée de cet enfer théologique, dont le sombre génie du Dante a redit les horreurs ; en un mot, qui

reproduisaient une à une les hérésies protestantes, avec des variations innombrables. C'est d'ailleurs une expérience facile à faire, et que je conseille à ceux qui ne l'ont jamais tentée. Chacun en interrogeant sa mère, sa femme, sa sœur, son voisin, son portier et lui-même, à l'issue de la messe pourra, se faire là-dessus, une opinion raisonnée.

Il n'y a d'orthodoxe, au monde, que les membres de la sacrée congrégation de l'index, et encore ne le sont-ils que parce que l'orthodoxie est un produit immédiat de leurs œuvres ; mais en dehors de ce cercle restreint de privilégiés du Saint-Esprit, depuis les docteurs en Sorbonne, jusqu'au dernier des inertes, nous sommes tous des dissidents à notre manière, nous portons tous en nous notre hérésie. Pourquoi cela ? Mon Dieu, par cette raison bien simple, que la croyance est, de sa nature, tout ce qu'il y a au monde de plus libre, de moins compressible ! Vous me mettez le genou sur la poitrine, le fer au cou et vous me dites : confesse. Je confesse, mais sous la voûte impénétrable de mon crâne, savez-vous ce qui se passe ? c'est le secret de Dieu, qui a voulu placer là le réduit inexpugnable de mon indépendance.

Quiconque a contemplé un instant la majesté rationnelle du carré de l'hypothénuse, sait qu'il n'y a

que la vérité absolue qui ait le privilège de s'imposer à l'esprit et de le dominer. Dans les religions comme dans tous les champs de la pensée, les vérités absolues seules, sont donc destinées à rester et à servir de point de ralliement. Que disent toutes les religions chrétiennes ?

Dieu est notre père à tous : les hommes sont frères : ils doivent s'aimer entre eux, comme les membres solidaires d'une même famille : la vertu, c'est-à-dire la pratique du beau et du bien en toutes choses, est la destinée morale de l'homme ; chacun ne doit faire à autrui que ce qu'il voudrait qui lui fût fait ; la guerre est un crime et le travail une gloire devant Dieu ; la justice et la vérité sont les deux premiers termes du contrat social ; les symboles sont le langage mystique de l'âme, et doivent constamment lui rappeler ses destinées divines ; les sacrements ont pour but de solenniser les principaux actes de la vie et d'appeler sur eux la bénédiction du ciel. Comment ! vous admettez ensemble tout cela et vous prétendez n'être pas d'accord ? O mes pauvres enfants, dit l'esprit moderne, que vous êtes jeunes encore !

Le problème à la solution duquel Leibnitz et Bossuet ont en vain appliqué leurs génies, trouvera sa solution infailible dans le simple et majestueux

développement de la raison publique; c'est une question d'âge et non de controverse.

Quand le temps aura démontré que les prétendues hérésies dont se plaignent les chefs de l'Église, sont inhérentes à l'intelligence humaine, constituent sa vie propre, et que vouloir les supprimer, serait tenter l'œuvre impossible de la suppression de cette intelligence même, il ne sera pas plus question d'elles que si elles n'existaient pas. Le respect de l'*ésotérisme* individuel et intime sera alors proclamé de la chaire même, et bientôt s'accomplira, autour des vérités fondamentales, cette grande unité catholique, si longtemps cherchée à travers tant de supplices, de massacres et de violences de toutes sortes. Le temple, s'embellissant alors et rehaussant son architecture, égalera bientôt en majesté et en pompes la cathédrale sa sœur.

Mais pourquoi pas l'évolution inverse ?

Par la raison fort simple que, bien que Dieu, suivant la légende, soit né dans une étable, ce n'est pas là un motif suffisant pour l'adorer éternellement dans une grange.

La plus imposante prière que l'Église catholique adresse à la Divinité, est celle qui s'élève portée par les flèches gothiques de ses cathédrales, l'harmonie de ses chants, le luxe éblouissant de son

ornementation. Celle-là appelle naturellement les autres vers l'inspirateur de toutes les merveilles qu'enfante le génie des arts, et qui, dans son temple, lui payent le tribut qui lui appartient.

Quand l'esprit humain, cheminant sur la route de l'infini, en sera venu à deviser ainsi, avec un calme inaltérable, sur toutes les graves questions qui l'ont si longtemps tourmenté, faute d'une raison suffisante, il entrera alors dans la phase immédiatement supérieure qui s'appelle la liberté.

§ 6. — LA LIBERTÉ.

Il n'est pas de mot dont l'enfance humaine ait plus abusé que de celui-là ¹. Le pauvre en sa misère, l'ignorant dans ses ténèbres, le riche même au sein de son opulence, ne cessent d'invoquer la liberté, comme le terme naturel des maux qui les accablent. C'est le cri de ralliement de tous ceux qui souffrent à divers degrés; chacun des membres

¹ Pardon, j'oublie qu'il en est un autre dont elle a abusé et abuse encore autant. C'est le mot honneur, qui, suivant les temps, les lieux, les préjugés, les besoins sociaux, peut décorer l'inceste, la prostitution, le meurtre et jusqu'à l'horrible festin où l'on mange son vieux père infirme !

de la pâle série le pousse avec une intention qui lui est propre, et c'est précisément ce qui constitue la grande difficulté qu'il y a à s'entendre à son sujet.

Robespierre en a parfaitement précisé le sens politique, en disant que la liberté était le droit qu'avait chaque citoyen de faire tout ce qui lui plaisait, à la seule condition de ne pas gêner son semblable. Il est facile néanmoins de concevoir un état de choses où, tout en n'exerçant ce droit que dans les sages limites posées par le grand révolutionnaire, chacun se trouverait encore l'esclave de la plus odieuse des tyrannies, celle de la misère, de l'ignorance et de tous les abus que ces fléaux engendrent. D'autres ont dit : La liberté, c'est la condition d'un homme qui n'est soumis qu'à la loi, à l'établissement de laquelle il a contribué. Mais cette définition, qu'on peut faire rentrer d'ailleurs dans la première, n'implique nullement en elle, l'affranchissement de la plus lourde des servitudes.

Dans une démocratie pure où tout le monde légifère, s'imaginant que la loi est la solution de toutes choses, un pauvre mendiant a bien le droit de voter, de hurler dans un meeting, voire même d'assommer son contradicteur, s'il est plus fort que lui à la boxe, mais, en fin de compte, si l'aumône ne vient pas à son secours, il est obligé de voler, et alors

sa propre loi à lui, celle à laquelle il a travaillé pour sa quote part, l'envoie ramer dans les galères de la république, où, à coup sûr, aucune définition dogmatique n'osera le trouver libre.

Le gouvernement des États-Unis est considéré par certains penseurs politiques comme l'idéal des gouvernements libres. Éblouis, non sans raison, par la merveilleuse prospérité de cette jeune république, ils n'admettent pas qu'on puisse rêver une constitution plus parfaite que celle-là. Traversons un instant l'Océan (c'est l'affaire d'une seconde) et voyons un peu s'ils disent vrai : la chose en vaut la peine.

Quel est le spectacle qui nous frappe tout d'abord ? De pauvres gens qui, parce qu'ils ont la peau noire, sont vendus et traités comme des bêtes de somme, et reçoivent pour salaire les coups de bâton d'un maître brutal. Ces infortunés martyrs du sort et de l'impitoyable cruauté humaine, nos frères en Dieu, sont là des esclaves qui traînent la chaîne et consomment leur vie en durs labeurs, sous le soleil éclatant de *la liberté*. Sans contredit, ces gens-là sont des esclaves, mais, en revanche, ceux qui leur donnent du bâton, sont des hommes *libres* ¹ par excellence.

¹ A l'heure où ces lignes sont écrites, ces prétendus hommes libres, expient dans une guerre désastreuse, leurs crimes de lèse-humanité. Ils ont violé une *loi de Dieu* ; ils en sont châtiés.

Examinons un peu de près ces hommes libres.

Voici un tribunal. D'où viennent ces juges ? De l'élection populaire ; ils sont renouvelables tous les ans. Il faut l'unanimité de leurs votes pour la condamnation d'un coupable. C'est fort bien, voilà une admirable garantie pour l'innocence. Attendez : j'ai dans mon portefeuille cent mille francs de valeurs ; un coquin me les vole. Je m'adresse à ces juges pour obtenir justice ; et, à mon grand ébahissement, mon coquin est acquitté et sort du tribunal en me narguant. Qu'est-ce que cela veut dire ? Mon Dieu, la chose est fort simple. Après m'avoir enlevé mes cent mille francs, le voleur est allé chez un juge de ses amis et lui a compté la moitié de la somme, à la condition qu'il le déclarerait innocent, et comme sa seule opposition a empêché la condamnation du coupable, celui-ci a naturellement été acquitté ¹

Ce coquin me semble, en effet, extrêmement libre ; mais moi, le suis-je bien ?

J'ai prêté une somme à un pauvre homme pour

¹ Ces faits existent dans les annales judiciaires des États-Unis, et sont plus fréquents qu'on ne serait tenté de le croire. Il en est d'autres encore plus extraordinaires. La justice dans ce pays, y est une si grande dérision, qu'il n'est pas rare de voir le peuple d'une localité se soulever contre elle, et exécuter lui-même, le coupable qu'elle vient d'absoudre. C'est ce qui s'appelle appliquer la loi du Lynch.

l'obliger. Un jour vient où je la lui réclame, mais voilà que mon pauvre homme s'érige tout à coup en homme fort méchant, me provoque à la boxe au beau milieu de la rue, et, tandis qu'un policeman arrondit, avec ordre, un cercle d'amateurs autour de moi, je reçois la plus indigne frottée qu'un débiteur ait jamais administré à son créancier, en manière d'acquit. Tenace par nature, quoique horriblement battu, je ne me tiens pas pour tel, et cite mon fripon devant le juge. Mais là, loin de s'intimider, le drôle me fait un procès à moi-même, m'accuse de mauvaises mœurs, d'irréligion, d'athéisme, jette sur ma vie privée l'ordure du scandale, et finit par jurer, sur la Bible, qu'il ne me doit rien et que je suis un imposteur. Ceci fait, il m'envoie définitivement promener et se trouve légalement débarrassé de sa dette.

Cet audacieux fripon est encore un homme fort libre, mais moi, que suis-je ?

En Angleterre, un mari qui est mécontent de sa femme, lui attache une corde au cou, et la traîne ainsi jusqu'au prochain marché, où il la vend au dernier et plus offrant enchérisseur. Cette pauvre créature est-elle libre ? Sont-ils libres ces trente mille affamés qui se promènent périodiquement dans les rues de Londres, demandant pacifiquement du

pain et du travail ? sont-ils libres aussi, ces pauvres Irlandais qui disputent à leurs pourceaux les rares pommes de terre pourries qui les font vivre ? Qui ose donc parler de liberté, dans des pays où la religion est encore une cause d'interdiction des droits politiques, où l'esclavage règne dans toute sa hideuse puissance, où la justice est une dérision, l'infanticide une industrie, ou les faibles et les pauvres sont sacrifiés sans pitié à la tyrannie des forts et des riches ? Quel rapport la liberté véritable peut-elle avoir avec cet état de choses ¹ ?

Qu'est-ce donc que la liberté ? Devant l'esprit moderne, la liberté n'est pas l'œuvre immédiate d'une constitution, et d'un équilibre plus ou moins pon-

¹ Rien n'est moins libre d'ailleurs, à un point de vue moins élevé, mais tout aussi essentiel, que les deux pays dont il est ici question. Un Français s'y trouve tout d'abord à la torture, n'y pouvant faire un pas sans se heurter contre la baguette magique d'un policeman et tomber dans un guépier de petites réglementations très-vexatoires. Rien de joli comme l'historiette racontée naguère par un touriste qui, de passage à bord d'un paquebot américain, se trouve débotté, un soir, de vive force, par un nègre chargé du nettoyage des chaussures, parce que l'heure réglementaire de son service est arrivée ! Un penseur indépendant rit de bon cœur, en songeant aux prétentions de liberté qu'affichent ces peuples enfants et à moitié barbares. Nous vivrions en France sous le gouvernement de Procuste, que nos mœurs et notre esprit, nous feraient encore beaucoup plus libres que ces prétendus peuples libres.

déré, entre les divers pouvoirs publics, c'est, avant tout le produit naturel et lentement élaboré, des mœurs, des lumières, de la raison et de la richesse publiques.

Vous êtes étranger à une localité, vous entrez dans une réunion d'hommes que le hasard place devant vous, et vous leur demandez poliment un renseignement dont vous avez besoin. Ces gens-là, au lieu de vous répondre, vous prennent pour le sujet de leur risée, épuisent contre vous le vocabulaire des quolibets, et finalement vous jettent à la porte. Cette déconfiture essuyée, votre bonne étoile vous fait aborder un groupe heureusement composé d'éléments tout contraires. On vous y accueille avec bienveillance; non-seulement on vous donne obligeamment le renseignement demandé, mais encore on se met à votre disposition, pour vous aider dans ce que vous avez à faire.

Le premier de ces groupes fait acte de servitude, et le second de liberté, et pourtant ils vivent tous les deux sous les mêmes lois, les mêmes règlements, et dans la même ville !

César assemble ses légions pour livrer bataille; au moment d'entamer l'action, un augure lui fait remarquer un vol de corbeau qui passe à sa gauche; un autre lui confie tout bas à l'oreille, que les poulets

sacrés ont refusé de manger. Terrifié par ces présages lugubres, le grand Jules ordonne immédiatement que ses légions se débandent et rentrent en toute hâte à leur camp : ce souverain absolu, ce dictateur, n'est encore qu'un esclave vulgaire.

Voici un pur disciple de la scolastique officielle ; pour lui Rome et Athènes sont l'objet d'un culte païen que rien ne lasse ; il ne cesse de lire Platon, Aristophane, Sénèque, Térence, Cicéron et autres ; il jure par Jupiter olympien, que rien de comparable n'a été produit sous le soleil, et que depuis ces merveilles, un boisseau de plomb s'est abattu sur le genre humain et l'a pour jamais étouffé. Qu'est-ce encore que celui-ci, sinon un esclave de la pire espèce ?

Mais la revue des esclaves, et particulièrement de ceux qui se croient libres, n'est pas une chose possible aux forces restreintes de l'analyse humaine. Vouloir les compter reviendrait, à peu de chose près, dans l'état actuel des esprits, à tenter le dénombrement de l'espèce entière qui occupe le globe, à l'heure où ces lignes sont écrites.

Qu'est-ce donc qu'un homme libre ?

C'est celui qui vit, avant tout, libre d'erreur et de misère ; qui ne cessant de cultiver son intelligence, juge toutes choses avec calme, bonne foi et en s'en-

tourant de tous les éléments de comparaison susceptibles de l'éclairer ; qui dans ses relations avec ses semblables, pratique attentivement la politesse de la raison et celle des manières, comprenant que le seul moyen de l'obtenir de leur part, est d'abord d'en donner l'exemple.

Cherchant invariablement le juste et le vrai, l'homme libre est le premier à reconnaître l'erreur qu'il a commise, et c'est pour lui une satisfaction très-grande que d'en faire l'aveu et de la réparer autant qu'il est en lui.

Vous dites à l'homme libre : Tout le monde pense ainsi sur cette matière. C'est possible, répond-il, mais, en ce qui me concerne, je pense tout le contraire, et il vous en donne ses raisons clairement motivées.

Vous lui montrez une production des arts, que la routine de l'école a érigé en chef-d'œuvre, et lui, sans hésitation, vous déclare qu'il lui est impossible de l'admirer, fort indifférent à l'épithète que le secret de votre pensée lui réserve.

Comprenant qu'il n'a de valeur réelle et utile dans l'ensemble des destinées, qu'à la condition d'être avant tout lui-même, il se gare des entraînements irréfléchis comme de la peste, et a particulièrement en antipathie le rôle des moutons de Panurge.

Dans ses relations d'intérêt avec ses semblables, sur cinq fois il a soin de se donner quatre fois tort, et encore n'est-il pas bien sûr, dans ces conditions, d'avoir la justice de son côté.

Quand il ne sait pas, il dit tout bonnement : J'ignore; et quand il a fait une sottise comme nous en faisons tous, il déclare humblement qu'il a fait une sottise, et qu'il craint bien que ce ne soit pas la dernière.

Dans la haute noblesse de l'esprit, son blason porte sur fond d'azur cette simple devise : Pour Dieu contre tous !

Mais l'homme, pour en venir là, doit évidemment être affranchi, avant tout, des soucis de la faim et des caprices d'un maître. Épictète, malgré son grand cœur et l'indépendance de sa pensée, n'en était pas moins un esclave malheureux, puisque le monstre dont il était la propriété, pouvait lui casser une jambe à coups de pied.

La liberté ne sera donc constituée dans un pays, qu'au moment où, par une pratique suffisante de la raison publique, le progrès des mœurs, des sciences, et l'accroissement de la richesse générale, les neuf dixièmes de ses habitants, pourront satisfaire aux conditions ainsi définies d'un homme libre.

La liberté par ses recherches incessantes et fé-

condes dans tous les champs de la pensée, préparera la venue de la dernière phase à laquelle l'esprit humain puisse aspirer, la phase de vérité, qui est sa destinée propre.

§ 7. — LA VÉRITÉ.

Une vérité est une proposition d'ordre moral ou scientifique, qui s'impose à l'esprit avec l'éclat spontané d'un axiome ou la rigueur mathématique d'un théorème de géométrie. Depuis que l'intelligence humaine est sortie de ses premières ténèbres, elle ne cesse de conquérir des vérités et d'augmenter ses moyens de conquêtes à leur égard. Seulement, il arrive que les unes sont presque aussitôt acceptées que proclamées, tandis que les autres, repoussées par les passions hostiles, restent longtemps reléguées dans la région des rêves irréalisables. Tout le monde comprend que les premières appartiennent à l'ordre scientifique et les secondes à l'ordre moral.

Euclide vient et nous dit : Les polygones semblables sont entre eux comme les carrés de leurs côtés homologues ; le volume d'une sphère s'obtient en multipliant sa surface par le tiers de son rayon ; cette surface équivaut elle-même, à celle de quatre

grands cercles, et une foule de choses de ce genre. Que voulez-vous répliquer à ça ? Il n'y a évidemment qu'à en prendre bonne note, pour en faire son profit au besoin.

Archimède, étant au bain, trouve ce fameux principe d'hydrostatique qui porte son nom, et que son génie poursuivait depuis longtemps. Enthousiasmé de sa découverte, ce grand homme s'élançait hors de sa baignoire, oubliant sa toge et ses cothurnes, et se met à courir tout nu les rues de Syracuse, criant à tue-tête : Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé, enfin je l'ai trouvé ! Certes, les Syracusains purent, non sans quelque raison, trouver étrange cette singulière façon de proclamer la vérité nouvelle ; ils en avaient le droit, mais tous, néanmoins, s'empressèrent de l'accepter avec reconnaissance.

C'est ainsi que se sont imposées, quelle que fût l'étrangeté de leurs premières manifestations, toutes les vérités absolues déjà acquises à la science, depuis les modestes propriétés de la perpendiculaire, jusqu'aux majestueuses lois de Kepler, qui sont tout simplement les lois de Dieu sur les mouvements des corps célestes.

Mais telle n'a pas été la destinée des vérités de l'autre ordre. Chacun sait que presque tous ceux qui ont osé en parler les premiers, ont été fort mal

reçus, et que beaucoup d'entre eux ont payé de leur vie la hardiesse de leur révélation.

Les sociétés ont même poussé les choses plus loin. Après s'être débarrassées des inventeurs de ces sortes de vérités, elles en sont venues à soutenir effrontément qu'il n'en existait pas et qu'aucune certitude ne pouvait être acquise dans cet ordre d'idées. C'était le plus sûr moyen d'en finir avec elles.

Mais l'esprit moderne soutient, au contraire, que rien ne saurait être plus certain que ces vérités, puisqu'elles s'imposent presque toutes à l'intelligence, comme partie intégrante d'elle-même, à la manière des axiomes.

Il est facile d'en donner quelques échantillons, car leur nombre, malgré notre âge peu avancé, en est déjà considérable.

Les hommes ont été créés pour vivre en société.

Leurs relations doivent être basées sur l'amour et non sur la haine.

Ils doivent être unis comme les membres d'une même famille, ayant un intérêt commun.

Le fort doit aider et protéger le faible et non pas l'asservir.

Tout homme, en venant au monde, apporte avec lui, comme un don de celui qui l'envoie, les trois

droits imprescriptibles de vivre, de se perfectionner et de travailler.

La première condition à laquelle doit satisfaire le contrat social, c'est de garantir l'exercice de ces trois droits.

Nul ne peut être puni ou récompensé, que pour les actes qu'il a accomplis lui-même, en connaissance de cause.

La loi conventionnelle qui régit la société, doit être la même pour tous. Elle doit se transformer de manière à suivre pas à pas les mœurs et les besoins nouveaux.

Chacun ne doit être employé qu'aux œuvres pour lesquelles Dieu l'a doué de l'aptitude nécessaire.

Le fardeau de chacun doit être proportionné à ses forces.

Le perfectionnement de soi-même, est le premier but moral que l'homme doive se proposer.

L'amour que Dieu inspire, doit être la base essentielle de l'union des deux sexes.

Et ainsi de suite, pour tant d'autres, que le lecteur, mis en train, pourra ajouter de lui-même et sans effort.

Sont-ce là des vérités éternelles absolues; que l'esprit de l'homme puisse admettre ou rejeter à son gré? Non certes. Elle constituent le fond même de

son entendement, et il lui est aussi impossible de les nier, que de nier la lumière éclatante de l'astre qui l'éclaire.

Mais alors pourquoi végètent-elles encore, pour la plupart, si loin du champ de la réalité? Par la raison toute simple que l'humanité n'est pas encore arrivée à l'âge où leur pratique sera pour elle, une chose aussi naturelle que la pratique de la géométrie pour un ingénieur.

C'est arrivé à ce point splendide de sa destinée, que l'esprit humain entrera d'une manière définitive dans la phase de vérité absolue, qui sera la dernière, puisqu'elle n'aura de limite qu'en Dieu, son asymptote infinie.

La vérité devenant alors la base de toutes les relations et le pôle de tous les actes de la vie, les lois, devenues inutiles, s'en iront une à une en désuétude, et se trouveront un jour remplacées par l'autonomie universelle, qui réalisera enfin sur la terre ce règne de Dieu, depuis si longtemps demandé par la prière que le Christ nous a enseignée ¹.

La certitude scientifique sera alors la base d'opération de l'esprit en toutes choses, et constituera

¹ Voir l'admirable interprétation sociale, que M. d'Espinasson a su donner de cette prière, dans sa *Philosophie de l'Oraison dominicale*.

la foi nouvelle, foi pacifique, qui ne connaîtra ni les luttes, ni les dissidences.

A cette époque, le gouvernement officiel se réduira à un simple bureau central d'enregistrement de statistique et de renseignements, destiné à éclairer plutôt qu'à diriger les citoyens, et le chef de l'État, dégagé enfin des ennuis et des hostilités qui l'assiègent, se verra salué partout, avec cette unanimité d'enthousiasme qu'inspire le bonheur, comme le représentant auguste de l'unité sociale.

Les princes de ce temps-là seront les savants et les artistes, c'est-à-dire ceux que le ciel aura désignés d'avance pour éclairer la vie et l'embellir. Et la formule politique de l'humanité, parvenue aux derniers termes de sa splendeur, sera :

L'ART REGNE ET LA SCIENCE GOUVERNE.

Comme il ne sera définitivement plus question alors de s'exterminer les uns les autres, l'homme qui, suivant l'expression de Voltaire, domine encore dans la société, uniquement parce qu'il est velu comme un ours, et fort comme un mulet, verra tomber sa lourde domination, et commencer celle de sa compagne. La femme, destinée par Dieu à continuer la création et à régner sur elle, à titre de personnifica-

tion de l'art, inaugurera définitivement sa suprématie dans le monde, et de son pied gracieux écrasera enfin la tête de l'odieux serpent, symbole de la force brutale. Et par là se trouveront réalisées, d'une manière complète, les prophéties de l'Écriture Sainte, et plus particulièrement celles de Toussenel, un des plus spirituels écrivains de ce temps-ci.

Le lecteur n'a sans doute pas besoin que je lui dise que ce n'est pas demain que tout ceci arrivera. L'esprit moderne, malgré sa hardiesse naturelle, ne va pas jusque-là. Mais devant Dieu, qui n'a pu faire de ce monde une dérision, et devant ce soleil éclatant de l'avenir, dont l'aurore lointaine commence à l'éclairer, il affirme avec une conviction profonde que telle est la destinée qui nous attend.

CHAPITRE ·IX.

Appréciation de notre époque au point de vue de l'esprit moderne.

L'unité du globe n'étant pas encore constituée, il en résulte nécessairement, que l'esprit humain ne marche pas chez tous les peuples à la même hauteur, et que son ordre de bataille est conséquemment un ordre échelonné. L'ignorance absolue paraît encore être le partage des Hottentots, des Australiens et de certaines tribus de l'Afrique équatoriale. La superstition, avec les nuances infiniment variées qu'elle comporte, domine en souveraine chez toutes les peuplades sauvages connues : enfin la foi, mais une foi moins pure dans sa source, moins grande dans ces préceptes, que celle que nous avons traversée, gouverne encore les nations de l'extrême

Orient, Indiens, Chinois, Japonais, et, plus près de nous, les races slaves et la nombreuse famille des Musulmans. Ces derniers, dans leur contact avec notre colonisation naissante de l'Algérie, nous donnent encore journellement, des exemples du sombre fanatisme et des luttes terribles qu'elle peut inspirer.

La phase supérieure du doute, n'est encore l'apanage que des peuples les plus avancés, et particulièrement de la France qui tient l'avant-garde du mouvement, et qui doit cette faveur exceptionnelle au génie puissant et initiateur dont la providence l'a douée. Cette grande nation, missionnaire de Dieu sur la terre, y accomplit son saint ministère avec un éclat et un dévouement sans exemple. Toutes les idées généreuses, avant de se répandre dans le monde, subissent dans son sein maternel, l'incubation préalable qui doit les rendre fécondes, et ses nombreuses cicatrices témoignent de son auguste apostolat. La première à découvrir et à proclamer le sentiment humain au-dessus de l'intérêt étroit de la patrie, elle a été aussi la première à s'y dévouer et à souffrir pour lui. Depuis Voltaire et Bossuet, les deux représentants les plus élevés des deux forces contraires qui la mènent, elle tient le sceptre de l'intelligence parmi les peu-

ples. A l'heure qu'il est, le monde marche entre son église et sa philosophie; l'une devant, l'autre derrière, ainsi qu'il convient à leurs rôles. La première invoquant le respect de la tradition, la seconde semant l'enthousiasme de la science et la foi dans l'avenir.

Son génie rayonne par-dessus les frontières quelque élevées qu'elles soient, et se manifeste à la sympathie universelle sous les formes les plus variées. Tantôt dans les écrits de ses penseurs, dans les chefs-d'œuvre de ses artistes; tantôt dans les productions plus modestes, mais tout aussi recherchées, de ses modes capricieuses, de ses objets de luxe d'un goût exceptionnel. Son champagne le pétille jusque dans les derniers recoins de la Barbarie, sous les voûtes mystérieuses du harem même. Enfin le geste inspiré de ses tragédiennes l'asperge aux quatre coins du globe, et il n'est pas jusqu'aux séduisantes pirouettes de ses danseuses qui ne semblent l'étinceler par la pointe de leurs pieds gracieux.

Une nation qui jouit ainsi du rare privilège d'allier en elle l'autorité d'une intelligence souveraine et les charmes d'une séduction irrésistible, est évidemment destinée à être la reine des nations, ou, mieux encore, à servir de noyau à la grande famille humaine qui se prépare.

Aussi, ayant la conscience de sa force et de sa

mission, la France n'a-t-elle voulu se poser le problème de l'avenir que dans des conditions dignes d'elle. Si, comme l'Angleterre et les États-Unis, elle avait voulu se contenter de la liberté bruyante des rues et des boxes du meeting, il n'est pas douteux que depuis longtemps elle n'eût atteint ce but ; mais son génie s'est constamment refusé à accepter un aussi médiocre résultat comme le dernier terme de ses progrès, et saisissant les difficultés sociales dans leurs profondeurs les plus redoutables, elle a voulu les résoudre toutes en une seule fois, à la manière d'Hercule, devant les têtes sans cesse renaissantes de l'hydre de Lerne.

C'est ce qui a fait à la fois la grandeur de ses tentatives et leur insuccès. Mais cet insuccès dont ses penseurs semblent gémir, était inévitable ; le temps, cet élément indispensable, l'auxiliaire de Dieu en toutes choses, ayant été imprudemment oublié. Que les décrets viennent d'en haut ou d'en bas, il ne peuvent rien pour la transformation subite d'une société. La société se transforme lentement, péniblement même, dans les phases inférieures, mais d'elle-même et à l'aide d'innombrables agents dont la discipline n'appartient à personne. Les violentes poussées en avant que les révolutions lui donnent de temps à autre, semblent d'abord devoir hâter sa

marche; mais, le calme revenu, on s'aperçoit bien vite qu'elles n'ont servi, en fin de compte, qu'à lui faire franchir un pas difficile, et nullement à lui en faire sauter plusieurs, ainsi qu'elles se le proposaient.

Après le grand orage révolutionnaire qui éclata au nom de la fraternité humaine, que trouvons-nous? La bourgeoisie triomphante. Après l'explosion républicaine de 1848, produite dans le but d'amener l'application des doctrines économiques les plus avancées, que voyons-nous encore? Un commencement de démocratie constitutionnelle, officiellement reconnue et débutant dans la carrière politique par se donner un empereur, dont le nom a pour elle un prestige irrésistible.

Voilà beaucoup de penseurs désorientés. Quoi de plus naturel pourtant, que tous ces événements qui semblent se heurter et se contredire?

Après une aristocratie stupide et dépravée, devait venir une bourgeoisie intelligente et morale; après une bourgeoisie égoïste et tracassière, devait arriver une démocratie généreuse et calme. Oui, mais cette démocratie rompt violemment la chaîne de la logique, en acclamant avec enthousiasme une forme de gouvernement, qui avait toujours été considérée comme hostile à son essence même? Quoi de plus logique au contraire? Vous lui aviez jeté le doute

religieux, elle vous a riposté par le doute politique; au lieu de lui en faire un reproche, vous devez l'en remercier avec reconnaissance, car sa vigoureuse intervention vous permet d'achever plus vite l'évolution pénible que vous exécutez, et d'aborder, avant le terme assigné, la phase si longtemps attendue de la raison publique.

Après avoir essayé de toutes les formes connues de gouvernements, nous voici, en effet arrivés, après des tourmentes sans nombre, précisément à celle dont nos bordées aventureuses semblaient le plus nous éloigner. Nous paraissions chercher une république et nous tombons en plein empire, et, chose remarquable, il se trouve que ce gouvernement, malgré ses formes absolues, assure mieux, pour le moment du moins, la grandeur et la prospérité du pays qu'aucun de ceux qui l'ont précédé! Que conclure de cette expérience décisive, que la première intervention de la démocratie nous permet de faire! Tout esprit vraiment libre, en déduira manifestement, une certaine indifférence¹ en matière po-

¹ Le lecteur comprend, sans doute, que cette indifférence ne peut aller jusqu'à l'abandon des droits politiques inaliénables. Car si la forme du gouvernement est indifférente, le fond ne saurait l'être à cause de l'action considérable que, dans les phases inférieures, il doit encore exercer sur la société.

litique, particulièrement en ce qui touche la forme gouvernementale.

Cette indifférence est le signe caractéristique de notre époque, la dernière évolution du doute, la promesse d'une ère nouvelle. Quelles que soient les transformations ultérieures qui puissent se réaliser, elle n'en aura pas moins les résultats les plus heureux pour notre marche vers l'avenir, car, tout en permettant à l'esprit humain de digérer ses théories et d'agrandir son expérience par la leçon qu'il reçoit de certains événements inattendus, l'indifférence politique va donner à notre vie industrielle une activité et une vigueur nouvelles.

Des goûts exagérés pour le fonctionarisme absorbaient beaucoup d'hommes éminents, les voici pour un moment devenus libres, se jetant avec entrain dans les ateliers du travail producteur et y appliquant sans réserve les ressources fécondes de leur intelligence. Ils rêvaient de hautes positions à occuper, de grands mouvements à diriger, et déjà ils s'aperçoivent que l'industrie peut leur offrir tout cela et plus encore, avec les agitations du jour et les inquiétudes du lendemain de moins.

Voici un ingénieur distingué, administrateur habile, orateur éloquent. Dans ses projets ambitieux, il ne visait à rien moins qu'à s'emparer du porte-

feuille des travaux publics et à le défendre, le plus longtemps possible, contre la convoitise de ses compétiteurs. Sa douleur est amère, le portefeuille est donné et il n'y a plus d'espoir qu'il lui retourne jamais. Mais ô fortune inespérée ! un homme qui s'appelle aujourd'hui tout simplement M. de Lesseps, et qui, s'il réussit, s'appellera demain un grand homme, décide le percement de l'isthme de Suez, et lui fait confier la direction suprême de cet immense travail. Quel portefeuille de ministre peut alors, devant lui, être mis en parallèle avec la direction d'une œuvre qui intéresse l'humanité tout entière, et dont le succès lui assure une gloire impérissable.

Combien de positions presque aussi belles, dans les finances, l'industrie, le commerce, les armements maritimes, etc., etc., pour ceux qui aspirent à faire de grandes choses tout en assurant leur fortune ?

Le doute politique, aidé des circonstances actuelles, a donc l'avantage inappréciable de laisser disponibles, pour les affaires sérieuses du pays, une foule d'hommes éminents dont notre époque abonde, et de donner ainsi à la prospérité publique cet élan merveilleux qui déjà nous étonne.

Sous leur puissante impulsion, l'immense république fédérative des actionnaires commence à s'organiser, et bientôt unira tous les peuples en une

vaste association industrielle, qui s'appellera l'humanité. Couper les continents, joindre les fleuves, relier tous les points du globe à l'aide de communications rapides, sera d'abord sa première œuvre. Mais qui pourrait tracer à l'avance une limite à ses conquêtes que les lois de Dieu dirigent ?

Toutes nos villes bâties au hasard, en des temps d'ignorance, sans plans d'ensemble, et devenues des foyers d'infection, demandent à être rasées et reconstruites à neuf. Qu'est-ce que cela ? La commandite va s'en charger ; et dans ces villes nouvelles, qu'elle fera sortir des décombres des anciennes, elle vous donnera, à domicile, l'eau, la nourriture, la chaleur, la lumière, l'heure et la musique même, à l'aide d'un simple abonnement.

Les gouvernements n'auront jamais ni les loisirs, ni les ressources nécessaires pour entreprendre directement, l'œuvre gigantesque de colonisation et de civilisation, que la moitié du globe appelle encore. Dès que la république des actionnaires sera un peu débarrassée de ces premières opérations, elle y mettra tout aussitôt la main. C'est une simple question de temps. Elle organisera alors sa marine, ses armées¹ aura d'excellents généraux, qui chose remar-

¹ Ces armées destinées à travailler beaucoup plus qu'à combattre, seront les germes des grandes armées industrielles de l'avenir.

quable, auront toujours des succès, et puis, un beau jour, elle vous mettra en actions la conquête de l'Afrique centrale, la colonisation de Madagascar, de la Nouvelle-Zélande, ou de tel point sauvage qu'il vous plaira, et, chose certaine, elle réussira et payera de très-bons dividendes à ses intéressés, et à l'avenir, le premier de tous. L'association pour les guerres lointaines et civilisatrices que les gouvernements tendent à former aujourd'hui, aura pour conséquence heureuse de les préparer au patronage en commun de ces grandes entreprises, qui rentre naturellement dans leurs attributions.

La question encore brûlante des nationalités, sera résolue, grâce à elle, sans efforts, sans secousse et comme par enchantement. Comment s'opérera ce prodige? D'une manière bien simple, en fondant toutes les nationalités dans la grande famille humaine.

Ce que les gouvernements ne sauraient faire sans exciter entre eux des tiraillements funestes, le pouvoir nouveau l'exécutera sans peine et comme en se jouant. La paix universelle, ce rêve des prétendus utopistes, depuis l'abbé de Saint-Pierre, jusqu'à nos socialistes modernes, ne sera qu'une conséquence naturelle du train des affaires. Quand les peuples seront tous devenus actionnaires de la sainte et gigan-

tesque entreprise de l'exploitation de ce globe, comment pourraient-ils être assez insensés pour nuire au succès de leur œuvre commune, à leurs intérêts les plus chers, en se déchirant les uns les autres, comme au temps de leur barbarie ! Bien que l'ère industrielle commence à peine, les choses en sont déjà à ce point avancées, qu'il est, dès à présent, à peu près interdit à un souverain, quelque absolu qu'il soit, de faire la guerre à son voisin. Les fils du télégraphe et les rails de la voie ferrée le tiennent, dès à présent dans un cercle magique, où, tout puissant pour accomplir le bien, il lui devient presque impossible d'exécuter le mal.

Le noble paysan, qui nous fait vivre, penché sur son sillon, s'arrête un instant pour voir passer, à travers ces fils électriques, le panache flottant des locomotives, et un sentiment de fierté, ainsi qu'une vague espérance s'emparent de lui presque à son insu. Il se dit : les hommes font aujourd'hui des merveilles ; rien maintenant ne leur est impossible ; nous sommes décidément une race puissante et capable de grandes choses : demain peut-être trouvera-t-on le secret de soulager mes peines : allons, patience et continuons.

Eh bien ! sa logique instinctive ne le trompe pas. Demain, en effet, la puissante république indus-

truelle va s'emparer de sa terre comme elle s'empare de toutes choses, édifier le palais des travailleurs à l'emplacement même de sa chaumière, faire de lui un associé et le débarrasser à jamais de ses guenilles.

C'est à cette évolution importante, que les idées pratiques du socialisme moderne attendent le pouvoir nouveau ; c'est alors que Fourier, dont les projets sont arrêtés à l'avance, jusque dans les derniers détails d'exécution, verra les plans de sa commune sociétaire et de son atelier agricole acceptés avec reconnaissance.

Patience, mes grands utopistes tant décriés, tant bafoués, l'heure approche, pour quelques-uns elle est déjà sonnée, où ce que vous avez dit de bon sera recueilli avec soin, au grand profit de tout le monde. Patience, vous dis-je, car l'avenir est un bien autre utopiste que vous tous ensemble.

Le doute politique et l'indifférence sur la matière, qui en est la conséquence, vont, au lieu de l'amoin-drir, donner à la presse une importance et une portée qu'elle eût cherchées en vain dans l'orage des discussions passionnées. Dans les conditions nouvelles où il se trouve, le journal va devenir, en effet, le grand précepteur de l'opinion publique, l'agent d'affaires de tout le monde, et le porte-nouvelle de tous les coins du globe. Les penseurs lui confieront

leurs systèmes, les littérateurs, les œuvres de leur imagination, les banquiers et les industriels, leurs projets ; il sera à la fois une chaire d'enseignement et un inépuisable bazar de renseignements utiles. Dans peu, aucun homme qui sait lire, ne pourra passer la journée sans parcourir son journal, afin de regarder, comme à travers une lunette, ce qui se sera passé la veille dans le monde. On croyait qu'il allait mourir, et tout au contraire, il va commencer une vie nouvelle, plus libre ¹, plus puissante que la première. Conséquence inévitable de nos singulières aberrations d'enfants, qui nous font toujours prendre le commencement d'une chose pour la fin ! Toute la question, pour lui, est maintenant de se livrer à bon marché. En suivant cette voie, qu'Émile de Girardin lui a largement ouverte (ce qui n'est pas un des moindres mérites de cet éminent penseur), ses destinées ne feront que grandir.

La réforme littéraire de Victor Hugo mérite d'être signalée comme un des grands faits de notre époque. Frappé des entraves ridicules que les règles apportaient dans les manifestations de l'art, et révolté à juste titre, de l'inquisition burlesque qu'elles avaient

¹ La contrainte passagère que la presse subit en ce moment, n'est qu'une pilule digestive destinée à rétablir l'équilibre de ses fonctions. Dans peu on en verra les bénéfices.

fait subir à Corneille, pour son chef-d'œuvre du Cid, Victor Hugo à voulu les détruire et, d'un coup de sa préface de Cromwell, les a étendues raides à ses pieds. Joignant l'exemple au précepte, son génie, devenu libre, a alors enfanté ces chefs-d'œuvre de poésie et de conception qui font l'admiration de notre époque, comme elles feront celle de la postérité.

En délivrant le théâtre de la tyrannie puérile des trois unités, il a agrandi les dimensions de la scène et en a permis l'accès à une foule de sujets, que leurs proportions colossales empêchaient de s'y déployer. Il a ainsi élargi d'un coup, l'horizon du spectateur et l'œuvre du poète ; deux bienfaits à la fois. En plaçant le sublime à côté du bouffon, le rire à côté des larmes, le beau à côté du laid, ainsi qu'on les rencontre sur la scène du monde, il a détruit à jamais le règne de cette solennité monotone qui nous glaçait, et placé l'art dans la seule voie qui convienne à sa mission, qui est d'idéaliser la nature telle qu'elle est.

L'impulsion de ce génie exceptionnel se fait déjà sentir. L'esprit, dans ses manifestations multiples, moins soucieux de règles surannées et de modèles antiques, tend à prendre des allures plus franches et plus originales. Une foule de pauvres mots que leur roture condamnait à l'inaction loin des solen-

nités du discours, ont enfin obtenu une représentation littéraire et ont payé ce bienfait en donnant au style une vigueur, un pittoresque, jusqu'alors inconnus. Grâce à cette transformation heureuse, il n'est pas impossible de prévoir le moment où la didactique elle-même, ordinairement si froide, si compassée, se décidera à quitter ses vieilles perruques pour revêtir ces formes séduisantes que notre immortel Arago a déjà su lui donner.

Cesse donc de m'endormir avec ton sempiternel sublime, ô poète ! que ton vers rampe et s'élève en suivant ta pensée ; après les larmes que tu me feras répandre, songe à me ménager un franc rire qui me soulage, voire même quelque bonne bêtise qui me rappelle que je suis homme ; et toi, savant, ne te crois plus obligé de m'abêtir pour m'instruire, car je sais, maintenant, que la science elle-même peut m'être offerte sous des dehors aimables, et c'est ainsi que je la veux désormais.

L'Église accomplit à son tour une évolution d'une immense portée ¹. Après avoir soutenu, depuis son origine, la thèse désolée de la *vallée de larmes*, et nous avoir menacés, à plusieurs reprises, de la fin

¹ Il n'est question ici, on le comprend, que de l'Église représentée par ses membres les plus intelligents et les plus avancés, dont l'influence sera dans peu prépondérante.

prochaine du monde, la voilà enfin, qui accepte le dogme consolateur du progrès humain et de son développement indéfini. Hier encore, elle maudissait nos chemins de fer comme des inventions diaboliques, et aujourd'hui elle les consacre, les bénit et entoure leur inauguration de cette pompe auguste dont elle a seule le secret. Elle invente pour eux, on peut le dire, un sacrement nouveau ; le baptême des œuvres de l'industrie ! Son chef suprême, le pape, ramené par la force providentielle des événements, à sa dignité première, souillée dans la boue sanglante des agitations humaines, pourra bientôt reprendre cette route apostolique, que, des hauteurs des siècles, saint Pierre lui indiquait en vain. Délivré de ses canons, de ses geoliers, de ses bourreaux, de toutes ces lourdes chaînes que la puissance temporelle traîne encore parmi nous, ses deux mains libres d'entraves, pourront enfin bénir le monde, au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde. Désormais tout entier à son œuvre évangélique, il lui sera dès lors facile de reprendre, à travers le monde, cette propagande chrétienne et fraternelle, que la philosophie a dû continuer à son défaut, et, à l'aide d'une sage tolérance, faire, du temple du Seigneur, le point de ralliement de toutes les croyances religieuses que la forme seule sépare. Pierre de Castelnau, saint Do-

minique, Torquemada, grands et petits inquisiteurs, qu'allez-vous devenir devant ce mouvement irrésistible, qui va tout unir et tout féconder ?

Ce n'est pas tout. La sombre théologie des premiers temps avait déclaré le chemin du ciel très-étroit, et celui de l'enfer d'une largeur désespérante, et voici que l'Église, mieux renseignée par le Saint-Esprit des temps modernes, déclare, au contraire, par l'organe de ses orateurs les plus éminents, Lacordaire en tête, que rien n'est plus large que la route bénie qui conduit au céleste empire, et rien de plus serré et de plus tortueux, que le sentier maudit qui descend au royaume des ténèbres.

L'Église excommuniait les artistes des théâtres, qui font notre joie et une portion de notre gloire, et voilà que, maintenant, elle les accueille avec bonté, les bénit, leur donne les sacrements et les appelle même au sein de ses cathédrales pour y chanter les louanges du Seigneur ! (Ce dont le Seigneur ne doit pas être contrarié, leurs voix mélodieuses étant sensiblement préférables à celle de cet odieux serpent, que la femme tarde vraiment trop à écraser.)

Des signes manifestes montrent donc que l'Église subit déjà l'influence de l'esprit moderne. A travers les petites colères, et les résistances stériles qu'elle produit, quand le train des événements écorne en

passant quelques-uns de ses privilèges surannés, il est facile de reconnaître en effet, qu'au fond, elle suit, quoique de loin, la loi commune. Pour tout penseur de bonne foi qui voit les choses ce qu'elles sont, sous le nuage de poussière que les agitations du jour soulèvent devant nous, c'est là un fait incontestable. Elle marche donc à son tour, cette Église immuable, qui menaçait de tout rompre, plutôt que de céder à la force divine qui nous entraîne. Et oui, sans doute car la voilà qui sort enfin de cette triste *vallée de larmes*, où elle nous tenait emprisonnés, pour prendre le magnifique chemin de l'avenir qui seul peut la conduire, si elle sait s'y prendre, à cette catholicité qu'elle a toujours poursuivie, sans pouvoir jamais l'atteindre. Mais, direz-vous, elle ne marche que parce qu'on l'entraîne ! Eh ! sans doute, Mais c'est son rôle de marcher ainsi, et qui sait, enfants turbulents que nous sommes encore, où nous irions, tout d'abord, donner de la tête, sans son puissant contre-poids ?

La scolastique, elle-même, jusqu'à présent si réfractaire, semble aussi vouloir s'amender à son tour. Après le terrible coup d'aile que le génie de Victor Hugo lui a donné en prenant son vol, et devant la splendide illumination de nos sciences modernes, elle ne paraît plus si éloignée d'abandonner

un jour, les vieilles poussières du passé, et de se rapprocher un peu de l'étude de la nature et des faits utiles au cours de la vie. J'ai entendu dire, en effet, qu'elle se déciderait peut-être à lever, sous peu, l'interdiction qu'elle fait peser sur les chefs-d'œuvre des temps voisins, et que dès à présent, elle ne voyait nul inconvénient à ce qu'en sortant de ses écoles, on sût un peu compter, parler passablement sa langue, et qu'on se permît d'admettre, qu'en somme, nous valons bien les Romains ! Concession énorme, que l'esprit moderne enregistre à son actif, avec une joie bien naturelle.

L'économie politique, depuis Quesnay, a couru bien des bordées sur la mer orageuse des incertitudes. Sous ce grand penseur elle s'est appelée : l'art de gouverner les hommes et de les rendre heureux. Smith a de beaucoup réduit ces nobles prétentions. Il en a fait une science abstraite et sans entrailles, s'occupant d'enregistrer les richesses publiques et de chiffrer le bilan social. Malthus et Marcus, son disciple, ont poussé encore plus loin dans cette voie aride. Le premier a osé dire froidement, que celui qui n'avait pas de quoi vivre, était justement condamné à mort par la société : le second a proposé, sans frémir, de tuer les enfants des pauvres pour les débarrasser de cette charge incommode ! Enfin,

J.-B. Say, venu après ces derniers, a trouvé qu'ils avaient posé le problème dans ses termes véritables. Je ne lui en fais pas mon compliment.

Il était donné aux socialistes modernes de replacer la question au point élevé où Quesnay l'avait tenue tout d'abord. Mais ainsi que nous l'avons fait remarquer, en son lieu, ils ont eu le tort, entraînés par les circonstances, il est vrai, de la brûler aux flammes ardentes d'une politique stérile.

Notre époque la fait revivre de ses cendres comme le phénix fabuleux, et lui donne une forme nouvelle, plus pratique et plus sûre dans ses résultats.

Au lieu de se perdre dans la métaphysique des théories abstraites, elle songe à produire et à mobiliser ses richesses, comprenant bien qu'en fin de compte, la solution du redoutable problème ne peut être que là. Avec le secours de la puissance actionnaire, elle organise en spécialités distinctes, et par suite affranchies des horreurs de la concurrence, les innombrables ateliers du travail producteur. Dès aujourd'hui, en attendant mieux, l'ouvrier tend donc à passer à l'état de fonctionnaire des grandes compagnies, sans redouter les terribles coups de massue que le chômage lui portait de temps à autre.

Encore un peu de patience, pauvres travailleurs,

nos frères, qui nous faites nos vêtements, nos abris, qui nous préparez la nourriture dont nous vivons, qui, dirigés par la science, édifiez ces magnifiques monuments de l'art et de l'industrie dont nous sommes fiers, et la force des choses, à défaut de toute combinaison systématique, fera nécessairement de vous des associés. La machine que vous redoutez encore, et l'action que vos épargnes pourront bientôt atteindre, seront les deux premiers agents de votre affranchissement. Et puis, que voulez-vous que fasse une société devenue riche? Si le cœur lui manquait, la vanité, comme chez le vieux fabricant gorgé de millions, ne l'obligerait-elle pas encore à assurer le sort de ces nobles ouvriers qui auraient édifié sa fortune? Si, aveuglée par sa prospérité même, elle oubliait ses devoirs les plus sacrés et la reconnaissance qu'elle vous doit, ne vous rapelleriez-vous pas alors, aux lueurs de l'instruction qui déjà vous pénètre, que vous êtes le nombre, la force, le travail, c'est-à-dire à peu près tout, et que l'association pacifique de vos ressources, peut vous rendre les arbitres d'une société qui vous dédaignerait?

Mais tout en essayant les idées systématiques, suivant l'opportunité des circonstances, ne cessons de produire et mobiliser à outrance. Tel doit être le mot d'ordre de la science économique; tel est, en effet,

celui qu'elle semble accepter, comme un stimulant sans pareil, au sein de notre enfantement industriel.

On peut, sans contredit, concevoir une solution plus prompte aux souffrances de la classe laborieuse, mais qui donc serait assez fort, assez résolu, pour l'appliquer tout d'une pièce, en admettant que cette œuvre gigantesque pût dépendre d'un seul? Les événements marchent écrasant les systèmes qui ne veulent pas tenir compte de leur mouvement, et c'est une œuvre folle que d'entreprendre de les diriger en dehors des moyens qu'ils offrent d'eux-mêmes. Le premier devoir du penseur est de prendre le monde tel qu'il est, et non pas tel qu'il voudrait qu'il fût et qu'il sera un jour. La commandite est la puissance irrésistible de l'époque; vouloir l'arrêter, serait tenter d'arrêter la terre roulant dans son orbite. Que faire alors? Parmi les merveilles qu'elle nous promet lui demander encore l'affranchissement des travailleurs, et nul doute qu'elle ne l'accorde, car elle comprendra bientôt que si elle ne donne pas le mot de l'énigme redoutable, toute colossale qu'elle soit, elle risque d'être dévorée.

En attendant la liberté supérieure de l'âge viril, le train naturel des choses nous pousse à une liberté plus complète, plus vraie, qu'aucun politique n'a osé la concevoir dans la hardiesse de ses projets ;

celle qui consiste à aller où l'on veut, tout voir, tout connaître, tout examiner, et presque tout dire.

Dans la célèbre déclaration des droits de l'homme de nos pères, il est dit que le premier de tous ces droits consiste à aller et venir suivant les caprices de sa volonté, ou les besoins de ses affaires. C'est fort bien. Mais à cette époque, comment s'y prenait-on pour exercer ce droit imprescriptible solennellement reconnu ? On montait dans une patache déhanchée, traînée par de pauvres bêtes qui ne l'étaient guère moins, puis, après quelques cahotements fort indigestes, la dite patache crevait en pleine route, comme un vieux potiron, et vous projetait sur le bord de l'ornière avec son chargement ! C'était le moment de se rappeler, comme consolation suprême, qu'il vous restait au moins encore, dans votre détresse, *le droit* de vous en aller à pied, vos malles sur le dos !

Les choses ont bien changé depuis. *Aller et venir* commence à être une action si naturelle, qu'il n'en est pas plus question aujourd'hui, que de la respiration pulmonaire, qui nous fait vivre et dont aucune constitution néanmoins ne garantit l'exercice.

Dans peu ce sera une bien autre affaire.

Je suis établi dans une contrée; des chagrins, des contrariétés, des raisons quelconques, me font dési-

rer d'en partir et d'aller porter ailleurs mes destinées. Quoi de plus simple ? Je vais à la bourse du lieu, j'y fais une simple opération d'arbitrage, et après m'être ainsi débarrassé avantageusement de mes terres, de mes maisons, de mes meubles, en un mot de mes biens, je prends la voie ferrée, et me transporte immédiatement dans un autre pays où je me trouve tout à coup plus heureux et plus riche qu'avant.

Allez donc contrarier les citoyens, quand de pareilles conditions de mobilisation seront obtenues ?

Autre exemple.

Je suis sujet du despote X. Son gouvernement ombrageux à l'excès et qui se trouve, par aventure diplomatique, l'allié intime de celui de la Chine, ne veut pas qu'on se permette d'en mal parler. Un journal vient d'être vertement censuré, pour s'être avisé de raconter que l'empereur du Céleste Empire est un méchant cœur, qui, après avoir soumis un pauvre homme aux horreurs du tête-à-tête d'un dragon en bois peint, fort laid, l'a finalement fait couper en cent quatre morceaux, ce qui constitue, comme on sait, le dernier degré de la pénalité dans ce pays qui ne ressemble à aucun autre. Le journal censuré cesse, naturellement, la production de tout renseignement à ce sujet. Mais ce mélange de fari-

boles et d'horreur a excité au dernier point ma curiosité, et n'y pouvant plus tenir, je me jette dans le premier train de plaisir qui va à Pékin, pour aller voir, par moi-même, ce qu'il en est. Arrivé là, je fais connaissance avec un mandarin de l'opposition (il y en a partout), qui m'explique en détail comment la chose s'est passée, et grâce à sa protection, il m'est permis de voir l'horrible dragon, et jusqu'aux débris informes de la pauvre victime, que les vautours n'ont pas encore achevés. Ma religion éclairée, je reprends le chemin de fer. Rentré chez moi, quel est mon premier soin ? C'est évidemment de raconter aux cent trompettes de la curiosité publique, qui m'attendent, ce que j'ai vu de mes propres yeux, ce que j'ai vérifié par moi-même. Bientôt la nouvelle circule dans la ville avec un crescendo formidable, et au bout de quelques jours de cette circulation irrésistible, tous mes concitoyens sont convaincus que ce n'est pas un homme seul, que cet affreux empereur chinois a fait périr ainsi, mais plus de vingt, plus de trente ! Voilà Sa Majesté chinoise bien autrement compromise ! Que faire alors pour sauvegarder la réputation de l'allié devant l'indignation publique, qui est en train de la déchirer à belles dents ? Mon Dieu, la chose du monde la plus simple. Il n'y a qu'à prier le journal censuré de vouloir bien déclarer, en

répétant sa première nouvelle, que rien n'est plus faux que tous ces bruits et qu'il n'y a, en réalité, qu'une seule victime, morte dans les circonstances précédemment décrites. C'est à quoi se décide finalement le gouvernement du despote X. Sa censure lui retombe en plein sur la tête, et comme l'affaire a eu un grand retentissement, le journal censuré gagne mille abonnés de plus.

Si, par contraire, c'est la feuille publique qui a avancé un fait exagéré ou controuvé, mon voyage produit un effet diamétralement opposé. L'exagération devant toujours se produire dans un sens ou dans un autre, en suivant les cascades de la parole, il est admis, au contraire, que l'empereur chinois est le plus doux et le plus parfait des humains, et que le journal qui l'a calomnié est un effronté menteur, qui ne mérite aucune pitié. Le gouvernement du despote X. triomphe, avec juste raison ; le journal perd mille abonnés ; ses actions baissent à la bourse de l'endroit, et à la prochaine réunion des actionnaires, l'écrivain mal inspiré qui lui a fait ce dommage se trouve violemment expulsé de la rédaction.

C'est ainsi que, sans effort, les souverains finiront par admettre qu'il est impossible de rien cacher aux peuples, et que les publicistes comprendront que le plus sûr moyen d'être écoutés avec faveur, c'est

de ne jamais sortir de la vérité et du calme qu'elle commande. La conscience et la pudeur publiques sortiront pures de cette disposition d'esprit, et prépareront la voie à cette liberté féconde, que nous appelons tous sans bien la comprendre. Quand, par la rapidité de nos communications et la facilité indéfinie de nos relations, le monde sera devenu transparent comme un globe de cristal, qui donc alors oserait mal faire devant le contrôle de tous ? La pudeur du corps, comme celle de l'esprit est-elle autre chose que le produit immédiat du regard de tout le monde ?

Donc produisez, instruisez, mobilisez, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Tel est le conseil que l'expérience du temps écoulé ne cesse de redire aux échos du nôtre, et que celui-ci, il faut le reconnaître, paraît disposé à écouter avec faveur. C'est en le suivant que nous enfanterons les merveilles qui préparent nos imposantes destinées. Nous admirons avec un juste orgueil nos locomotives, nos voies ferrées, nos fils électriques, nos puissantes machines, le triomphe du chloroforme sur la douleur, la photographie, qui fait du soleil un artiste chargé de reproduire les merveilles qu'il éclaire, et beaucoup d'autres inventions remarquables, qui font la gloire de notre siècle. Mais qu'est-ce que tout cela auprès de ce qui nous attend ?

On raconte que Guay-Lussac, à son lit de mort, disait, en jetant sur l'avenir ce regard prophétique que la science et ses voyages héroïques vers le ciel, avaient éclairé d'un jour exceptionnel, mon Dieu ! quel dommage de s'en aller ainsi, au moment où tant de merveilles vont s'accomplir ! Combien ne donnerais-je pas pour qu'il me fût permis, de temps à autre, de revenir dans ce monde, avec une contre-marque, enfin de le suivre dans les prodigieux enfantements qu'il prépare !

Les regrets de ce prince illustre de la science, résument avec une fidélité parfaite les justes espérances de l'esprit humain à notre époque. De magnifiques réalisations se préparent, en effet, et la foi, qui d'en haut descend dans les masses avec l'instruction, à la place de cette foi terrible que le doute a tuée, est que nous marchons vers de resplendissantes destinées, d'une manière sûre et infaillible.

C'est là le signe caractéristique que le génie de notre époque porte au front, comme un reflet de l'avenir qui s'avance.

Aussi, du point élevé où nous avons constamment voulu tenir le lecteur, pour mieux lui faire saisir l'ensemble des lois qui régissent le monde, de ce point de vue où les siècles sont des secondes ; les astres des atomes ; les humanités sidérales, des fa-

milles; les règnes les plus longs, des points historiques; les grands dominateurs, de petits aveugles; les peuples, des bandes d'écoliers mutinés que la Providence mène; les systèmes, des pensées qu'un mot résume; le seul but, la vérité éternelle qui brille à l'infini, nous pouvons affirmer qu'une grande évolution se prépare. L'esprit humain, dans ses représentants les plus élevés, va quitter les régions du doute, pour aborder enfin celle de la raison pure, et peu à peu la masse des inertes qui, d'ailleurs, commence à montrer moins d'indifférence pour la pensée, suivra ce grand mouvement, et se réveillera au sentiment de ses destinées.

Mais nous sommes la tête de l'humanité. Que deviendront, pendant ce temps, ces innombrables cohortes de barbares qui s'agitent sur nos derrières, paraissant menacer nos mouvements et compromettre la grande œuvre de l'unité terrestre?

N'ayez nul souci. Voici venir la grande république fédérative des actionnaires, la puissance irrésistible de notre temps, qui en fait son affaire. Laissez-la un peu s'organiser, établir ses bases d'opération, et vous verrez si ce pouvoir exécutif de l'esprit moderne, pourra rencontrer par le monde, une difficulté capable de l'arrêter.

Elle va commencer par vous percer les continents,

elle poursuivra son œuvre en ralliant, à la grande civilisation qui se prépare, les peuples encore en retard.

Travail et patience, et *tout* viendra, tout! même ce qui ne peut encore SE DIRE OU SE SOUPÇONNER.

Tel est le dernier mot de l'esprit moderne.

CHAPITRE X.

Résumé et Conclusion.

Après avoir fouillé dans tous ses recoins, le labyrinthe de la pensée humaine, j'ai tenté de créer un point de vue qui permet de saisir la loi des contradictions nombreuses qui en encombrant les issues.

Ce point de vue je l'ai trouvé dans ces hautes régions, d'où les faits n'apparaissent plus que dans leur ensemble, et purifiés de ces éclaboussures dont les agitations du terre-à-terre les souillent.

En m'y plaçant, j'ai pu, comme l'astronome qui suit de son observatoire un astre nouveau dans le ciel, saisir les éléments de la courbe immense décrite par l'esprit humain à travers les âges, et avec eux en poser l'équation.

Il m'a été ainsi permis de fixer aux yeux du

lecteur les points principaux de l'orbite imposant, et de lui en faire saisir l'ensemble majestueux.

Mais comme les développements obligés du discours ont pu compromettre la netteté de cet ensemble, il est nécessaire de le reprendre en quelques mots, pour le rétablir dans toute la pureté de sa ligne.

L'esprit humain vient de l'ignorance et marche, à travers l'infini, vers la vérité absolue ou Dieu, qui est son asymptote.

L'ignorance engendre la superstition, sa première manifestation dans la vie active.

Les ridicules et les débauches de la superstition appellent la foi du ciel, pour la chasser de la terre. Celle-ci, mêlant Dieu à toutes nos querelles, devient implacable et terrible.

Ses excès amènent le doute, avec lui l'indifférence pour les idées anciennes et l'examen qui prépare un ordre nouveau.

La raison se développe à cet examen que l'expérience du passé éclaire; elle accoutume l'homme à ne chercher que le beau, le juste et l'utile au sein de la paix.

La liberté est le fruit naturel de cette situation, c'est le puissant levier à l'aide duquel le génie de l'homme extrait une à une toutes les vérités encore cachées, et applique celles déjà connues.

Ce travail de la liberté, permet enfin à l'esprit humain d'aborder la phase de la vérité absolue, qui est sa destinée et le but incessant de toutes ses aspirations. Cette phase peut se dire commencée quand, à l'inverse de ce qui existe encore, les neuf dixièmes des idées, en circulation dans la société, sont vraies, et qu'il n'en reste plus qu'un dixième de fausses ou de conventionnelles. C'est l'époque de la splendeur humaine, l'ère de la fraternité évangélique, de la paix universelle, de toutes les prospérités rêvées par les penseurs. L'autonomie y est la seule loi, et chacun devenu libre de faire ce qui lui plaît, se trouve ne faire que le bien; c'est le moment où la force brutale ayant complètement disparu de la terre, la femme y domine par sa grâce et l'exquise sensibilité de son cœur; où, en un mot, ainsi que nous l'avons dit, **L'ART RÈGNE ET LA SCIENCE GOUVERNE.**

Le mouvement de l'esprit humain dans son orbite infini, pour qu'il soit uniforme, doit s'accomplir à l'aide de deux forces contraires qui se modèrent l'une par l'autre; de là, la division naturelle, parmi les éléments de l'immense système, en accélérateurs ¹,

¹ Dans les assemblées politiques, on désigne généralement les accélérateurs par le nom de membres de l'opposition. C'est bien à tort; car cette appellation appartient de droit aux retardataires qui constituent évidemment la véritable opposition du progrès, opposition d'ailleurs utile, ainsi que nous l'avons montré.

retardataires et inertes; les premiers poussant en avant, les seconds retenant en arrière, les troisièmes se laissant faire, ou n'intervenant de temps à autre que pour prendre, suivant leurs intérêts apparents, le parti de l'une des deux forces qui les sollicitent. De là aussi, comme conséquence philosophique d'un ordre élevé, la justification de l'erreur même, quand elle est de bonne foi, par son utilité modératrice dans la marche générale des choses, et l'évidente nécessité d'une tolérance universelle.

L'humanité, considérée comme un être collectif, n'existe encore qu'à l'état embryonnaire; sa vie réelle ne datera que du moment où elle aura su instaurer l'unité du globe. L'évaluation du temps nécessaire à l'exécution de cette œuvre première, peut se déduire analogiquement de la période de formation de notre unité nationale.

Les puissants moyens d'action dont disposent dès aujourd'hui les peuples civilisés, les placent en effet, à peu près dans les mêmes conditions que la France, quand réduite à l'île de ce nom, elle entreprenait l'unification des éléments variés qui s'agitaient dans son sein. La France ayant mis environ dix siècles à atteindre ce but, il y a lieu de penser que le même temps pourrait suffire à l'unification des divers peuples de la terre. Cependant, comme

l'imprévu joue ici un rôle considérable, il convient d'augmenter ce nombre d'un cinquième et de porter par suite, à douze siècles environ, le temps encore nécessaire à la gestation de cet être collectif qui s'appelle l'humanité.

A travers les cataclysmes qui l'attendent, et dont chacun marquera un progrès de plus dans le cycle immense de ses développements, son existence durera aussi longtemps que le permettra la chaleur du soleil qui l'éclaire, c'est-à-dire des milliards d'années. Le cas seul, infiniment peu probable, d'un accident survenu à ce foyer radieux de la vie, pourrait en interrompre le cours, avant l'heure lointaine qui lui est assignée.

Les divers peuples qui composent l'humanité existent, comme éléments séparés de l'ensemble, à divers états d'avancement. Mais les plus élevés dans l'échelle du développement, n'en sont encore qu'à une jeunesse peu avancée, dont la Providence exerce la tutelle jusqu'à l'âge de leur majorité intellectuelle.

De là l'explication naturelle de ce mélange d'horrible, de grotesque, de terrible et de bouffon, parfois de beau, de grand et de sublime, que les contradictions humaines produisent dans le monde en s'y heurtant confusément. De là aussi l'impossibilité à

tout libre penseur qu'éclaire l'esprit moderne, de prendre les hommes au sérieux autrement que comme des enfants d'avenir, tout grisonnant qu'ils puissent être.

La France qui occupe la tête des nations et qui exerce parmi elles l'apostolat du progrès, est, comme conséquence de son rôle, la plus avancée de toutes dans l'orbite que décrit l'esprit humain. Elle vient de clore la phase douloureuse du doute par le doute politique le plus long à venir, et de poser enfin le problème social là où sa solution est possible, e'est-à-dire en bas et non en haut, où elle l'avait laissé jusqu'à ce jour. Cette évolution importante va lui permettre d'aborder, sous peu, les régions tant désirées de la raison publique où elle entraînera les autres comme des satellites soumis à l'attraction puissante de son génie.

Tout en laissant aux gouvernements divers le domaine qui leur est propre, la république des actionnaires va résoudre toutes les difficultés internationales jusqu'à ce jour considérées comme insolubles, et préparer la venue de ces grandes destinées pour lesquelles Dieu créa les innombrables humanités qui peuplent son empire.

Telle est la donnée consolatrice que l'esprit moderne découvre du haut observatoire où il se place

pour étudier les mouvements mystérieux du monde ; tel est le mot de cette énigme, si longtemps redoutée, que la création jette à la pensée humaine.

Notre humanité dans ses représentants les plus élevés n'est encore qu'un enfant, mais un enfant robuste qui triomphe de toutes les infirmités de son âge et marche d'un pas certain vers sa virilité prochaine. Le chemin de fer n'est que son premier pas, le télégraphe électrique sa première parole, et ces deux merveilles qui nous étonnent, ne sont encore que les manifestations élémentaires de sa vie active. Jugez par là de ce que sera un jour l'homme représenté par cet enfant, qui déjà marche à la vapeur et transmet sa pensée avec la rapidité de la foudre !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES



	Pages.
PRÉFACE.	5
PRINCIPAUX APHORISMES DE L'ESPRIT MODERNE.	17
PRÉLUDE.	19

1^{re} PARTIE. — ÉLÉVATION DU POINT DE VUE.

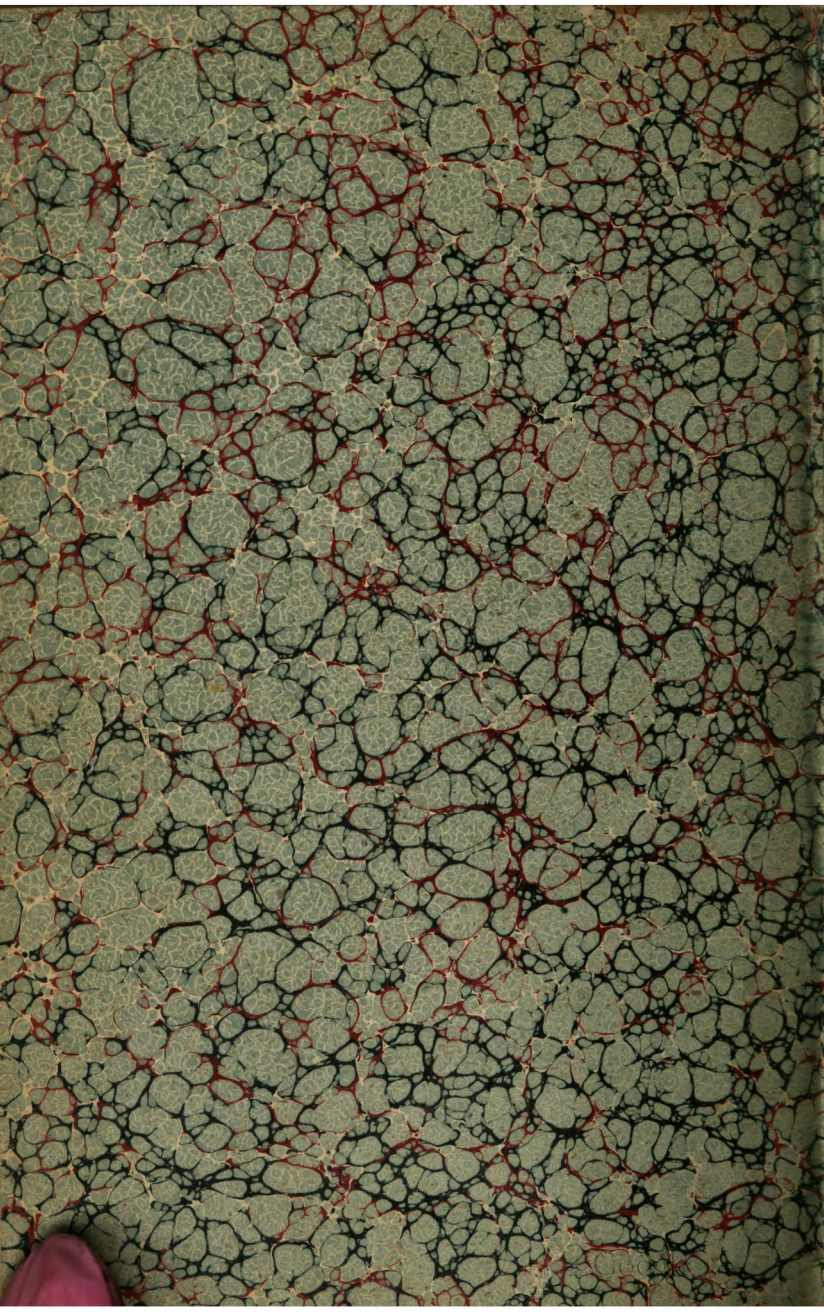
CHAPITRE I. — Des causes primordiales et finales.	25
II. — Origine des mondes; formation des nébuleuses.	28
III. — Transformation des nébuleuses en systèmes d'étoiles.	36
IV. — Formation et fin des systèmes solaires.	42
V. — Vie sidérale de notre planète.	51
VI. — La création organique sur notre planète.	71
VII. — Vies organiques et humanités dans le monde sidéral.	102

2^e PARTIE. — LES CHOSES VUES DE HAUT.

	Pages.
CHAPITRE I. — Notre humanité planétaire.	117
II. — Évaluation de l'âge relatif de notre humanité.	129
III. — Digression sur l'influence de la sco- lastique.	138
IV. — L'enfance humaine.	150
V. — Tutelle de la Providence pendant l'enfance humaine.	171
VI. — Lois du mouvement de l'esprit humain. . .	181
VII. — Des forces qui dirigent le mouve- ment de l'esprit humain.	193
VIII. — Évolutions de l'esprit humain.	202
§ 1. — L'ignorance. Existence embryonnaire. Point de départ.	204
§ 2. — La superstition. } Deux degrés de l'enfance.	} <i>ib.</i>
§ 3. — La foi. }	} 208
§ 4. — Le doute. Adolescence. Évolution pivotale. . .	214
§ 5. — La Raison. } Deux degrés de la virilité.	} 228
§ 6. — La Liberté. }	} 245
§ 7. — La Vérité. Maturité, avec Dieu pour asymp- tote.	254
CHAPITRE IX. — Appréciation de notre époque au point de vue de l'esprit moderne.	262
X. — Résumé et conclusion.	292

FIN DE LA TABLE.

Saint-Denis. — Typographie de A. MOULIN.



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED
246

CANCELLED
FEB 28 1904
733

Phil 298.1
Les lois de Dieu et l'esprit modern
Widener Library 006736192



3 2044 084 585 405